

LE CŒUR DE MARIE

VIE ET TEMPS DE LA SAINTE FAMILLE



CRISTO RAÚL DE YAVÉ Y SIÓN

Quand ses parents le virent, ils furent surpris, et sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi nous as-tu fait cela ? Ton père et moi, angoissés, nous te cherchions partout. » Et il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Il descendit avec eux, revint à Nazareth, et leur était soumis ; et sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur...

CHAPITRE I :

« LE PREMIER ET LE DERNIER »

HISTOIRE DE LA SAINTE FAMILLE

CHAPITRE II :

« L'ALPHA ET L'OMÉGA »

LA VIE ET L'ÉPOQUE DES PRÉCURSEURS

À l'époque du bicentenaire de la Révolution française, à Paris, le Fils de Dieu m'a inspiré cette *histoire*. Je me suis immédiatement mis au travail. J'ai quitté Paris, je suis retourné dans le Sud, je me suis enfermé parmi les livres, et je me suis mis à repartir de zéro, c'est-à-dire à découvrir à quoi était dû ce vide documentaire par lequel la confusion avait trouvé une porte d'accès au cœur du problème et avait donné naissance à cette montagne de livres qui, utilisant le Héros des Évangiles comme prétexte, ont donné vie à des personnages de papier n'ayant aucun lien avec le Véritable Fils de Marie : la Vierge de Nazareth.

La nécessité de remonter jusqu'à l'époque de la Nativité m'a conduit à la bibliothèque du British Museum.

À l'arrivée du printemps suivant, j'ai cessé de chercher dans les livres ce que je ne pouvais y trouver. J'ai fait mes valises et je suis parti pour Jérusalem. J'ai traversé l'Europe à la lueur d'une étoile brillante et j'ai franchi la mer sur les vagues d'une Colombe d'Argent. Terre Sainte !

... « terre », ... s'écrie depuis le phare le Colosse de Haïfa, « Bienvenue en Terre Sainte »

Je suis descendu à Nazareth. J'ai visité le sanctuaire de l'Annonciation. Après une brève halte à Tel-Aviv, j'ai poursuivi mon chemin vers la Ville Sainte.

Lorsque j'arrivai à Jérusalem, la ville vivait en état d'urgence. L'Irak venait d'envahir le Koweït. Le discours antisioniste du nouveau héros de l'Islam, exploitant la haine universelle du monde musulman envers les Juifs pour la lier à la cause du fondamentalisme du monde arabe, exigeait – selon des journaux paramilitaires israéliens – l'utilisation d'armes nucléaires, en particulier la bombe à neutrons.

Tandis que l'Irak suscite des vagues d'acclamations dans les territoires palestiniens, un homme-panneau déguisé en prophète se promène dans la foule de la rue David, traînant une pancarte apocalyptique : « La fin du monde approche, venez boire une bière. Pub le Prophète ».

Ce fut un voyage très instructif. Je me suis à nouveau envolé sur les ailes de la Colombe d'Argent et j'ai navigué sur les eaux de la Grande Mer pour retourner vers le Vieux Continent.

J'ai mis le cap sur Londres. Je me suis installé à Finsbury Park, j'ai fermé la porte, allumé ma vieille machine à écrire, et je me suis assis, bien décidé à ne pas sortir de mon atelier avant d'avoir écrit l'Histoire pour laquelle je me battais depuis toutes ces dernières années.

Ce fut un automne très long, mais très fructueux. Un jour de novembre de cette année-là, j'atteignis le but. Le but que j'avais poursuivi toutes ces années était le Trésor que la Mère gardait dans son cœur : « le Cœur de Marie ».

Comment Marie a rencontré Joseph, qui étaient Zacharie et Élisabeth, qui étaient en réalité les célèbres frères et sœurs de Jésus. Tout, absolument tout, Elle savait tout de son Fils. Elle l'avait vécu et avait tout gardé dans son Cœur. Et cela restait là où cela avait été.

Ce que j'ai vu dans le Cœur de la Mère, c'est ce que vous allez lire ci-après.

PREMIER CHAPITRE

LE PREMIER ET LE DERNIER

*Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils
d'Abraham... fils de David... fils de Zorobabel,
fils d'Abiud, d'Éliakim, d'Azor, de Sadoc,
d'Akim, d'Éliud, d'Éléazar, de Matán, de
Jacob...*

MARIE DE NAZARETH

La Vierge est née à Nazareth, en plein cœur de la Galilée. Comme tout le monde le sait très bien grâce aux Évangiles canoniques, le père de la Vierge s'appelait Jacob, et sa mère s'appelait Anne. Jacob de Nazareth, père de Marie, mourut alors que Marie était encore très jeune. Un beau jour, le père de la Vierge s'en alla au Ciel. Et il ne revint pas. Cela eut lieu pendant le règne d'Hérode.

Le défunt laissait ici-bas des orphelins, un orphelin et une veuve. Du point de vue des affaires humaines, Jacob, fils de Matán, fils de Salomon, fils du roi David, est mort à un mauvais moment. La mort, bien sûr, n'arrive jamais au bon moment. Quoi qu'il en soit, dans le pire des cas, Jacob de Nazareth est mort au meilleur moment possible.

Ces grandes sécheresses qui, pendant tant d'années, avaient ravagé les provinces du Moyen-Orient s'étaient enfin dissipées ; les fameuses vaches grasses qui, un instant, avaient semblé ne jamais devoir revenir, revenaient, toutes plus dodues les unes que les autres ; elles étaient de retour et faisaient paître leur abondance dans les champs de toutes les provinces de l'ancien Levant, à l'époque des Grecs et des Romains.

L'horizon lumineux tant attendu, imploré, désiré, réclamé, du Temple jusqu'au Temple, lors de processions massives, s'était rapproché, bien sûr, des collines de Nazareth également. Ses reflets commençaient déjà à briller dans les yeux de ses habitants avec l'éclat de l'étoile des prières exaucées, la lumière du désir comblé. Bergers de Galilée, pêcheurs de la mer des Miracles, agriculteurs des vallées du Jourdain, artisans du pays qui vivaient dans les ténèbres du désespoir, tous ensemble se précipitèrent dans les rues pour célébrer les années de vaches grasses. Elles étaient enfin arrivées !

La Maison de la Vierge partagea cette joie générale avec l'intensité de ceux qui ont souffert, aussi durement que les autres, pas autant que certains, mais pas non plus beaucoup mieux que la plupart des gens qui ont véritablement souffert pendant ces longues années. Ils étaient si nombreux !

Il n'y a pas eu que cette sécheresse. Il y eut aussi ces tremblements de terre qui ravagèrent le Moyen-Orient, semant la famine depuis les montagnes du Liban jusqu'aux côtes de la mer Rouge. Et plus encore. Oui. Bien plus encore. Ces années de désespoir effroyable, déjà terribles en elles-mêmes, furent encore aggravées par la politique fiscale d'Hérode, le Boucher de Jérusalem, qui frappa de sa hache toutes les têtes qui parvenaient à rester à flot. Sous le règne d'Hérode le Grand, le simple fait de respirer devint un crime. Le droit à la parole fut interdit. Cette qualité sacrée qui distingue l'homme des bêtes fut sanctionnée, et son exercice condamné : au mieux à l'exil, à la peine capitale dans les autres cas. Autant de forteresses Hérode se fit construire, autant de potences on en compta dans le royaume d'Israël. De tous les métiers, la prostitution est le plus ancien, mais le seul qui, à l'époque d'Hérode le Grand, ne se soit jamais démodé, fut celui de bourreau. Quelle ironie : en attendant que le Jour du Jugement dernier arrive ou non, les rejetons de la famille du tyran se construisaient des palais en blocs de marbre ! Et des forteresses dignes d'un empereur, ainsi que des casernes et des garnisons militaires contre une éventuelle insurrection, de celles capables de renverser jusqu'aux murs mêmes de l'Enfer.

Même pas les pharaons !

Le pharaon de Moïse était mauvais, les Hérode étaient pires. Et pendant ce temps-là, tandis que le tyran dévorait un fils ou un frère, le peuple continuait à subir des calamités physiques et spirituelles dont, une fois passées... on ne veut même plus se souvenir. Qui se souviendrait de ces années de vaches maigres une fois les deux mille ans écoulés ? Pourtant, la schizophrénie destructrice du Boucher de Jérusalem, la schizophrénie du Tyran d'Israël, serait bien gravée dans les annales de l'Histoire : Hérode le Grand ! Il ne manquait plus qu'une chose à cet assassin : qu'on lui accorde le droit de tuer à sa guise. Ses fils, ses frères, sa femme, ses amis, ses ennemis, qu'ils soient innocents ou non. Une autorisation de César lui-même pour violer toutes les lois du droit romain.

Sous le règne de cet Hérode, il arriva un moment où il suffisait d'ouvrir la bouche pour réclamer justice pour tomber sous les roues de sa paranoïa meurtrière. Les Romains – il faut le dire – ont commis de nombreuses erreurs ; parmi toutes celles-ci, le fait qu'Octave César Auguste ait permis à un Palestinien de porter la couronne des Juifs fut une faute que même le Juge de l'Univers aura du mal à lui pardonner.

Mais revenons au sujet de la vie de la Vierge et de sa famille. Jacob de Nazareth, père de Marie, vient de mourir.

C'est précisément parce qu'Anne, la veuve de Jacob de Nazareth, et ses filles aînées, Marie et Jeanne, avaient déjà presque réussi à oublier le genre de combat que cet homme qu'elles aimaient tant avait dû mener contre les éléments de cet été interminable, qu'on comprend que sa perte, maintenant que la lumière de l'espoir commençait à faire jaillir, des mamelles des vaches de l'étable, l'or de l'abondance, la perte de son époux allait être infiniment plus insupportable et plus dure pour la veuve, Anne, la mère de la Vierge.

Anne et Jacques de Nazareth surmontèrent toutes les épreuves avec courage et répondirent aux temps difficiles avec le sourire de ceux qui marchent dans la paix de Dieu. Jacques de Nazareth et Anne rêvèrent eux aussi des jours de vaches grasses tout au long de ces dernières années, comme tout le monde ; et ils se moquèrent des temps difficiles en mettant au monde six enfants.

Il arriva qu'au lieu de laisser les temps difficiles creuser la moindre brèche entre eux, Jacob et son épouse se rapprochèrent encore davantage, si c'était possible, dans l'étreinte de l'amour qui les émerveillait d'être ensemble. Marie fut la première-née de Jacob, aujourd'hui décédée ; puis vint Jeanne. Elles furent suivies de jumelles, puis d'une autre petite fille, et le fleuve de la vie s'acheva avec l'arrivée du petit garçon de la maison, prénommé Cléophas, un bébé encore au lait lorsque son père vint à mourir.

« Maintenant que le soleil brille à nouveau, ma fille, le Seigneur me laisse seule avec mes six enfants. Qui va m'apprendre à vivre sans ton père, Marie ? », c'est ainsi que la mère de la Vierge déversait son âme qui saignait. La jeune fille recueillait sur ses genoux les larmes de cette mère qu'elle aimait tant. Comme n'importe quelle petite fille qui se serait perdue dans une forêt peuplée d'étrangers, la veuve pleurait le cœur brisé. Dans le cœur de Marie, cependant, la présence de son père s'était simplement endormie.

Marie pouvait encore voir, sentir, humer, entendre son père, tout sourire, tandis qu'il répondait à elle et à sa sœur Jeanne à leurs questions sur le Seigneur de Moïse, YAHVÉ DIEU.

Marie pouvait encore le voir s'entretenir avec les moissonneurs, les maraîchers et les éleveurs du village, avec la joie et la force d'un homme respecté, estimé et considéré comme honnête d'un bout à l'autre de la région. Son père était de ces hommes qui regardent droit dans les yeux, sans détours. Dans les yeux de Jacques de Nazareth, on pouvait lire la sincérité qui transparaissait dans ses paroles.

Lorsque vinrent les années de vaches maigres, le père de Marie se montra à la hauteur. Comme la terre ne produisait plus assez pour payer des salaires supplémentaires, Jacob de Nazareth prit sur ses épaules la charge de tirer de ses champs ne serait-ce que quelques sacs d'amandes, quelques arrobas d'huile, quelques mesures de blé, quelques quintaux des célèbres vins de la Maison. N'importe quoi, pourvu que les os de ses filles restent sains et forts. Ses deux filles aînées, Marie et Jeanne, savaient aussi bien que leur veuve contre quel genre de soleils stériles cet homme avait dû lutter ! Grâce à Dieu, bien que petites, Marie et Jeanne ont mis la main à la pâte :

avec les olives en hiver, les amandes, les figues et le blé en été, et le bétail en automne, en été, en hiver et au printemps. Que ne donnerait pas aujourd'hui Madame Ana, la veuve de Jacob de Nazareth, pour se lever à nouveau à l'aube et préparer au père de ses filles du lait, du pain et de l'eau !

Marie le savait très bien : en voyant son père se lever à nouveau à l'aube, faisant ses adieux à ses filles avec ce sourire si caractéristique dans les yeux, sa mère aurait donné sa propre vie. Mais on ne pouvait plus rien faire pour que la roue du temps tourne à l'envers. Il fallait désormais vivre, choisir entre le mari défunt et les enfants vivants.

Des deux jeunes filles, Marie et Jeanne, Jeanne était la plus jeune, d'un an plus jeune que Marie. Marie était l'aînée, la grande de la maison. Mystères de la vie, c'était elle, Jeanne, la plus jeune des deux, qui s'adaptait le mieux à la vie à la campagne ; peut-être parce que Jeanne avait hérité de son père le goût pour le parfum des arbres en fleurs et le plaisir de contempler les couleurs de l'horizon à l'aube.

En les regardant, toutes les deux, n'importe qui aurait cru que, vu sa silhouette, c'était Marie qui aurait dû apprécier le plus la brise dans ses cheveux à la tombée de la nuit ; pourtant, c'était dans Juana, la plus jeune, dont le corps était presque aussi petit que celui de sa mère, que son père avait insufflé l'amour de la terre vivante. Chez Marie, la force de vivre venait de sa mère. Celle-ci lui avait transmis tout son savoir-faire en matière de couture et de confection. Ce qui comptait pour Marie, c'était la famille, la maison.

Ainsi, lorsque les temps difficiles arrivèrent, que les vaches maigrissent, que l'argent se fit rare et que les besoins à couvrir commencèrent à se multiplier jusqu'à six fois en à peine deux ans, Marie se révéla être une couturière née. À l'âge où l'on dit que l'on est au printemps de la vie, la fille aînée de Jacques de Nazareth savait aussi bien raccommoder une robe et la remettre à neuf en un clin d'œil que tricoter un manteau de laine pour ses sœurs en quelques jours, sans jamais cesser d'être le bras droit de sa mère. Et un modèle de fille pour sa sœur Jeanne. Chez cette dernière – comme je l'ai dit –, s'était révélée une capacité innée à apprendre de son père la signification des effets des cycles lunaires sur l'agriculture, pourquoi les lapins mangent de la laitue, comment pousse vraiment une vraie tomate, pourquoi on élague les oliviers pour qu'ils ne se fassent pas d'ombre et n'altèrent pas le goût de l'huile. Bref, des milliers de choses.

Le fait est que Juanita, en plus d'être la prunelle des yeux de son père, se sentait comme le bras droit de sa sœur Marie, l'une pour le père et l'autre pour la mère, et toutes deux unies dans la joie, lorsque s'intensifiaient les vents du sud, les gouttes froides, les sécheresses, les tempêtes d'hiver en été, les chaleurs estivales en hiver et les pluies fugaces, lorsque la tempête mit les hommes à l'épreuve en cherchant d'emporter au Paradis ceux qui lui offraient un visage joyeux, à ce moment-là, les deux sœurs se rapprochèrent plus que jamais. Ces années difficiles obligèrent les deux sœurs à travailler dur. Ce fut un devoir qu'elles assumèrent en silence, écrit dans le sang, battant au même rythme que le cœur de leurs parents. Chacune laissa son

âme s'ouvrir à ses dons particuliers et elles agissaient en suivant le cours du mystère de la vie en chaque personne.

Les yeux de l'aînée, la vue de Marie, étaient faits pour découvrir l'aiguille dans la botte de foin ; ils ne se trompaient jamais en enfilant le fil dans l'œil de l'aiguille, sans même regarder ! Les yeux de sa sœur Jeanne avaient besoin d'horizon, de campagne, de ciel ouvert. Au lieu de se disputer, les sœurs remercièrent le Dieu de leurs parents pour sa sagesse éternelle et sa bonté infinie. Aux yeux des deux sœurs, leur père était un homme merveilleux.

« Pourquoi disons-nous que la sagesse du Seigneur est éternelle et sa bonté infinie ? – leur disait Jacob de Nazareth à ses deux filles aînées. – Parce qu'avec ses réponses, il nous émerveille et, par sa bonté, il illumine nos visages », répondait ce père aux deux jeunes filles, les petits yeux de son cœur, avec un sourire dans le regard.

Ses filles se regardaient en lui souriant. Combien elles aimaient l'homme que Dieu leur avait donné pour père ! Leur père poursuivait : « Lorsque nous disons que la Sagesse du Seigneur est éternelle, nous exprimons de tout notre cœur et de tout notre esprit notre joie de savoir qu'Il ne ment pas. Mes filles, lorsque nous l'adorons pour son infinie bonté, notre joie est celle de celui qui se trouve dans la fosse où les méchants jettent les bons et qui, en levant les yeux, voit le Seigneur rire de la science des génies ».

« Mes filles, être bon, ça coûte », confiait Jacob de Nazareth à ses filles tandis qu'elles pressaient les olives. « Ne fait-on pas un petit cadeau à celle qui est la plus bonne ? Es-tu jalouse, Jeanne, de ta sœur aînée parce qu'elle coud mieux que toi ? À quel moment ma Jeanne a-t-elle fait en sorte que sa Marie se sente coupable de ne pas avoir ses qualités pour les travaux des champs ? Quand est-ce que maman a grondé sa Juana parce qu'elle ne savait pas coudre une robe aussi bien que sa Marie ? Que ferais-je sans ma Jeanne si elle ne m'apportait pas le déjeuner à midi, si elle ne m'obligeait pas à le manger ? »

Ah, comme cela leur rappelait des souvenirs ! Était-ce vrai qu'il était parti ? Elles n'arrivaient toujours pas à y croire. Devant le corps sans vie de leur père, Marie et Jeanne se regardèrent en silence. Mon Dieu, l'avaient-elles vraiment perdu ?

Les deux sœurs se blottirent alors contre la veuve, leur mère.

Dévastée, la veuve de Jacob de Nazareth continuait de pleurer son malheur:

« Maintenant, Marie, maintenant que viennent les années de vaches grasses, maintenant que votre père pourrait s'asseoir dans son vignoble pour manger des grappes aussi grosses que celles de Polyphème et aussi sucrées que celles de Bacchus, que Dieu me pardonne, justement maintenant. Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Dis-moi en quoi ton serviteur t'a offensé. »

Mon Dieu ! Peut-on expliquer le lien entre les corbeaux et les malheureux journaliers sur lesquels les Parques font tomber leur manteau de mauvais présage ? Peut-on comprendre que Dieu soit Dieu alors que le Diable règne ? Qui serait capable d'écrire le scénario de sa propre vie et de briller comme une étoile, au moins aux yeux des partenaires fictifs inventés pour l'occasion ! L'homme rêve que le destin lui appartient, l'enfant rêve de l'homme qui bat dans sa poitrine, pour découvrir au détour d'un coin de rue qu'il suffit d'une rafale de vent pour réduire ses rêves à des bits condamnés à la poubelle. Au final, la vie humaine est comme celle du roseau : si le vent se lève, il se brise et ses restes tombent dans le puits de l'oubli. Qui n'a jamais succombé à la tentation de se laisser mourir et d'en finir une bonne fois pour toutes ? Ou bien serons-nous les plus forts jusqu'à preuve du contraire ?

Pour chacun, l'heure de vérité arrive. Chaque créature a la sienne. Et c'est à cette heure-là que l'être tient bon ou s'effondre. C'était l'heure de vérité pour la mère de la Vierge.

« Que sommes-nous, Marie ? » s'écriait en pleurant la mère de la Vierge, pleurant la perte de son époux. « Nous luttons contre les éléments avec les forces d'une créature d'argile. Nous élevons nos idoles en l'honneur de celui qui nous donne la victoire. Nous dédions notre gloire au Très-Haut. Mais le Tout-Puissant ne se lasse pas de nous voir réduits à l'état de bêtes. Le champion avance pour aller chercher sa couronne quand la Mort se dresse sur son chemin. Le Tout-Puissant se lève-t-il pour sauver le coureur solitaire qui risque de laisser son âme sur la piste ? Pourquoi reste-t-il assis sur son trône tout-puissant et omniscient tandis que les restes sont balayés de la piste par le vent ? Sommes-nous donc cela, ma fille, de la poussière qui rêve d'être un rocher, un rocher qui rêve d'être une montagne, une montagne qui rêve d'être un nid d'aigles ? Que deviendront tes aiglons à présent, mon époux ? Qui se lèvera pour les protéger lorsque le serpent escaladera la falaise et que leur mère ne saura pas, seule, comment défendre tes enfants ? »

Que pouvait-on répondre à cette femme ? Quel fou aurait osé lui dire ce que ces visiteurs ignorants avaient dit à Job dans la Bible :

« Tais-toi donc, vieux pourri. Si tu pourris, c'est parce que tu es plus mauvais que tous les diables réunis. Tu nous as tous trompés avec tes aumônes et tes sornettes. Dieu merci, le Seigneur a dévoilé ta fausseté et ton hypocrisie. C'est pour cela que le Dieu que tu as tenté de tromper, comme tu l'as fait avec nous, te punit. Tais-toi et souffre. »

Eh bien, mes amis ! Ils ont voulu obliger le pauvre Job à reconnaître que la misère naît de la misère, que celui qui possède conserve ce qu'il a parce qu'il l'avait déjà, que personne n'est fort par caprice, mais que c'est le bonheur ou le malheur d'une personne qui témoigne de sa valeur. Selon ces sages, les pauvres sont tous des pécheurs pervers, des êtres corrompus et vicieux qui méritent ce qu'ils endurent ; les bons sont tous heureux, ils mènent la belle vie, possèdent l'or et le pouvoir, ce sont les meilleurs, les élus de la Providence, la race née pour être heureuse, et ils sont heureux parce qu'ils sont bons, et

« C'est à l'Indestructible, à l'Invincible que revient le dernier rire », leur répondit Job. « De quoi et pourquoi riez-vous ? Quelle lumière êtes-vous venus apporter à mes yeux ? Voulez-vous me condamner pour ce que j'ai fait ? Ignorants, je suis puni pour ce que je n'ai pas fait. »

La tragédie de Job ne résidait pas dans la chute des remparts de sa foi au son des trompettes de l'Enfer. Ce n'était pas là son problème. Job était une forteresse érigée sur le roc. Pas n'importe lequel : c'était son Dieu. À l'épreuve des bombes, sa foi restait intacte. Le problème qui lacérait l'âme de Job était de ne pas savoir ce qui se passait, à quoi obéissait ce changement d'humeur de son Dieu. Pourquoi son Dieu l'avait-il abandonné, nu et livré à son sort, face à un ennemi armé jusqu'aux dents ? Le guerrier suit son Héros et son Roi sur le champ de bataille, et à un coin du carrefour, son Roi lui tourne le dos comme quelqu'un qui sacrifie un pion sur l'autel de la victoire ?

Ce dilemme, précisément ce dilemme, était celui qui tenait à la gorge l'âme de la veuve de Jacob de Nazareth. Luttant contre les ténèbres avec la seule arme divine à la portée des humains, la parole, la mère de la Vierge cherchait la réponse à la question de savoir pourquoi la Mort avait emporté son époux. Et elle ne la trouvait pas.

« Pourquoi notre Dieu ne fait-il rien, Marie ? Pourquoi laisse-t-il le serpent escalader la falaise et pourquoi lui facilite-t-il la tâche en éliminant le père de ses petits ? Ne la voit-Il pas s'approcher, ma fille ? Pourquoi le Dieu de ton père n'a-t-il pas saisi l'arc et la flèche et, d'un regard foudroyant, anéanti la Bête ? La flèche a-t-elle manqué sa cible, le vent l'a-t-il déviée et, en cherchant le dragon, a-t-elle tué le héros ?

« Dis-moi, ma fille, car mon âme est aigrie et mes yeux ne parviennent pas à discerner les desseins cachés de l'Omniscient. Mais que sommes-nous, Marie ? Pourquoi exige-t-on d'une créature d'argile, condamnée à la poussière pour avoir mangé une pomme, qu'elle ait la compréhension d'un dieu ? Ne me regarde pas avec ces yeux, ne me reproche pas que mon cœur saigne des mots. Que jaillira-t-il de la blessure de la Biche de l'Aurore lorsque, à l'aube, le chasseur la poursuivra à l'heure des premières joies ? La flèche qui transperce la poitrine de la colombe qui monte sur le cheval du vent, trotte à travers les cieux et retourne heureuse chez son maître ne sera-t-elle pas maudite ? Elle arrive, ma fille, la colombe atteint déjà le bras de son maître, le dard meurtrier fend lui aussi l'air ; son maître a le pouvoir de l'attraper en plein vol, mais regarde, il ne fait rien, il reste immobile comme si c'était là la récompense pour avoir accompli sa mission sacrée, et déjà la fille de Mercure tombe dans la poussière aux pieds de celui qui lui tourne le dos. Ne me dis pas de me taire, Marie, ne vois-tu pas que sinon je vais mourir ? »

Je sais seulement que je ne sais rien ; bien qu'on dise que Dieu a créé l'homme et la femme pour qu'ils s'aiment et ne se séparent jamais, on dit aussi par ici que le Diable s'est juré de rendre cet amour impossible. Mais dans ce monde, il y a des gens qui sont sourds et qui ne comprennent pas, qui ne se rendent compte de rien, qui se moquent des cornes du Diable et

défient la mort de briser ce que Dieu a uni par des liens plus forts que les paroles du Serpent.

Ana, la veuve de Jacob, et Jacob de Nazareth, père de Marie, future mère de Jésus-Christ, ont relevé ce défi. Une fois qu'ils se sont rencontrés, s'ils ne s'étaient pas mariés, ils seraient morts, et lorsqu'ils se sont mariés, l'idée de vivre l'un sans l'autre ne leur traversait plus l'esprit. Chaque année passée ensemble, ils ont adoré le Dieu qui a transformé une côte, une simple côte, en quelque chose d'aussi beau que cet amour.

LA MORT DE JACOB DE NAZARETH

Généalogie du Sauveur : Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham : Abraham engendra... David ; David engendra... Zorobabel ; Zorobabel engendra Abiud, Abiud engendra Éliakim, Éliakim engendra Azor, Azor engendra Sadoc, Sadoc engendra Akim, Akim engendra Éliud, Éliud engendra Éléazar, Éléazar engendra Matán, Matán engendra Jacob, et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, appelé le Christ.

Jacob, fils de Matan de Nazareth, est mort quelques mois après la naissance de l'enfant dont lui et son épouse Anne avaient tant rêvé, et pour lequel ils n'avaient cessé de se démenier jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin. On sait bien que cette histoire de « petit couple », cette envie d'avoir un garçon, c'est un cliché. Mais en ces temps de terreur fiscale et de sécheresses aussi longues que le désert du Sahara, un homme ne pouvait s'empêcher de rêver d'avoir un fils. Pour lui transmettre tout son savoir sur les travaux des champs, pour s'appuyer sur ses jeunes bras quand les siens, trop vieux, ne pourraient plus porter la charge. Bien sûr, on a toujours les gendres ; mais ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas la même chose d'être considéré comme un fardeau que d'être pris en charge par le fils issu de ses propres entrailles. Ce n'est pas non plus la même chose de léguer tout ce que tes parents t'ont laissé à ton propre fils qu'au fils d'un étranger. À quiconque pense que ces hommes-là étaient archaïques, ignorants de la vie, qu'ils ne savaient pas qu'une femme peut faire ce qu'un homme fait, voire mieux encore, à ces gens modernes, le mieux qu'on puisse leur offrir, c'est le silence.

Faisant la sourde oreille à l'intelligence de tant de modernes, toujours tournés vers le soleil des siècles, Jacob de Nazareth et son épouse coururent à la poursuite de l'enfant, ravis de profiter de ce bonheur à l'ancienne. Et ils le rattrapèrent, et comment ! Ils l'appelèrent Cléophas car, en le voyant pour la première fois dans les bras de sa mère, il rappela à Jacob son beau-père. Quant à son apparence physique, que dire de leur petit garçon ? Le plus beau garçon du monde, bien sûr.

Eh bien, tout le monde se sentait déjà au paradis chez Marie quand, soudain, son père fut pris de ce sommeil sous ce figuier. Comme papa et maman étaient heureux ! Cinq petites filles rayonnantes, toutes en bonne santé, toutes joyeuses, toutes en train de jouer avec la poupée que leurs parents leur avaient achetée. En chair et en os. Il pleurait, faisait pipi pour de vrai, réclamait du beurre, faisait caca. Une vraie joie. Et soudain, alors qu'ils étaient tous à la maison comme au paradis, papa a décidé de mourir. Une tragédie. Quel dommage ! Le diable en personne, attaquant la maison

de toutes parts, n'aurait pas pu blesser autant la mère de ces six enfants. La douleur de la veuve n'en était que plus profonde, d'autant plus qu'elle n'avait personne de sa famille à ses côtés ; dans son désespoir, elle se voyait déjà assiégée par un ennemi invincible qui lui imposait la reddition immédiate ou la destruction totale de sa maison. Si seulement elle avait eu ses parents à ses côtés, ou sa tante Élisabeth. Mais non, personne. Et qui était-elle à Nazareth ? Malgré les années, l'épouse de Jacob restait une étrangère, celle qui avait ravi au village son célibataire en or.

« Alors qu'elles étaient si jolies, elles sont parties se marier avec une étrangère ; en plus, toute petite, on dirait une idiote », se consolaient les jeunes filles de Nazareth. « Très raffinée. Très bien élevée. On verra bien quand elle commencera à mettre au monde et qu'elle devra s'occuper seule de la maison de son beau-père, ce qu'il restera de ses manières et de son petit visage de princesse de la Ville Sainte. » C'est comme ça dans les villages : on ne te veut pas de mal, mais on ne te souhaite pas non plus de bien. Quiconque vient de l'extérieur doit rendre des comptes aux voisins sur ses intentions. Tout doit se conformer aux règles de la communauté ; la tradition l'exige.

La veuve de Jacob de Nazareth ne les connaissait-elle pas tous ? Ne l'avaient-ils pas observée pendant les années de vaches maigres, comme ceux qui attendent que le héros s'effondre pour avoir le plaisir de voir ces deux tours mordre la poussière comme n'importe quel clocher de village ? Quel réconfort la veuve pouvait-elle trouver auprès de ceux qui, déjà, faisaient leurs comptes et calculaient comment ils pourraient se partager la fortune du défunt ? Combien lui offriraient-ils pour les vignobles ? Combien pour les oliveraies ? Combien pour les terres non irriguées ?

« Pourquoi tuons-nous le miracle de notre existence quotidienne en jugeant notre prochain, ma fille ? Qui sait combien de jours il nous reste à vivre en ce monde ? Seul le Seigneur le sait ; mais ce nombre ne sort jamais de sa bouche. Tu t'imagines qu'il te surprenne en train de critiquer sans merci ta voisine, ou de jeter la première pierre ? Ne serait-il pas plus beau que notre Seigneur Dieu te surprenne en train de partager ton pain avec le pauvre ? », disait la mère à sa fille Marie, tandis qu'elles cousaient, seules. Et pourtant, c'était désormais la mère qui demandait à sa fille d'être bonne envers elle et de ne pas refuser d'écouter la douleur de son âme.

« Laisse-moi mourir, Marie. Ne t'inquiète pas si mon âme s'en va en paroles brisées. Le Seigneur m'a enlevé mon mari, me laissant seule avec ses six enfants. Pourquoi mes yeux devraient-ils se retenir et mon cœur envier le rocher que l'Tout-Puissant a pour cœur ?

« Ma fille, il est facile, depuis les neiges, de contempler la vallée qui brûle en été. Quand le Tout-Puissant s'est-Il mis dans la peau du soldat qui tombe nu sur le champ de bataille, défendant sa vie pour l'honneur de son âme faite de terre tendre et humide ? Comme il est facile, , de s'asseoir sur le trône du jugement pour signer des condamnations ! Le Seigneur est loin de la faiblesse humaine, nos passions ne l'affectent pas. S'il fait froid, Il ne tremble pas ; s'il fait chaud, Il ne transpire pas ; si on Lui tire une flèche, elle

ne L'atteint pas ; s'Il dort, rien ne Le trouble. Que sait l'Indestructible de la fragilité de notre existence ? Ne vois-tu pas, ma fille, que la vallée se nourrit de nos larmes ?

« Pourquoi réprimerai-je ma douleur et ligoterais-je ma langue par crainte ? Le guerrier ne court-il pas à la rencontre de la mort ? Que Dieu me tue, qu'Il me rende la vie de mon homme, pourquoi ne fait-Il rien, pourquoi reste-t-Il vigilant de l'autre côté du précipice ? Sur quelles raisons, ma fille, l'Éternel fonde-t-Il son silence et son comportement impassible ? Si au moins il s'élevait comme un soleil et parlait de la voix de la tempête, et que les rayons de sa sagesse, issus de son âme, tissaient dans le firmament des nuages chargés d'intelligence. Mais non, ma fille, que la tempête fasse rage, que la terre tremble, que les montagnes s'effondrent et ensevelissent villes et villages, ou que la mer se déchaîne et engloutisse les îles avec leurs habitants, le Seigneur, inaccessible, indestructible, ne bronche pas d'un poil. Voyant le désastre, n'offre-t-il rien d'autre qu'un mouchoir de deuil pour demander pardon de ne pas avoir devancé le mouvement du Serpent ?

« Dis-moi, ma fille, que ce n'est pas Lui qui a tiré la flèche qui a tué l'aigle et laissé le nid de ses aiglons à la merci du diable. Mais ne me refuse pas le droit de me plaindre du sort de mes filles sur le cadavre de mon défunt. »

Transpercée par la douleur de sa mère, Marie consolait la Veuve en ces termes :

« Nous sommes tous égaux à ses yeux, mère. Nous ne sommes uniques qu'aux yeux de nos pères. Nous, les créatures, ne voyons que ce que nos yeux peuvent embrasser, mais Lui porte sur ses épaules le poids de nous tous. En temps voulu, Il se lèvera, mère. Et ses pieds brilleront de l'éclat du héros paré pour la guerre contre celui qui a enlevé l'homme de notre mère Ève. Je sais bien que je suis jeune, mère, mais croyez-moi, par tout l'amour que je vous porte, le Dieu de mon père ne permettra pas que la maison de ma mère s'effondre. Allons, mère, séchez vos larmes. La Mort emporte les meilleurs en pensant qu'en laissant les méchants, elle nous laisse, nous les petits, sans protection contre les tyrans. Elle ignore qu'en partant, les bons vont au Ciel pour prendre les armes des anges. Père nous a défendues en tant qu'homme et nous a fait avancer. Mon père défendra désormais ses filles et son enfant avec l'épée des chérubins. Ma mère, ça suffit, ne regardez plus son cadavre. »

La veuve écoutait les paroles de sa fille aînée comme quelqu'un qui reçoit des baisers venus de loin.

Ce sont Marie et sa sœur Jeanne qui trouvèrent leur père assis adossé au tronc de ce figuier. À vrai dire, ce n'était pas tout à fait la saison des récoltes ; mais Jacob de Nazareth aimait cueillir les premières figes de la saison ; il disait qu'elles étaient les meilleures pour faire le pain aux figes.

Jacob sella sa monture. Il partit seul vers la campagne, profitant de la fraîcheur du matin. Le verger de figuiers se trouvait de l'autre côté des collines, vu depuis la colline de Nazareth, juste en face. Ravi de la vie, ce brave homme fit ses adieux à sa femme. Ses deux filles aînées lui

apporteraient son déjeuner et l'aideraient à remplir les paniers. Jusque-là, eh bien, voilà, un baiser, des adieux.

En le voyant partir ainsi, si magnifiquement, qui aurait pu imaginer que cet homme rentrerait chez lui... mort ?

À l'heure du déjeuner, Marie et sa sœur Jeanne se rendirent aux champs. Marie avait un an de plus que Jeanne et toutes deux étaient des jeunes filles en pleine fleur. Marie et Jeanne cherchèrent leur père et le trouvèrent assis à l'ombre de ce figuier.

« On le laisse dormir encore un peu, Jeanne ? Ramassons les paniers nous-mêmes », dit Marie.

Les deux sœurs se mirent au travail. Elles finirent de rassembler les paniers, sans que leur père ne se réveille. Mais il ne se réveillait pas.

« Papa dort beaucoup aujourd'hui, n'est-ce pas, Marie ? », dit Jeanne.

Elles s'activèrent encore davantage. Au bout d'un moment, elles se regardèrent d'un air inquiet.

« Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose, Jeanne ? » Et c'est alors que l'aînée des deux s'approcha pour voir ce qui arrivait à son père.

Je ne vais pas me montrer sentimental ici, comme quelqu'un qui cherche à émouvoir le lecteur en lui arrachant une mer de larmes. Tôt ou tard, chacun a déjà dû faire face aux formalités d'un enterrement et sait combien il est douloureux de perdre ce que la Mort n'aurait jamais dû emporter. Mais c'est elle, Marie, en s'agenouillant pour le réveiller, qui découvrit la vérité dans la pâleur du visage de son père.

La jeune fille ne cria pas, elle ne prit pas peur. Elle prit la tête de son défunt entre ses bras, berça son corps, embrassa son front, puis regarda sa sœur Jeanne qui s'approchait, en larmes. Juana se jeta dans les bras de sa sœur Marie et Maie se laissa étreindre jusqu'à ce que Jeanne se soit calmée et qu'ensemble, elles puissent se ressaisir.

« Rentre à la maison, Jeanne, et raconte à maman ce qui s'est passé », demanda Marie à sa sœur.

Juana enfourcha son petit âne et, pleurant le cœur serré, s'élança à travers les collines. Pendant ce temps, Marie resta seule avec le corps de son père, sous ce figuier, caressant le visage de celui qui était pour elle l'homme le plus merveilleux du monde, et qui était parti sans avoir donné à sa femme et à ses filles l'occasion de lui dire une dernière fois à quel point elles l'aimaient.

« Que va devenir ton enfant maintenant, père ? Dans quels yeux trouvera-t-il l'image divine de l'homme que nous, tes filles, avons découverte en toi ? », murmurait la jeune Marie en s'adressant au Ciel.

En effet, un ennemi cruel et sadique ravageant la maison n'aurait pas causé autant de peine à la veuve de Jacob de Nazareth que la manière dont la Mort lui avait enlevé son mari. Si son mari était mort en défendant les

siens lors d'une guerre, ou en sacrifiant la vie de ses filles au prix de la sienne, je ne sais pas, mais mourir de cette manière, sans crier gare, alors qu'ils avaient trouvé le bonheur, après avoir surmonté une décennie d'années aussi cruelles que le cœur d'Hérode.

Pourquoi vous parlerais-je des litres de larmes que la veuve a versés tout au long de cette journée et de cette nuit-là ? N'avez-vous jamais perdu une fille en fleur, ou une sœur dans la plénitude de sa beauté ? La Mort ne vous a-t-elle jamais arraché la prune de vos yeux, vous laissant dans les ténèbres les plus tourmentées ? Vous deviez être en train de rire aux éclats, d'applaudir, le cœur ouvert à tout espoir, et soudain, du jour au lendemain, une heure avant l'aube, l'aurore se transforme en nuit sans lune, la plaine se change en puits sans fond et, en regardant vers le bas, vous découvrez le visage du Serpent qui vous accueille.

En effet, Jacob et Anne s'étaient aimés dès le jour où leurs regards se sont croisés. Ce fut le coup de foudre. Il leur a suffi de se regarder pour savoir que leur quête était terminée.

Jacob et Anne étaient faits l'un pour l'autre ; ils formaient un tout ; ils étaient les deux moitiés d'un même fruit. Il était naturel qu'il meure aussi éperdument amoureux de sa femme que le premier jour et que la Veuve le perde plus éperdument amoureuse de son mari que jamais. Et si à cette douleur s'ajoute le fait que la maison se retrouve sans homme pour s'occuper des champs et du bétail : vous connaissez désormais la recette magique à l'origine des larmes amères que la Veuve a versées dans le cœur de sa fille Marie pendant les deux jours qui ont suivi l'enterrement de son père.

LE VŒU DE MARIE

Comme les catholiques de toujours, ces femmes juives étaient très enclines à se lamenter sur la mort d'un être cher. Je ne dis pas que ce soit bien ou mal, c'était simplement ainsi. Les Romains, au contraire, utilisaient l'enterrement comme prétexte pour un banquet, le dernier banquet, le dernier souper des Césars. Le banquet d'adieu de Cicéron, représenté sur les fresques de la demeure du défunt à Pompéi, nous montre ses proches et ses amis trinquant à la santé du défunt. La couronne de l'orateur au-dessus de leurs têtes rappelle celle de laurier, mais tressée avec des sarments de vigne. Bon sang, les Romains avaient le cœur si dur que même la Mort ne pouvait leur arracher une larme. Il fallait qu'ils soient touchés par le bâton de Bacchus pour se rappeler qu'ils étaient des hommes, de chair et d'os comme les autres barbares du monde. Tant qu'ils n'étaient pas ivres comme des cochons, ils ne versaient pas une larme.

Les Hébreux, contrairement à la plupart des peuples, préféraient veiller le défunt à poil nu, la poitrine bombée. La distance, l'éloignement, l'absence nécessitent un temps d'adaptation. Je suppose que la coutume impose sa culture et que chaque culture la vit à sa manière. Les Hébreux, parmi toutes les possibilités, ont choisi la plus douloureuse : ils n'enterrent le défunt qu'au troisième jour suivant son décès.

Les larmes étaient au rendez-vous ! Et si, en plus, il s'agissait du cas qui nous occupe ici, un jeune homme, dans la fleur de l'âge, marié et toujours aussi amoureux de sa veuve qu'au premier jour, père de six enfants, un homme qui n'avait jamais été malade, un homme qui ne semblait jamais se fatiguer, qui est mort sans que personne ne s'occupe de ses champs, qui est parti juste au moment où la tempête s'apaisait, mettez tous ces éléments dans le même shaker, secouez-le, et le résultat sera explosif. Vous allez découvrir tout de suite l'explosion qu'a déclenchée la mort de Jacob de Nazareth ; ses conséquences perdurent encore aujourd'hui.

Il y avait la veuve elle-même. Dès son plus jeune âge, la mère de la Vierge était d'un naturel très boudeur. Le jour où son père, Cléophas de Jérusalem, lui interdit ne serait-ce que l'idée d'épouser l'homme qui serait le père de ses filles, aussi sûr que la pluie tombe vers le bas, la jeune fiancée s'enfuit en courant à la recherche de sa tante Élisabeth, à travers les rues de Jérusalem, laissant derrière elle un sillage de larmes brisées.

Tante Élisabeth, épouse de Zacharie, futur père de Jean-Baptiste, la connaissait déjà. Ce n'était pas pour rien qu'Anne était sa nièce. Tante Élisabeth, regardant sa nièce dans les yeux tout en lui essuyant les joues de Madeleine, toutes en larmes, sourit.

« Allons, ma petite, tu vas me dire ce qui t'arrive ? Quand tu t'emballes comme ça, tu oublies que je ne sais rien. On pleure ensemble ou je me moque de toi jusqu'à ce que tu rires avec moi ? » Tante Isabelle aimait sa nièce Anne d'une tendresse divine.

Cette femme, Tante Élisabeth, aimait sa nièce plus que les remparts de Jérusalem, plus que les nuages du ciel printanier, plus que les étoiles du matin et du soir réunies ; elle l'aimait plus que ses robes et plus que sa vaisselle en argent, mais chaque fois que sa petite Anne se jetait ainsi à son cou, elle ne savait pas si elle devait se joindre à ses moues de dépit ou éclater de rire devant ses larmes. Ce n'est pas non plus comme si, à chaque changement de garde, sa nièce Anne arrosait le désert de torrents d'eau salée. En réalité, quand elle s'emportait à tel point qu'elle ne pouvait même plus articuler un mot, et qu'il fallait lui laisser le temps de se calmer, c'est qu'il était arrivé quelque chose de très grave à sa fille.

La mort du père de tes filles, dont seulement deux étaient des adolescentes, les autres encore des enfants, et un bébé qui faisait des caprices, franchement, c'est une bonne raison de pleurer jusqu'à ce que tes os se dessèchent.

C'est ce qui s'est passé : la Veuve, la mère de la Vierge, a sombré au plus profond du désespoir compréhensible dans ce cas. Pendant un certain temps, elle reste muette. Elle ne dit rien, elle se contente de pleurer, serrant contre elle ce nourrisson qui ne connaîtra jamais son père. Avec Cléophas dans les bras, la Veuve de Jacob de Nazareth pleure toute la journée et toute la nuit.

Désespérée, elle se voit entourée d'une obscurité dense et fatale ; anéantie, elle imagine déjà la maison de son défunt engloutie par les impôts ; brisée, dévastée, elle se voit déjà vendre ses filles pour les sauver de la ruine.

Toutes étaient des filles de David ; à une époque où il ne suffisait pas d'être juif, mais où il fallait le prouver, avoir pour épouse une fille de David était un passeport pour les avantages que César avait accordés aux Juifs en remerciement de lui avoir sauvé la vie face au dernier des pharaons.

Je raconte l'histoire.

En poursuivant Pompée, Jules César s'est mis dans le pétrin. On a vu César courir comme un fou après Pompée. Et figurez-vous que César a atterri en Égypte. À cette époque, le frère de la pharaonne venait de tuer Pompée. Ce même pharaon qui venait d'exécuter Pompée est venu et s'est montré assez agressif envers César. Je crois même que le frère de Cléopâtre a osé déclarer la guerre au Conquérant de la Gaule.

Comme on le sait, contre toute attente, ce petit pharaon fut sur le point d'envoyer César au paradis des célèbres généraux romains. C'est alors que le père d'Hérode réussit à rassembler des milliers de cavaliers, à traverser le désert du Sinaï à un gal t à charger le frère de Cléopâtre, brisant ainsi l'encerclement et sauvant César du danger. En récompense, Jules César accorda aux Juifs un certain nombre de privilèges impériaux, tels que l'exemption du service militaire, la liberté de circulation pour la dîme du Temple, etc.

La condition sine qua non pour bénéficier de ces privilèges était d'être citoyen de la Judée, province romaine.

Rusés comme des renards, insaisissables comme des anguilles, les Juifs trouvèrent de nombreux moyens de falsifier les papiers. Parmi toutes les façons imaginables de déjouer l'Empire, la plus simple consistait à acheter de faux documents, que n'importe quel bureaucrate travaillant au registre du Temple de Jérusalem vous fournissait pour une poignée de drachmes.

Mais il existait un autre moyen, moins coûteux.

Quel meilleur moyen de figurer sur la liste des privilégiés que de se déclarer descendant du roi David ? Et pour boucler la boucle, il fallait ajouter « s'il vous plaît » qu'on était né à Bethléem de Judée.

Et il existait encore une autre formule, encore meilleure, encore plus agréable : bien sûr, acheter au roi David une fille pour en faire son épouse,

Les descendantes du roi David étaient donc très recherchées ; si l'on payait bien pour une fille de David, combien paierait-on pour une véritable fille du roi Salomon ? Et pas n'importe laquelle, pas une simple prétendante : nous parlons ici de la véritable et authentique descendante du mythique roi Salomon.

Une pratique si courante à l'époque, celle de vendre ses filles au plus offrant, que la veuve de Jacob de Nazareth avait l'impression de comparer les femmes à du bétail. Par Josué et les sept cents trompettes qui ont fait s'écrouler les remparts de Jéricho, allait-elle vendre ses filles pour de l'argent ? Elle qui s'était mariée par amour et qui savait combien le mariage par amour, et uniquement par amour, est doux ?

Cette idée lui déchirait l'âme.

Cependant, la veuve ne voyait pas comment elle pourrait empêcher que ses filles soient traitées comme des bêtes que l'on achète et vend sur le marché des passions humaines. Plus elle y pensait, et plus le cadavre de son défunt ne cessait de le lui rappeler, plus ses larmes avaient un goût amer à l'idée de l'avenir qui attendait ses petites filles. Il y avait aussi le petit garçon.

« Et que va devenir ma Cléophas sans ton père, Marie ? Que va devenir la maison de ton père, ma fille ? », confiait la veuve de Jacob de Nazareth à sa fille Marie.

Entre la mère et la fille, que voulez-vous que je vous dise ? C'était la fille qui ressemblait à la mère. Marie serrait sa mère dans ses bras et la consolait avec des paroles pleines de tendresse et de sagesse. Et pourtant, la jeune fille était dans la fleur de l'âge.

Marie était une créature qui n'avait connu dans ce monde que des joies. Elle avait aimé son père à la folie et, en la voyant consoler ses sœurs et sa propre mère, n'importe qui aurait dit qu'elle n'arrivait toujours pas à croire ce qui se passait.

« Papa dort, Jeanne », voilà ce qui a jailli le premier du fond du cœur de María lorsqu'ils l'ont retrouvé mort.

« Papa est au Paradis, là-bas il nous attend toutes, Esther est déjà là, viens ici Ruth, calme-toi Noémi », disait-elle à ses petites sœurs tout en retenant ses larmes.

La jeune fille laissait ses sœurs avec Jeanne et partait avec la veuve :

« C'est bon, maman ; papa est au Ciel. Son Dieu ne permettra pas que ses filles soient vendues comme esclaves », murmurait-elle à l'oreille de sa mère, en lui essuyant les larmes de ses baisers.

« Ma fille », tentait d'articuler la veuve. Mais elle ne terminait jamais sa phrase, elle se fondait en sanglots et retournait dans ses ténèbres, celles qui enveloppaient sa maison et peignaient l'horizon de sa famille des couleurs douloureuses d'une vision macabre.

Le désespoir naturel de la veuve de Jacob de Nazareth eut pour conséquence ce qui suit.

La vision sinistre que la veuve s'était forgée de l'avenir de ses filles correspondait à la réalité quotidienne. La mort du chef de famille obligeait les veuves à livrer leurs filles au prétendant qui mettait le plus d'argent sur la table, quel que soit l'âge de l'acheteur. C'était la vérité et il ne fallait pas s'attarder davantage sur la question. Du point de vue de l'homme riche, plus il y avait de veuves, mieux c'était : il y avait ainsi davantage de « gibier » frais et jeune parmi lequel choisir.

Le monde était façonné à l'image et à la ressemblance des passions des puissants, et tout ce qu'on dira contre cela ne nous mènera nulle part. Pour comble de malheur, avec les lois sur le divorce récemment adoptées, la chair féminine s'achetait pour être utilisée puis jetée ; on la digérait à la convenance du consommateur, puis on jetait les restes pour que celui qui venait après puisse ronger les os. Et malheur à celui qui ne suivait pas l'exemple ! Dans les classes supérieures, n'avoir qu'une seule femme était un signe indéniable de complot contre Hérode.

« Celui-là ne s'est-il marié qu'une seule fois ? Et on ne lui connaît pas au moins une deuxième, voire une troisième femme ? Il conspire sûrement contre Sa Majesté, Votre Altesse. » C'est pour des raisons aussi absurdes que les têtes des Juifs roulaient dans les rues de Jérusalem à cette époque.

Ce n'était pas quelque chose que la veuve inventait. Elle était de Jérusalem, issue de la haute société, elle connaissait cette réalité aussi bien que le fait que son mari gisait sans vie devant ses filles.

« Ça suffit, ne pleure plus, ce n'est pas si grave, tout s'arrangera, le Seigneur ne permettra pas que cela arrive. » De très belles paroles, que la Veuve appréciait. Elle savait seulement qu'à peine un jour auparavant, elle s'était réveillée avec la joie de la femme la plus heureuse du monde et que, deux jours plus tard, elle était... la Veuve !

« Laisse-moi pleurer, ma fille. Tu ne vois pas que si je ne pleure pas, je vais mourir ? », suppliait la veuve, inconsolable, à sa fille Marie.

Profitant d'un moment de calme, alors que Jeanne et Marie étaient seules avec leur mère, Marie, fille de Jacob de Nazareth, prit la parole.

Ce que je vais dire maintenant, le Ciel en est témoin, et qu'il m'envoie dans l'horrible Enfer si j'invente un seul mot. Le soir de ce jour-là, pendant la veillée funèbre organisée à la suite du décès de son père, la fille aînée de la Veuve de Jacob de Nazareth lia sa vie à un arbre qui avait le pouvoir de la pendre si elle ne respectait pas le vœu qu'elle avait gravé dans le cœur de sa mère et de sa sœur Jeanne.

Marie aurait pu se taire ; elle aurait pu porter le doigt à ses lèvres et se soustraire à l'épreuve. Mais ce n'était pas dans le caractère de la fille de Jacob de résister aux élans de sa personnalité. Elle préférait en accepter les conséquences, quelles qu'elles soient.

Personne ne les écoutait, elles étaient toutes les trois seules devant Dieu. C'est pourquoi je vous ai dit que quiconque veut être sûr de ce que j'écris, voici Dieu lui-même qui a pris la parole à la fille de Jacob de Nazareth pour me confirmer ou me contredire. Que Dieu se présente comme Juge est naturel, qu'il intervienne comme Témoin est quelque chose d'extraordinaire. Mais la gloire revient aux courageux.

Et je continue.

Là, devant sa sœur Jeanne, Marie jura à sa mère que cela – que ses filles soient vendues comme esclaves au plus offrant – n'arriverait jamais à ses sœurs ; il faudrait d'abord que le Diable détrône le Très-Haut, que l'Enfer conquière le Paradis, ou que le cœur d'Hérode soit élevé sur les autels.

La foi de la fille de Jacob de Nazareth était si grande, sa confiance dans le Dieu de son père si innocente, qu'elle ne pouvait concevoir que son Seigneur abandonnerait sa famille à la merci du monde.

Alors, très sereine, avec le sérieux d'une adulte, elle, Marie de Salomon, fille de Jacob de Nazareth, prit pour témoin le Dieu de son père et, devant sa mère et sa sœur Jeanne, jura, en invoquant la Loi de Moïse contre sa propre tête si elle venait à rompre son vœu, qu'elle, Marie de Salomon, ne retirerait pas le voile de deuil qu'elle portait depuis la mort de son père tant qu'elle n'aurait pas vu toutes ses sœurs mariées, et qu'elle ne signerait pas son propre contrat de mariage tant qu'elle n'aurait pas vu son petit frère Cléophas marié et père de famille.

Plus encore : elle ne se marierait pas tant qu'elle n'aurait pas vu les enfants de son petit frère Cléophas gambader, tous heureux et joyeux dans cette même pièce où, à présent, la douleur régnait en maître. Jusqu'à ce jour-là, elle ne retirerait pas le voile de deuil qu'elle portait pour son père.

La veuve leva la tête vers l'infini. Jeanne regarda sa sœur, les yeux remplis de larmes d'éternité. Marie De Salomón poursuivit :

« Par la mémoire de mon père, je te le jure, mère, que mes sœurs lorsqu'elles quitteront la maison de mon père, elles partiront joyeuses, portées par cet amour que leurs pères ont connu et dont nous, leurs filles, nous nous sommes abreuvées jusqu'à satiété. Personne n'achètera les filles de Jacob. Console son âme, ma mère. Cet enfant que tu tiens dans tes bras choisira parmi les filles d'Ève la plus belle. Que le Seigneur me punisse si je manque à ma parole : qu'il me donne pour époux l'homme le plus méchant du monde. Ne te brise plus le cœur, ma mère ; n'offense pas le Ciel en accusant Notre Seigneur de notre malheur, de peur que mon père ne doive baisser la tête devant Abraham à cause de l'offense que portent ces fils qui ne s'arrêtent jamais. Mon père se promène parmi les anges et, aux pieds de son Dieu, il implore la clémence pour sa maison. Dis-le-lui, Juana. »

TANTE ÉLISABETH À NAZARETH

La nouvelle de la mort de Jacob de Nazareth s'abattit sur la maison de ses beaux-parents et des autres membres de sa famille à Jérusalem avec la force d'un cyclone sans œil, détruisant aveuglément maisons et récoltes. Cléophas et son épouse, grands-parents maternels de Marie, voulaient se précipiter à Nazareth.

La prudence conseillait à Zacharie et à sa famille de rester à distance, de se rendre plus tard à Nazareth, d'attendre un moment plus propice, de peur qu'en se rendant tous ensemble sur place, ils n'éveillent les soupçons à la cour du roi Hérode. N'importe lequel des espions du roi aurait pu trouver étrange qu'un personnage de l'envergure du fils d'Abias s'intéresse au sort d'un simple paysan de Galilée. Et attirer l'attention du tyran sur la maison de la Fille de Salomon était bien la dernière chose que Zacharie pouvait se permettre.

« Tu feras ce que tu veux, homme de Dieu », c'est par ces mots qu'Élisabeth mit fin à la discussion avec son mari sur l'opportunité ou non de quitter Jérusalem à ce moment-là. « Tu feras ce que tu veux », lui répéta Élisabeth, « mais cette fille d'Aaron part tout de suite en courant pour embrasser la petite fille de son cœur ».

Élisabeth, épouse de Zacharie, future mère de Jean-Baptiste, sœur aînée de la mère d'Anne, et par conséquent tante maternelle de la Veuve, était, par ces coïncidences de la Vie, la grand-tante de la Vierge.

Tout comme Zacharie, son mari, Élisabeth appartenait à la caste aaronique, parmi les membres de laquelle étaient choisis ceux du Sanhédrin. Je ne veux rien dire d'autre par-là que l'éducation de la future mère du Baptiste ne correspondait pas à celle que recevaient habituellement les autres femmes hébraïques. Et si l'on ajoute à cela le fait qu'Élisabeth avait été prédestinée dès le sein de sa mère à devenir l'épouse du père du Baptiste, je crois que, depuis cette position de la Providence, les portes du temps s'ouvrent à celui qui osera les franchir.

Car il en est ainsi : Élisabeth de Jérusalem, grand-tante de la Vierge, était la sœur aînée de la mère de la veuve de Jacob de Nazareth.

Et c'est ce qui arriva ; Isabelle partit en courant pour Nazareth en compagnie de Cléophas et de son épouse, les parents d'Anne, mère de Marie.

Cléophas, le père de la veuve, était donc le beau-frère d'Élisabeth.

Cléophas avait épousé la petite sœur d'Isabelle et ils avaient eu Anne, sa nièce Anne, l'étoile des yeux de cette Isabelle qui avait tant pleuré de ne pas pouvoir avoir d'enfants.

Lorsque Élisabeth, Cléophas et son épouse arrivèrent à Nazareth, le père de la Vierge reposait déjà dans sa tombe. Les habitants de Nazareth, quant à eux, avaient repris le cours de leur vie quotidienne.

L'arrivée de ses parents et de sa tante Isabelle réveilla à nouveau dans les yeux de la veuve ce fleuve de larmes qui sommeillait désormais comme s'il était mort, et qui, exceptionnellement, remontait à la surface lorsque les visiteurs s'arrêtaient pour la consoler. Elle ne savait pas, ne pouvait pas, ne voulait pas vivre sans son mari.

Pour la veuve de Jacob de Nazareth, sa tante Élisabeth était cette personne qui manque à tous les enfants chez leurs parents. On honore ses parents, mais c'est à cette autre personne qu'on se confie tout. Il était donc logique que ce soit à tante Élisabeth que la veuve révèle ce qui s'était passé.

Comme toujours, après les petits repas.

« El Cigüeñal », la maison d'Abiud, fils de Zorobabel, fils de Salatiel, fils de Salomon, roi et père biblique de la famille de la Vierge, était une ferme datant de l'époque des seigneurs perses. À l'exception des greniers, l'ensemble du bâtiment était en pierre taillée.

Là où se dresse aujourd'hui le bunker de l'Annonciation se dressait autrefois un manoir, mi-ferme, mi-forteresse.

Le salon principal du Cigüeñal de Nazareth avait des murs ornés des armoiries les plus anciennes et les plus impressionnantes. On y trouvait des armes de toutes les époques, depuis l'empire de Nabuchodonosor II jusqu'à celui de César Ier. Contre l'un des murs du salon principal du Cigüeñal, les maçons de l'époque avaient également creusé une cheminée aussi grande qu'une grotte. Assises près du feu de cette cheminée se trouvaient Tita Isabel et sa nièce Ana. Cléophas et son épouse avaient couché leurs petits-enfants.

La Veuve se mit alors à cuisiner. Si les murs pouvaient parler, ils diraient que la Veuve prépara en un clin d'œil de la bouillie de suffisamment pour nourrir la moitié de l'Afrique.

Tante Élisabeth trouvait toujours le moyen de mettre un terme à ces torrents de larmes ; ce n'était pas pour rien qu'elle était sa petite fille. Bon, c'était la fille de sa petite sœur, mais c'était comme si c'était la fille qu'elle n'avait jamais eue. Isabel aimait sa nièce Ana plus que si elle avait été sa propre fille. C'est une façon de parler. Mais se mettre à pleurer à chaudes larmes, sombrer dans un silence éternel, puis se remettre à pleurer, tout cela n'était pas normal.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Anne ? » lui demande Élisabeth, inquiète. « Pourquoi as-tu attendu que tes parents soient partis pour fondre en larmes comme ça ? Nous sommes seules maintenant. Allez, dis-moi. » Élisabeth essayait de comprendre ce qui arrivait à sa nièce.

La Veuve entrouvrit les lèvres. Elle les entrouvrit, certes, mais ne parvint jamais à articuler une phrase cohérente.

« Ma Marie... Tante... »

« Qu'est-ce qui arrive à ta Marie, Anne ? »

« Tita... moi... ma Marie... »

La Veuve ne terminait jamais sa phrase. Avec le tempérament qu'avait la femme de Zacharie, c'était incroyable qu'elle fasse preuve d'une patience infinie envers sa nièce Anne.

« Quand tu te seras calmée, tu me raconteras tout, ma fille. »

Cela s'est passé bien plus tard.

L'ours empaillé qui occupait le coin du salon principal du Cigüeñal, s'il avait été vivant, aurait déjà perdu tout espoir. Au-dessus de la cheminée, une tête de lion originaire d'Assyrie bâillait, l'air impatient.

Élisabeth continue de regarder le feu tandis que la veuve parvient enfin à terminer le récit du vœu de sa fille aînée.

« Répète-moi ça, Anne », demande Élisabeth, absorbée et émerveillée.

« Tu vois ? Je savais bien que tu n'y croirais pas », et la Veuve se lance à nouveau.

À l'aube, la mère de Jean-Baptiste est enfin au courant de l'événement qui allait changer le cours de l'histoire universelle.

« Oui, Tante, ma Marie ne retirera pas le voile de deuil qu'elle porte pour son père tant qu'elle n'aura pas vu mon petit garçon de quelques mois marié, et bien marié. Qu'ai-je fait, mon Dieu ? Et tu sais bien comment est ma Marie ; si elle était un homme, sa parole serait la dernière chose qu'elle romprait. »

Comme la Veuve connaissait bien sa fille aînée !

LA MAISON DE JOSEPH LE CHARPENTIER

Penchons-nous maintenant un peu sur l'histoire de Joseph, futur époux de la Mère de Jésus.

La famille des charpentiers de Bethléem connut un essor économique très important à la suite de la naissance de Joseph. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails intimes de la vie des parents de Joseph le charpentier. Le moment venu, nous ouvrirons la porte comme on lève un voile et nous verrons face à face la vérité de cette intimité que, pour l'instant et jusqu'alors, je laisserai en suspens. La raison de ce choix se comprendra plus tard. Pour passer outre cette difficulté, disons qu'une incursion trop profonde dans la vie des parents de Joseph le charpentier romprait le rythme de ce récit. Continuons donc.

Héli, le père de Joseph, a mis au monde de nombreux enfants, filles et garçons. L'homme était au comble de sa joie quand, un jour, ses forces l'ont également abandonné, et il est mort. Héli est mort comme meurent toutes les choses, de fatigue. À cette époque surtout, la cause de la mort des hommes était le travail. Ils mouraient d'épuisement. Il y avait les impôts, les dîmes, les intérêts. Les travailleurs atteignaient à peine la quarantaine en bonne santé ; à cinquante ans, ils étaient à moitié morts. À soixante ans, ils étaient déjà morts. Seuls les riches et les tyrans atteignaient soixante-dix ans en bonne santé. Celui qui atteignait quatre-vingts ans était soit un saint, soit un monstre. Héli, père de Joseph, n'était ni l'un ni l'autre. Juste un autre travailleur qui vendait chèrement sa vie face aux planches et aux clous. Ainsi, lorsqu'il mourut, le Ciel emporta dans sa gloire un autre des bons.

Comme on le voit, la Mort suivait ses ennemis à la trace. N'ayant personne pour brandir l'épée contre eux, la Mort elle-même s'en prenait directement aux deux maisons messianiques. Invisible, silencieuse, elle frappait avec la seule arme à sa disposition : les ciseaux des Parques. Aveugle, la Mort écrivait des pages noires dans les annales des familles de ses ennemis. Mais depuis la lumière de celui qui gouverne le destin de l'univers, Dieu laissait le Serpent agir à sa guise.

Mais cessons ces chroniques de l'Enfer et de sa défaite. Revenons sur la terre ferme. Il sera toujours temps de se souvenir des ruines et des misères.

Après la mort d'Héli, fils de Matat de Bethléem, le droit d'aînesse fit de Joseph le père de ses frères et sœurs. Ce droit n'impliquait pas pour autant l'obligation de rester célibataire jusqu'à ce que le dernier membre de sa maison eût fondé sa propre famille. En effet, le mariage avec la fille de Salomon – Marie était alors sa fiancée – se rapprochait à chaque année qui passait. Joseph devait avoir environ vingt ans lorsque son père partit pour le Paradis des justes. Marie devait en avoir un peu moins.

C'est à cette époque que mourut le père de Marie. Et c'est ainsi que les deux hommes qui s'étaient juré de marier leurs enfants disparurent

soudainement de la scène. Toute leur vie, ils avaient rêvé de les voir mariés, et du jour au lendemain, un coup du destin leur arracha ce rêve des yeux.

Que deviendrait désormais ce serment que Jacob de Nazareth et Héli de Bethléem avaient prononcé devant Zacharie, fils d'Abias, prêtre, époux d'Élisabeth, tante de la Veuve, grand-tante de Marie ?

Les deux étant partis, morts ceux-là mêmes qui s'étaient engagés à unir par les liens du mariage Joseph et Marie lorsque Dieu le déciderait, Marie et Joseph étaient libres de poursuivre leur chemin et de faire leur ou non le serment de leurs parents. Que feraient-ils ? Comment obliger Joseph à rester célibataire jusqu'à ce que le dernier des fils de Jacob de Nazareth se marie ?

« Mon fils, sois sage devant Dieu et ses serviteurs. Aucune récompense ne comble davantage l'être humain que d'aligner nos pas sur sa sagesse. Nous ne sommes rien, nous ne sommes personne lorsqu'il s'agit de peser le pour et le contre entre satisfaire nos propres désirs ou ceux de notre Seigneur Dieu. Place toute ta confiance en son Omniscience, dépose ta foi dans son bras tout-puissant, qui ne rate jamais sa cible ni ne manque jamais sa pierre. Tu connais sa volonté ; ne lui tourne pas le dos. Je m'en vais, mais Lui demeure et reste avec toi. Il te guidera vers la victoire de nos Maisons. Son ange écrira dans son Livre : « Dieu a dit, et cela fut ainsi », Joseph a été formé à la lumière de conseils de cette nature.

MADAME ÉLISABETH

Après la mort de Jacob de Nazareth, père de Marie, la veuve se remit sur pied. Soutenue par la Tante Élisabeth, la Maison de la Vierge de Nazareth surmonta la tempête sinistre que la veuve avait imaginée dans sa douleur lors de l'enterrement de son époux.

Madame Élisabeth, issue de la classe aristocratique de Jérusalem, experte dans le monde des affaires et des lois juives, prit tout en main, remua ciel et terre, et ne quitta pas Nazareth tant que tout ne fut pas si solidement rétabli qu'on aurait dit que Jacob n'était jamais parti.

Aussi rusée qu'on puisse l'être, disposant de moyens financiers suffisants pour mettre des bâtons dans les roues aux frères de Jacob qui auraient pu proposer à la Veuve de lui racheter ses terres, la tante Elisabeth conserva pour la fille de Salomon, sa petite-nièce, jusqu'au dernier acre.

Grâce à sa tante Élisabeth, la veuve ne vendit pas un seul figuier. La tante Élisabeth était là pour embaucher des ouvriers à l'arrivée des récoltes, pour signer les contrats, pour payer les ouvriers, pour encaisser l'argent des ventes, et surtout pour prendre sa nièce Jeanne sous son aile et lui enseigner de A à Z les rudiments des affaires.

C'est ainsi que Jeanne, qui succédait à Marie, accompagna sa grande sœur lors du Vœu. Mais Jeanne, contrairement à Marie, qui était une artiste de la couture, avait hérité du caractère bien trempé de son défunt père ; elle ne se lassait ni d'apprendre de sa tante Isabel comment mener les hommes à la baguette, ni de se frayer un chemin dans le monde des contrats ; elle ne se lassait pas non plus de travailler aux champs à la tête des journaliers qui travaillaient pour sa Maison. Beaucoup pariaient que dès le départ de Madame Élisabeth, la jeune fille s'effondrerait et que, tôt ou tard, la veuve serait contrainte de vendre.

« Ma fille, ne fais pas attention à eux », conseilla tante Élisabeth à sa petite-nièce Jeanne. « Les hommes nous regardent comme si la Sagesse n'était pas notre sœur. Parce qu'ils la prennent pour épouse, ils croient que la Sagesse nous tourne le dos. Toi, n'en fais pas cas, Jeanne. Et si le soleil tapait fort et que la récolte était mauvaise, je te l'achèterai en totalité au prix d'une récolte d'or. C'est très simple, ma fille. Tiens toujours parole ; si tu t'es engagée à payer plus pour quelque chose qui s'est avéré valoir moins, tiens ta parole ; tu as dit tant, tu paies tant. Il en va de même quand ce sont eux qui se trompent à ton égard. Tu t'es engagée à payer tant, tu encaisses tant... »

Avec le temps, la plus jeune des Vierges de Nazareth apprit à parler aux hommes qu'elle engageait elle-même comme si elle était une adulte.

Jamais les terres du clan des fils de David de Nazareth n'avaient été aussi fertiles que durant ces années qui suivirent les grandes sécheresses.

Et jamais non plus les jeunes maîtres du Cigüeñal, la grande maison sur la colline, n'avaient été aussi bien habillés.

Madame Élisabeth, comme toute fille d'Aaron, était passée maître dans l'art de tisser des manteaux sans couture. C'était le manteau des membres du Sanhédrin. Épouse d'un grand seigneur du Sanhédrin, Élisabeth pouvait assurer à sa petite-nièce Marie que son atelier de couture serait le plus rentable de tout le royaume.

« Mais Tante, lui dit Marie, je ne peux pas quitter la maison de ma mère. »

« Ma fille, n'en parle même pas », lui répond Tante Élisabeth.

Le fait qu'on l'appelle « Tante » alors qu'elle était la grand-tante était dû au caractère d'Élisabeth elle-même. Se faire appeler « mamie » lui donnait l'impression d'être vieille.

C'est ainsi qu'entre ses petites-nièces Jeanne et Marie, Madame Élisabeth vit le temps s'écouler. Si elle avait enseigné à sa Jeanne tous les secrets des affaires et engagé en son nom un contremaître pour l'aider en tout, et lui avait mis dans la tête qu'elle suivrait ses faits et gestes au quotidien depuis Jérusalem, et que, par Dieu, elle préférerait monter au ciel plutôt que de voir un autre malheur s'abattre sur ses petites-filles ; si elle avait placé sa petite-nièce Juana à la tête des champs, elle avait assis sa « petite-fille » Marie à ses côtés, et ne l'avait pas éloignée de son flanc tant que sa petite-nièce n'avait pas appris, de la main d'une experte en travaux sacrés, les secrets les plus cachés de la coupe et de la confection d'un costume sans couture. La Jeune Fille, qui était déjà une artiste en soi, car elle tenait cela de sa propre mère, lorsqu'elle fit ses adieux à « la petite grand-mère », avait non seulement hérité de l'un des mystères les plus jalousement gardés par les filles d'Aaron, mais elle ouvrit en outre son propre atelier de couture à Nazareth.

C'est de l'atelier de coupe et de confection de la Vierge de Nazareth que partirent pour Jérusalem certains des manteaux sans couture, fierté de la caste des princes de la Ville Sainte. Des manteaux pour lesquels on payait en or sonnant et trébuchant. On n'en possédait qu'un seul, et il était pour toute une vie.

« Mais Tante, où vais-je trouver l'argent pour les soies et les fils d'or ? », lui demanda-t-elle un jour.

« Ne t'inquiète pas pour un rien, ma fille, lui répondit Madame Élisabeth. Quand je te passerai commande, je t'enverrai des soieries pour habiller toutes tes sœurs, et un sac de fils pour que tu fasses à ton frère une tresse aux cheveux d'argent. Si le Seigneur ne m'a pas donné d'enfants, c'est pour une bonne raison. Que croient donc les hommes ? Pour le fils de Nathan, tout. Ma fille, on a offert à ton Joseph un poulain ibérique que même un général romain voudrait pour lui-même. Avec lui, avec ton Joseph, ils baissent leur garde et ton Fiancé ressemble déjà à un prince parmi les

mendiants. Qui va m'interdire d'offrir à la fille de Salomon la Lune et les étoiles enveloppées de soie et nouées avec des fils d'or ? »

Et il en fut ainsi. En effet, la façon dont les filles de Jacob de Nazareth se sont habillées a suscité l'admiration de tous les membres du clan de David de Galilée. Au moment de les marier, on devine bien quelle dot la Veuve souhaitait pour Esther et Ruth, les jumelles.

« Une dot ? Qui a parlé d'argent ici ? L'aimes-tu, ma fille ? », telle était la réponse de la Veuve aux prétendants de ses filles.

Ils se trompaient, et comment ! Acheter une fille à la Veuve ?

Impossible.

Le meilleur parti de toute la région ?

Aucun.

Les champs de la Fille de Jacob donnaient un rendement de cent pour cent. De l'atelier de la Vierge de Nazareth sortaient les vêtements les plus beaux, les plus jolis et les moins chers de la région. Et le petit dernier de la maison ? Cléophas, le benjamin de la famille ! Il ne lui manquait que le diadème pour mettre les fils d'Hérode au même niveau que les vauriens. Ainsi, quiconque souhaitait épouser l'une de ses filles n'avait pas à venir voir la Veuve de Jacob pour parler d'argent. C'était son cœur qu'il devait mettre sur la table, grand ouvert, ouvert comme une pleine lune, nu comme le soleil d'un quarante de mai. Et ensuite, que le Ciel en décide comme il le voudra.

MADAME MARIE

À la mort de ses grands-parents, Cléophas et son épouse, Marie de Salomon hérita de la maison de sa mère dans la Ville Sainte. Il s'agit de la maison de l'héritière d'un docteur de la Loi dont le parrain, au début de sa carrière bureaucratique, était le chef du groupe d'influence le plus puissant de la cour naissante du roi Hérode. Il s'agit d'une maison cossue.

Il s'agit d'une Dame, Madame Marie de Nazareth, fille d'Anne, fille de Cléophas, beau-frère de Zacharie, fils d'Abias – Abtalion selon l'historiographie officielle. Il s'agit d'une Marie... membre légitime de l'aristocratie sacerdotale juive par sa mère. (Dans cette première partie de l'Histoire, nous n'aborderons pas la vie de la maison de Cléophas, père de la mère de la Vierge. Dans la deuxième partie, nous aborderons le sujet, nous demanderons la permission et nous verrons alors, avec les yeux de l'esprit, ce que j'entends par là lorsque je dis que Cléophas, père de la veuve, appartenait au groupe aristocratique juif qui, sans être hérodien, était le plus influent à la cour du roi Hérode. Pour l'instant, il suffit d'avoir confiance pour articuler, sur le roc de notre foi, les piliers sur lesquels repose l'édifice de cette histoire).

Sans aller plus loin, nous voyons le « Seigneur » Jésus, dans le prologue de la Cène, envoyer l'un de ses disciples annoncer sa venue à l'un de ses serviteurs. L'homme ne proteste pas ; et il ne proteste pas parce qu'il connaît le messager, il sait qui est le « seigneur » qui le presse de tout préparer pour la « Cène ».

La légende de Jésus le Charpentier, disons-le franchement, trouve son origine dans la mentalité des petits villages. Le titre local du père se transmet au fils. Le père était charpentier, le fils « le Charpentier » toute sa vie, même s'il en vient à posséder plus de terres qu'un marquis ; son père était le charpentier et son fils restera le fils du charpentier jusqu'à sa mort.

C'est vrai, continuons à tout dire, Joseph arriva à Nazareth en suivant la route des nomades. L'homme s'installa dans le village, loua à la veuve un lopin de terre pour y planter sa tente. Il y monte son atelier. Joseph a fini par apprécier l'ambiance – c'est ce qu'il disait à l'extérieur – et a fini par séduire l'héritière de la veuve. À cette époque, la Vierge était propriétaire de figuiers, de vignes, d'oliveraies, de terres fertiles, de bétail, et elle possédait également un atelier de confection et de couture en plein essor grâce à la vague nationaliste.

Jusqu'alors, les costumes traditionnels devaient être commandés dans un atelier de Judée. Les Juives, surtout celles de Jérusalem, avaient jalousement conservé le secret de la confection des robes de mariée et des tenues pour les fêtes nationales. C'est alors que la Vierge de Nazareth est venue ouvrir son propre atelier de confection et de couture.

Dans ces circonstances, l'atelier de la Vierge de Nazareth a, en vérité, connu un succès immédiat. Grâce aux liens de parenté que sa famille

entretenait dans toute la Galilée, la publicité nécessaire s'est répandue comme une traînée de poudre, sans qu'Elle ait eu à attendre. Il suffisait de regarder comment s'habillaient ses sœurs. Et puis, il y avait le prix : la Vierge de Nazareth était une sainte ; si vous n'aviez pas d'argent, vous pouviez la payer quand les choses iraient mieux. Elle adaptait le prix à votre situation et ne vous envoyait jamais l'homme en frac pour réclamer votre dû. Une vraie sainte. Bien sûr, quand son mariage avec le Charpentier a été annoncé, tout le monde est resté bouche bée.

La Vierge se marie !?

En réalité, Joseph et Marie ont d'abord attendu que Cléophas se marie.

Le benjamin de la famille épousa Marie de Canaan, issue elle aussi du clan de David. Un an plus tard, Cléophas et Marie de Canaan mirent au monde Jacques. (Ce Jacques allait devenir le premier évêque de Jérusalem. L'Histoire le connaît sous le nom de Jacques le Juste, frère du Seigneur, l'un d'entre eux, qui fut ensuite assassiné par ses propres frères de sang. Le destin des frères de Jésus fait partie de l'histoire du christianisme. Une promenade dans les souvenirs de la fascinante aventure des premiers chrétiens, je suis au regret de le dire, dépasse le cadre de ce récit. Le fait est que le sort des frères de Jésus fut scellé la nuit du massacre des Saints Innocents. Les neveux de Joseph n'ont-ils pas été écrasés sous les pieds de la Fortune ? La Bête poursuivait l'Enfant, et dans son impuissance à le trouver, elle déversa du feu par les yeux contre tous ses proches. Combien de neveux Joseph a-t-il perdus en une seule nuit ? Combien d'enfants de Cléophas ont-ils été emportés ? Comme je l'ai dit, à l'avenir, si Dieu le veut, nous aborderons la tragédie des célèbres frères de Jésus, fils de Cléophas et de Marie, la femme de Cléophas. Eh bien, l'année suivant la naissance de Jacques le Juste, Cléophas et Marie de Canaan – Marie de Cléophas dans le Nouveau Testament – firent naître Joseph. Et ils continuèrent à donner des cousins et des cousines à Jésus.

LE NOMADE

De tous les enfants de Nazareth, aucun n'appréciait Joseph autant que Cléophas. Et ce, dès le jour même où Joseph est arrivé à Nazareth. Il est vrai que Joseph a fait une entrée spectaculaire à Nazareth. Son cheval ibérique, noir comme la nuit, et ses trois chiens assyriens chasseurs de lions, rompaient avec brio la monotonie. Puis il y avait le cavalier : un géant sur son Bucéphale, fils de Pégase, le cheval des super-anges ; les cheveux ni longs ni courts, à la ceinture l'épée de Goliath.

Et l'étranger disait qu'il était un nomade parti à l'aventure à travers les provinces du royaume.

Les Nazaréens le regardaient et n'en croyaient pas leurs yeux. Un nomade comme les autres, à l'aventure sur ces chemins de Dieu, à dos d'un poulain de cette race, beau comme le cheval d'un archange en pleine bataille, escorté par trois bêtes féroces, belles comme des chérubins et redoutables comme des dragons ?

Ce géant était un pur mystère. Ses traits psychologiques et physiques ne correspondaient pas à l'image populaire du nomade sans patrie, toujours ivre, toujours querelleur, plutôt maigre, le nez rouge comme du vin, le cerveau brûlé par le soleil et le froid. Non, monsieur, ce nomade n'était pas comme les autres. Les nomades se déplaçaient à dos d'âne, au mieux sur de vieilles juments, en compagnie de punaises, de puces et de chiens errants. Non, monsieur, ce Joseph était un pur mystère.

Avec ou sans secret, le fait est que Cléophas, le petit frère de la Vierge, s'était tellement attaché à ce nomade né à Bethléem qu'il finit par passer plus de temps dans la tente du Charpentier que chez lui.

Mais je sais que ce que ce garçon désirait par-dessus tout, c'était réaliser son rêve : monter sur le cheval de Joseph et trotter à travers les collines en soulevant de la poussière d'étoiles dans les yeux de sa princesse bleue. Des histoires de gamins !

Et c'est justement ce qui s'est passé. C'est ce qui s'est passé. Toutes les sœurs de Cléophas s'étaient mariées. À l'exception de ses deux aînées, Marie et Jeanne, qui étaient restées vierges depuis la mort de leur père. C'est la vérité, toutes ses sœurs s'étaient déjà mariées, avaient fondé une famille et avaient des enfants. Lui, Cléophas, était le seul des fils de Jacob de Nazareth à vivre encore chez sa mère.

Vu de l'extérieur, pour les gens de l'extérieur, Cléophas était le petit monsieur du village, l'enfant chéri de ses sœurs, les Vierges. Alors que tous les garçons s'affairaient aux travaux des champs, le petit monsieur Cléophas menait la vie d'un prince sans savoir ce qu'étaient la faucille et la houe. Ainsi, s'il passait ses journées à la menuiserie de Joseph, ce n'était pas parce qu'il avait besoin de gagner son pain. Pas du tout. S'il avait décidé de devenir son apprenti, ce n'était pas parce que le frère de la Vierge devait apprendre un métier. Ce qui tenait vraiment à cœur à Cléophas, c'était de gravir les

échelons aux yeux du menuisier, de gagner sa confiance et d'obtenir sa permission de s'envoler, de monter au dos de ce cheval ibérique et de s'offrir le plaisir de voir le monde à dos de cette créature magique.

Et c'est ainsi que cela s'est passé. Cléophas est passé d'enfant de chœur à moine, et c'est là qu'il parcourait son monde, de fête en fête, à dos du merveilleux cheval de son patron. Les habitants du village voyaient d'un mauvais œil que le Charpentier laisse autant de liberté à ce garçon. Un cheval comme celui-là ne se prête pas à n'importe qui, et encore moins, pour ainsi dire, à un enfant.

La réponse de Joseph aux soupçons de ses nouveaux voisins fut de prêter à son apprenti, en plus de son cheval, deux de « ses chiots ». Chaque fois qu'il envoyait son assistant et apprenti menuisier dans un village voisin, Joseph lui donnait pour compagnons de voyage deux de ses petits chiots, deux chiens en voie d'extinction que ses parrains babyloniens lui avaient offerts en leur temps.

Cléophas commence par se rendre à cheval au village voisin pour y livrer une commande, bien sûr. Et il finit par s'approprier le cheval de son patron lorsque, à l'occasion d'une fête locale, une fête des vendanges par exemple, ses sœurs mariées réclament sa présence. C'est ainsi que Cléophas fit la connaissance de Marie de Canaan, la future mère de ses enfants... les célèbres frères de Jésus.

Cléophas et son épouse se sont rencontrés, se sont mariés, se sont installés dans la maison de la Fille de Jacob et ont eu leurs enfants.

Disons-le franchement, la Menuiserie du Nomade n'était pas une multinationale du meuble et n'avait pas vocation à devenir leader du secteur, mais pour Cléophas, Joseph était le meilleur. Amoureux et père de ses enfants, l'atelier de son patron était tout ce qu'il avait, et Cléophas était prêt à se donner à fond plutôt que de le voir sombrer. De toute façon, son patron était un homme étrange. Il ne manquait jamais d'argent. Qu'il vende ou non, il gagnait toujours de quoi subvenir aux besoins de sa famille. Il ne l'accablait pas non plus avec ses problèmes. Jamais ! En réalité, le seul problème de Joseph, c'était qu'il n'avait pas de femme. On ne lui connaissait d'ailleurs aucun prétendant. Non, ce n'était pas par manque de femmes. Non. C'était lui, Joseph. Il n'avait pas de femme parce que Dieu ne la lui avait pas encore donnée. Et Joseph le disait avec le mystère de celui qui cache un secret invouable.

« Dieu pourvoira, mon frère, Dieu pourvoira... », répondait Joseph au jeune homme.

Peu après la naissance de Joseph, son neveu, le deuxième des enfants de son jeune frère Cléophas, la Vierge Marie de Nazareth met fin à son deuil suite au décès de son père.

La Vierge a vaincu. Elle a fait un vœu et l'a tenu. Elle est désormais libre de se marier ; et en se mariant, elle tiendra le serment que son père avait fait

au Seigneur et qu'il n'avait pas pu tenir parce que la Mort s'était mise en travers de son chemin.

Devant des témoins sacrés, Jacob de Nazareth avait autrefois juré, au-dessus du berceau de sa fille aînée Marie, héritière légitime du roi Salomon : Jacob ben Salomon avait juré sur sa vie qu'il ne donnerait sa fille en mariage qu'au fils d'Héli, fils de Resa, fils de Zorobabel, fils de Nathan, le prophète, fils du roi David.

Peu après la naissance du deuxième fils de Cléophas, Joseph le charpentier demanda la main de sa fille Marie à la veuve de Jacob. La veuve accepta cette demande, et peu après, les documents du contrat de mariage furent signés entre Marie, fille de Jacob, fille de Matán, fille d'Abiud, fille de Zorobabel, fille de Salomon, fille de David, roi, et Joseph, fils d'Héli, fils de Resa, fils de Zorobabel, fils de Nathan, fils de David, prophète.

La nouvelle du mariage de Joseph le charpentier et de Marie la Vierge fit sensation à Nazareth.

« La Vierge se marie. »

« Avec le charpentier ? Je m'en doutais. »

La fiancée était un parti exceptionnel. Propriétaire de la maison sur la colline, des meilleures terres de la région, fondatrice de l'atelier de couture et de confection de Nazareth qui vendait les robes de mariée les plus raffinées, les plus belles et les moins chères de la région.

Qui était le marié ? Un inconnu de Bethléem, un nomade en quête d'aventure qui a trouvé ce qu'il cherchait. Qui aurait pu imaginer que là où tant de bons partis avaient échoué, un étranger sans avenir allait triompher !

Ainsi, si du côté maternel, notre Jésus est l'héritier de Cléophas de Jérusalem, docteur de la Loi, son grand-père, et si, du côté paternel également, toutes les propriétés de son grand-père Jacob de Nazareth lui appartiennent, nous parlons donc d'un jeune homme riche nommé Jésus de Nazareth. Ou bien croyez-vous que celui qui a demandé au jeune riche de tout quitter pour le suivre n'ait pas lui-même accompli cet acte de renoncement et abandonné toutes ses propriétés ?

Fils de ses parents, pendant son mandat, notre Jésus a élevé la situation économique de sa famille à son apogée de confort et de prospérité. Pendant les jours où il fut à la tête de la Maison de sa Mère, les caves se remplirent d'excellents vins, les entrepôts débordèrent de blé, d'huile, d'olives de table, de figes, de grenades, de lait, de viande et de poissons qu'on lui apportait de la mer de Galilée jusqu'à sa maison, quand notre Jésus n'allait pas lui-même les chercher. Les vins des vignobles de Jésus de Nazareth se vendaient dans toute la Galilée ; peu abondants mais excellents, les meilleurs. Ils réjouissent le cœur sans jamais rendre violent ; le lendemain, on se réveille l'esprit clair, l'âme vivante. « Vin de Nazareth, vin de Bacchus », disaient les Romains de la garnison de Séphoris, située à deux heures de là.

Les grands-parents maternels de sa Mère, Élisabeth et Zacharie, léguèrent à la fille d'Anne, la veuve de Jacob de Nazareth, père de Marie, leurs biens, à Jérusalem et en dehors de la ville.

L'héritier naturel de Zacharie et d'Élisabeth était Jean. Avant la naissance de Jean-Baptiste, comme ils ne s'attendaient pas à avoir d'enfants, Élisabeth et Zacharie léguèrent tout ce qu'ils possédaient à la mère de Marie. Ce testament ne fut jamais révoqué en raison de la mort violente de Zacharie et de la disparition d'Élisabeth et de Jean dans les grottes de la mer Morte.

Ainsi, dans la Jérusalem des richesses, le jeune Nazaréen était connu comme on connaît un mystère. En réalité, personne ne savait qui il était. Sur un point, tout le monde semblait d'accord : ce Jésus de Nazareth, le fils de Madame Marie, était un jeune homme d'une prudence et d'une sagesse supérieures à ce qu'on attend normalement d'un homme de son âge. Il gérait de l'argent, mais le pouvoir ne l'intéressait pas. Il avait l'habitude de commander et d'être servi, et pourtant il restait célibataire. Il était cultivé, parlait les langues de l'empire ; croyez-vous qu'on lui ait fourni un interprète pour s'entretenir avec Pilate ? Il savait écrire et avait un don pour les affaires. Sa mère était le point faible du jeune Nazaréen. Mais à qui ne pardonne-t-on pas cela ?

MARIAGE ET NAISSANCE DE L'ENFANT

Marie et Joseph se fiancèrent. La règle générale voulait que le père du fiancé aille discuter avec les parents de la fiancée du désir de son fils d'épouser celle-ci. On parlait de la dot et on concluait l'accord. Dans le cas de Joseph et Marie, c'est Joseph lui-même qui s'adressa à la mère de la fiancée pour lui demander la main de sa fille. La mère de la fiancée accepta et le contrat de mariage fut signé.

À cette époque, la tradition imposait une année de fiançailles entre la signature du contrat et le jour du mariage. Au bout d'un an, ils pouvaient se marier. Pendant cette année de fiançailles, cependant, les fiancés étaient soumis à la loi sur l'adultère. C'était la norme, mais en aucun cas une loi sacrée. Moïse n'avait donné aucun précepte concernant l'interdiction de se marier immédiatement après la signature du contrat de mariage. Ce sont les Juifs eux-mêmes qui s'étaient imposé cette année d'attente.

On ne sait pas s'ils reprochaient à Dieu d'avoir été trop indulgent, mais le fait est que, non contents de la montagne de lois qu'il leur avait dictées, ils se sont chargés d'une autre montagne de prescriptions, de lois, de traditions, de commandements, de règles canoniques et on ne sait combien d'autres obligations encore. Ainsi, même s'il s'agissait de « vraies » lois, personne ne s'en offusquait si les démarches devaient être accélérées par... la faiblesse de la chair ? L'enfant naissait à sept mois. Mais bon, ce n'est pas non plus une raison pour faire tout un scandale. Un mariage célébré comme il se doit ne guérit-il pas le péché ? Bien sûr que oui !

Le revers de la médaille, c'est que, même si ce n'était pas une loi, la faiblesse de la chair pouvait se payer de sa vie si le péché n'avait pas été commis par le marié. Dans ce cas, tout le poids de la loi sur l'adultère retombait sur la mariée. Jugée pour adultère, elle payait sa faiblesse par la peine de mort... par lapidation publique.

Pour bien d'autres raisons encore, un contrat de mariage pouvait être rompu. Ce n'était pas courant, mais cela arrivait. Une incompatibilité de caractères, par exemple. On se rendait l'argent et chacun repartait de son côté.

Dans le cas le plus courant, une grossesse pendant l'année d'attente, on n'en faisait pas non plus tout un plat. Ce sont des jeunes, mais que le petit-fils soit le bienvenu ! Quelle faute ont donc commis ces jeunes gens ? Banquet de mariage, fête en grande pompe, on passe l'éponge, l'enfant naîtra à sept mois. Et alors ? Quelle bénédiction ! Tout ce qui commence bien finit bien, c'est ce qui compte.

Le cas de la Vierge était d'une autre nature. Un jour – leur confia-t-elle aux apôtres –, l'ange de Dieu lui apparut, et le lendemain, elle était déjà en état de grâce. Les apôtres le racontèrent à leurs successeurs, ceux-ci à leurs

propres disciples, et ainsi la Confession de la Vierge se transmet de bouche à oreille jusqu'à aujourd'hui.

« Concevoir par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit », c'est si facile à dire.

« Je suis enceinte par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit ! », dut se dire la Vierge un de ces jours-là.

Personne ne croira que la Vierge s'est mise à courir de joie en criant à tout le monde le récit de l'Annonciation. Ce n'est pas quelque chose qui arrive tous les jours. En effet, dans toute l'histoire universelle, l'humanité n'a jamais connu un événement semblable. Le cas le plus proche d'une « conception surnaturelle » de la nature que nous racontent les Évangiles se trouve dans le monde des mythologies. La mère d'Alexandre le Grand allait partout déclarer ouvertement qu'elle avait eu son fils avec l'un des dieux du monde classique. Que ce soit par respect pour sa mère ou par fierté, son fils a conservé son origine semi-divine. Pour autant que je m'en souviens, c'est le cas le plus proche de celui que la Vierge a mis sur la table au fil des siècles.

Eh bien, pourquoi pas ? Le Dieu des Hébreux avait accompli de nombreux actes extraordinaires depuis l'époque de Moïse jusqu'à celle de Marie. Les Écritures prophétiques annonçaient depuis des siècles la Conception d'un Enfant né d'une Vierge : « Emmanuel, Dieu avec nous ». En tant qu'exemple de fantaisie poussée à son paroxysme d'imagination et de génie, le fait que le Dieu qui a créé les Cieux et la Terre puisse accomplir un acte de cette nature est à la hauteur de l'image que les enfants d'Adam et Ève se sont faite de sa Nature. Pourquoi l'un des attributs que l'on accorde au Dieu de Moïse – toute-puissance, omnipotence, omniscience – ne serait-il pas capable de mettre en scène un événement aussi incroyable ?

OK, Marie, maintenant file vite l'expliquer à ta mère. File vite, va chercher ton mari, dis-lui que tu es la Vierge qui devait concevoir ce Fils « né pour porter sur ses épaules le manteau de la souveraineté, et être appelé Prince merveilleux, Dieu puissant, Père éternel ».

Bon sang, quelle chance !

Et maintenant, assieds-toi, attends et espère que ton mari te dise « Alléluia, Amen, Alléluia », qu'il saute de joie, qu'il te soulève dans ses bras et qu'il te couvre de baisers.

Tu n'en as pas encore assez ? Eh bien, va donc le raconter à ta sœur de cœur, et sache que ta sœur Jeanne t'aime plus que le Jourdain, plus que la mer des Miracles, plus que les montagnes de Galilée. Allez, Marie, va, cours et dis-le-lui.

Je dis cela parce que – quelle que soit l'opinion de tout le monde – les semaines ont passé et ce qui devait arriver est arrivé. La Vierge a commencé à avoir d'étranges vertiges ; elle perdait et reprenait connaissance. Était-ce l'émotion ? Était-ce la chaleur ? Non, ma chère, ce sont les symptômes typiques des femmes enceintes.

Pour n'importe quelle autre femme au monde, ses voisines auraient pu s'attendre à ce qu'un homme aussi solide qu'un château, tel Joseph le Charpentier, ait réussi à vaincre, avant le mariage, la forteresse de la vertu de la future mariée. Pour n'importe quelle autre femme, bien sûr, mais pour la Vierge Marie... cela ne leur passait même pas par la tête.

Le fait est que, même si cela leur semblait inconcevable, elles durent se rendre à l'évidence.

« Que le Seigneur te le donne en bonne santé, mon fils », c'est par ces mots et d'autres similaires que les voisins félicitèrent le marié, un Joseph qui ne comprenait pas où ils voulaient en venir. À vrai dire, il ne comprenait pas. L'homme croyait qu'on lui adressait des vœux de bonheur anticipés.

« Que ce soit un garçon, et que le Seigneur vous le donne en bonne santé, monsieur Joseph », continuaient à le taquiner les voisines. Monsieur Joseph ne comprenait toujours pas.

C'est la vérité : quelques semaines après l'Annonciation, la mariée commença à présenter les symptômes classiques des femmes enceintes. Des vertiges inattendus, des bouffées de chaleur inexplicables. Comme il s'agit de choses incontrôlables, la Vierge ne pouvait s'empêcher d'être prise au dépourvu. Cependant, la dernière chose qu'elle pouvait faire était de s'enfermer, de se cacher. Elle devait continuer à vivre ; continuer à mener sa vie était la meilleure façon de ne ni confirmer ni infirmer les rumeurs de ses voisines. Du moins jusqu'à ce qu'elle se décide à dire la vérité à sa mère.

La mère de la Vierge mit du temps à comprendre ce qui se passait. Elle fut, à l'exception de Joseph, la dernière personne à avoir vent de la rumeur qui commençait à scandaliser ses voisines.

Aux yeux de la Veuve, la chasteté immaculée de sa fille restait aussi inaccessible aux passions humaines qu'elle l'avait été avant ses fiançailles. À l'exception de l'accès plus libre du fiancé à la maison de la fiancée, et de cette liberté subordonnée à la présence indispensable d'un membre de la famille de la fiancée entre elle et le fiancé, sa fille Marie continuait à mener sa vie telle quelle, cette vie qui avait valu à la Vierge de Nazareth sa renommée d'un bout à l'autre de la Galilée. Comment soupçonner quoi que ce soit de mal chez sa fille !

« Que le Seigneur te donne le plus beau petit-fils du monde », taquinaient les voisines de la veuve.

« Ta Marie mérite tout ; espérons que l'enfant ressemble à son grand-père Jacob, qu'il repose en paix », au cas où la veuve ne l'aurait pas encore compris, elles continuaient à la taquiner.

La veuve était originaire de Jérusalem, elle avait grandi dans un autre milieu. Mais elle n'était pas dupe. S'il ne s'était pas agi de sa fille, la veuve aurait parié un œil qu'une telle femme était enceinte depuis tant et tant de semaines. Le problème, c'est qu'elle ne pouvait se faire à l'idée que sa Marie fût enceinte.

La foi et la confiance que la veuve avait en sa fille aînée étaient si grandes qu'elles lui aveuglaient l'esprit. Dieu merci, la veuve a ouvert les yeux avant José. Finalement, la veuve a dû l'admettre, même si sa fille ne le confirmait ni ne le niait.

« Qu'est-ce qui t'arrive, ma fille ? », lui demande la mère.

« Rien. C'est la chaleur, maman », répondit la fille.

Le dilemme de la veuve commença lorsque les voisines se mirent à parler de choses graves... d'adultère. Elles ne le lui dirent pas en face, mais entre femmes et voisines, on le sait bien, les mots ne manquent pas. La veuve commença donc à prendre peur.

« Ma Marie est en état de grâce. Comment est-ce possible ? », finit par avouer la veuve.

Et sa fille chérie, sans ni le confirmer ni le nier. Désespérée par le silence de sa fille, elle va voir son gendre, pour qu'il réponde à cette simple question : fallait-il avancer la date du mariage ?

Et c'est ce qu'elle fit. La Veuve alla chercher « son fils » Joseph. Aborder le sujet avec Josph allait lui coûter beaucoup d'efforts. Comme elle ne savait pas dans quelle situation il se trouvait, ni quel était son rôle dans cette histoire, la Veuve se dit qu'elle devait amener Joseph à aborder le sujet sans lui révéler le cœur du problème. Une situation bien étrange. Il fallait bien l'aborder, mais le problème était de le faire sans s'éloigner du sujet. Rusée comme elle l'était, sans le lui dire ouvertement, la veuve allait lui expliquer en toutes lettres ce qu'il en était : sa femme était enceinte. Que devait-il répondre, lui, le futur marié ?

Après avoir longtemps tourné autour du pot, la Veuve comprit que soit José jouait merveilleusement bien les idiots – un trait de caractère qu'elle ignorait chez ce saint de gendre –, soit il ne savait tout simplement rien du tout et ne comprenait pas de quoi lui parlait sa belle-mère.

Joseph la regardait avec un air si innocent, si dépourvu de toute culpabilité, que la Veuve commença à ne plus savoir où elle en était. L'espace d'un instant, elle eut l'impression que la terre s'ouvrait sous ses pieds et qu'elle ne savait pas ce qu'il valait mieux faire : lutter ou se laisser engloutir. Même son âme frissonnait de froid sous l'effet du tremblement qui s'insinuait dans ses os à mesure que la vérité lui pesait de plus en plus lourdement. Son gendre n'en savait absolument rien et elle savait seulement qu'elle devait sortir de cet enfer, qu'elle devait parler à sa fille et lui demander, pour l'amour de Dieu, ce qui se passait.

Que se passait-il ?

Il s'était passé quelque chose d'incroyable, quelque chose d'impossible à raconter. Des générations entières et les siècles eux-mêmes allaient se scinder en deux, comme se divise le courant d'une mer qui rencontre dans son lit une gigantesque pierre angulaire. Et sa fille, incapable de trouver le moyen de lui révéler l'histoire de l'Annonciation.

Marie n'arrive pas à trouver le bon moment. Enfin, si l'on peut parler de « moment », l'occasion s'offrait bien à elle. Sa mère et elle avaient l'habitude de s'asseoir ensemble pour coudre. Pendant ces moments-là, elles parlaient sans arrêt. Elles parlaient de tout et de rien. Ou bien elles restaient simplement en silence.

Dans ce silence qui s'était installé ces derniers jours entre la mère et la fille, battaient deux cœurs sur le point de se briser en mille morceaux. La mère voulait demander à sa fille : « Es-tu enceinte, ma fille ? », mais elle ne trouvait pas les mots. La fille voulait lui répondre par un « Oui, ma mère », un « Oui » merveilleux, divin, mais elle ne trouvait pas le moment.

Le fait est que l'Enfant grandissait en elle, que les signes de son état devenaient chaque jour plus évidents, que si Joseph l'apprenait par la bouche des voisins... Elle ne voulait même pas y penser.

Elle avait besoin de révéler la vérité à sa mère. Sa mère était la seule personne au monde à qui elle pouvait confier un si grand mystère. Elle devait le faire, mais comme elle ne trouvait pas comment s'y prendre, le moment ne venait jamais.

Il arriva donc qu'un de ces jours-là, la mère et la fille s'assirent face à face. Les deux femmes savaient que le moment était venu, que c'était le moment. La Vierge fut la première à prendre la parole.

« Maman, crois-tu que Dieu peut tout faire ? », lui demanda-t-elle avec toute sa tendresse.

« Ma fille », soupira la veuve, qui ne souhaitait qu'aller droit au but : « Es-tu enceinte, ma fille ? », mais les mots ne lui venaient pas.

« Je le sais bien, mère. Tu vas me dire : Dieu est notre Seigneur, comment pourrions-nous mesurer la force de son bras ? Et je suis, ma mère, la première à répéter tes paroles. Mais ce que je veux dire, c'est : sa puissance s'arrête-t-elle là où commencent les limites de notre imagination, ou est-ce précisément de l'autre côté que commence sa gloire ? »

« Que veux-tu me dire, ma fille ? Je ne te comprends pas », prise dans une direction différente de celle qu'elle mourait d'envie d'emprunter, la mère de la Vierge tenta de maîtriser les battements de son cœur,

« Moi non plus, je ne sais pas très bien comment arriver là où je veux ni ce que je veux dire. Aie de la patience avec moi, mère. D'ici, nous irons au Ciel et, de là-haut, les choses de la Terre ne nous affecteront plus ; il nous reste donc à essayer de découvrir la nature du Dieu qui nous a appelés à rêver du Ciel tant que nous sommes ici sur Terre. N'est-il pas vrai que Dieu peut transformer les pierres en enfants d'Abraham ? Mais ce que je me demande, c'est si, en parlant ainsi, ce que le prophète a voulu nous faire comprendre, c'est que nous avons la tête aussi dure qu'une pierre. Une pierre peut-elle connaître Dieu ? Entre un homme qui ne veut pas connaître Dieu et une pierre, quelle est la différence ? »

« Où veux-tu m’emmener, ma fille ? », demanda la Veuve, s’efforçant tant bien que mal de contenir son impatience.

« Vers un événement merveilleux, mère. Mais comme je ne connais pas le chemin, ne m’en veux pas si j’explore seule, comme ces alpinistes qui affrontent pour la première fois une paroi vierge. La seule chose qui puisse m’arriver, c’est que, submergée par mon ignorance, je tombe à ses pieds. »

« Ne dis pas cela, ma fille. Tu n’es pas seule ; même si je suis vieille, je te suis. Oui, Marie, je sais que la gloire de Dieu commence là où s’arrête l’imagination de l’homme. Continue. »

La Vierge prit alors une direction qui semblait encore plus opposée, en disant :

« Mère, qu’est-ce que le messenger de mon grand-père Zacharie t’a dit ? Pourquoi n’as-tu pas encore voulu me le raconter ? Pourquoi ne m’as-tu pas envoyée chez ma grand-mère Élisabeth ? Maintenant que tu le peux, réponds-moi : notre Dieu peut-il ou ne peut-il pas faire en sorte que des personnes âgées donnent naissance à un enfant ? ».

La Veuve et Joseph n’avaient pas encore voulu révéler à Marie la nature du message que Zacharie et Élisabeth leur avaient envoyé peu de temps auparavant ; en effet, la Veuve avait décidé de l’envoyer chez Marie. La question de l’état de grâce dans lequel se trouvait soudainement sa fille effaça de son esprit tout le reste.

En effet, le messenger que Zacharie et Élisabeth avaient envoyé à Nazareth décrivit à la veuve et à son gendre, détail par détail, ce qui était arrivé à Zacharie dans le Temple. En particulier l’image du très bel ange qui avait puni le manque de foi de Zacharie en lui ôtant la parole.

Seigneur ! Sa fille Marie lui décrivait cet ange comme si elle l’avait vu de ses propres yeux. Comment était-ce possible ?

En principe, c’était impossible. Le messenger d’Élisabeth et de Zacharie ne lui avait pas parlé pendant son séjour à Nazareth. Bien sûr, Joseph aurait pu le lui raconter.

Joseph le lui avait-il raconté ? Joseph lui avait donné sa parole de ne pas être celui qui annoncerait la nouvelle à sa Marie. La parole de Joseph, la veuve le savait, était une loi pure et immaculée comme l’or à l’état brut. Il ne la rompait jamais. Non, Joseph non plus ne lui avait encore rien dit.

Elle se demandait comment sa fille avait pu l’apprendre quand son cœur s’est tourné vers le souvenir du jour où sa fille avait fait son vœu de virginité.

À cette époque, la veuve se demandait pourquoi la faveur du Seigneur sur sa maison s’était éteinte, pourquoi il leur avait tourné le dos comme celui qui abandonne le butin à l’ennemi. Au plus profond de son cœur, la veuve se retrouva prise au piège du dilemme de Job. Mais contrairement au saint, elle ne trouva pas la réponse tout de suite. Elle ne la trouva pas non plus au cours des années qui s’étaient écoulées depuis la mort de son mari jusqu’à ce jour-là.

L'heure était venue de comprendre la raison pour laquelle le Seigneur avait alors emporté son mari. Émerveillée, absorbée, hors de ce monde, son être flottant sur ces mêmes vagues qui, un jour, deviendraient des collines sous les pieds de l'Esprit de Dieu, la Veuve continua à regarder sa fille, les yeux rivés sur ses paroles.

C'est alors que la Vierge change à nouveau de sujet.

« Mère, lui dit-elle, Dieu n'a-t-il pas juré qu'un fils d'Ève écraserait la tête du Serpent ? »

« C'est vrai », répond la Veuve, la voix perdue quelque part dans l'infini où son regard s'était figé.

« Et nos livres sacrés ne disent-ils pas aussi que, parmi tous les hommes qui ont existé sur la face de la terre, aucun n'est jamais né aussi grand qu'Adam ? », poursuivit Marie.

« C'est ce que mon père m'a enseigné, et c'est ce que le tien t'a enseigné. Je t'écoute, ma fille. »

Marie poursuivit :

« Lorsque Dieu nous a promis la naissance d'un Fils destiné à porter la souveraineté sur ses épaules, pensait-il au Champion qu'il allait susciter parmi nous pour nous libérer de l'empire du Serpent ? »

« Oui, bien sûr. »

« Mais si le Malin a vaincu autrefois le plus grand homme que le monde ait connu, le saint Job n'a-t-il pas raison de nous présenter l'assassin de notre père Adam devant le Trône du Tout-Puissant, tout serein, attendant déjà la prochaine victime ? »

« Oui, il avait raison. »

« Bien sûr que oui. Celui qui a vaincu le plus grand homme du monde, pourquoi n'aurait-il pas vaincu le Fils de l'Homme ? »

La Vierge baisse les yeux et respire profondément tout en enfilant l'aiguille et le fil. Sa mère reste là à la regarder sans dire un mot. Au bout d'un moment, Marie se jeta à nouveau dans la bataille.

« Alors, mère, dites-moi, Dieu a-t-il juré en vain ? Je veux dire, à qui le Seigneur pensait-il lorsqu'il a prononcé ce serment béni ? David n'était pas encore né ; notre père Abraham non plus. Avec son petit fils mort, notre père Adam à ses pieds tout-puissants, se vidant de son sang, à quel Champion notre Dieu pensait-il en nous promettant sous un serment éternel qu'un fils de notre mère Ève écraserait la tête du Malin ? »

Cette fois, c'est Marie qui fixe sa mère du regard. Celle-ci, en voyant le visage de sa fille, ne sait qu'une chose : sa fille est enceinte. La douceur de son visage, la tendresse de sa voix, l'éclat de ses yeux. Il lui suffisait de lui dire : « Mère, je suis en état de grâce » ; mais au lieu d'aller droit au but, sans même savoir comment sa fille l'avait conduite au sommet d'une montagne d'où l'on voyait l'avenir du monde selon la femme née pour être

la Mère du Messie, cet enfant de la Promesse qui devait naître pour écraser la tête du Malin.

« À qui Dieu pensait-il le jour où, sur le sang de son fils Adam, il jura la Naissance du Champion par la main duquel il exercerait sa vengeance ? – songea la Veuve à voix haute. Ma fille, ce n'est pas moi qui mettrai des limites à la gloire de mon Créateur. Je veux seulement que tu me le dises toi-même. »

« Te souviens-tu, mère, de ce qu'a écrit le prophète ? : “Une Vierge enfantera et son Fils s'appellera Dieu avec nous.” »

Marie baissa à nouveau les yeux. Puis elle releva la tête et regarda sa mère droit dans les yeux.

« Mère, cette Vierge se tient devant vous. Cet Enfant est dans mes entrailles », lui confia-t-elle.

Tandis que sa fille lui racontait l'épisode de l'Annonciation, la Veuve resta là à la regarder avec le regard de celle qui contemple le Cœur de Dieu le jour du meurtre de son fils Adam.

À la fin, inspirée par l'amour immense qu'elle portait à sa fille, la veuve se mit à prodiguer des bénédictions :

« Béni soit Dieu, qui a choisi la fille de mon époux pour apporter son salut à toutes les familles de la terre. Son omniscience brille comme un soleil inaccessible que, pourtant, tous croient pouvoir atteindre du bout des doigts. Il serre fort, mais n'étouffe pas ; il frappe, mais ne fait pas sombrer ceux qu'il aime. Bénie soit son Élu, celle qu'Il a formée dès le sein de ses parents pour nous livrer son Sauveur à tous les peuples de la terre ». Et aussitôt, elle dit ainsi à sa fille : « Toutes les familles de la terre seront bénies en ton innocence, ma fille. Mais maintenant, Marie, tu feras ce que je te dirai. Tu feras ceci, cela et cela ».

Le problème suivant concernait Joseph. C'est elle, la Veuve, qui s'occuperait de Joseph. Ce que la Mère du Messie devait faire, c'était partir immédiatement en voyage et rester chez Élisabeth et Zacharie jusqu'à ce que le Seigneur en décide autrement.

Et c'est ce qui fut fait. La Veuve prit son gendre à part et lui raconta point par point toute la vérité. Elle ne lui parla pas de l'Annonciation comme quelqu'un qui a quelque chose à cacher et qui baisse la tête de honte. Pas du tout. Évidemment, elle le fit avec l'humilité et la certitude de celle qui sait que cet Événement allait plonger Joseph dans un dilemme angoissant, qu'il allait devoir surmonter, et qu'il surmonterait, mais dont il allait inévitablement devoir traverser l'enfer.

Et il en fut ainsi. Joseph triompha.

Cependant, vous l'imaginez bien, après l'Annonciation, Joseph a passé un certain temps à sombrer moralement dans un limbe de sables mouvants. Qu'est-ce qui avait mal tourné à la dernière minute ? Comment une femme

de la classe morale et de la force de Marie avait-elle pu se laisser tromper par... ?

Par qui ? Sans que personne ne le veuille, Elle était sous surveillance toute la journée. Quand Elle n'était pas avec sa mère, Elle était avec ses neveux ; quand Elle n'était pas à l'atelier avec ses ouvrières, Elle était avec la famille des frères de son père. Le Seigneur avait tissé autour d'Elle un réseau de relations si prenantes que la simple idée de l'adultère était une offense.

Et puis il y avait Elle, Marie. Elle était, en chair et en os, la meilleure défense que Dieu eût pu trouver pour la Mère de son Fils.

« Elle l'a dit et nous n'y avons pas cru : une Vierge concevra et mettra au monde un Enfant », en disant cela, Joseph a compris et s'est enfui. Il est revenu auprès de son épouse, le mariage a été célébré et tout le monde a oublié l'incident.

Un souvenir, cependant, est resté. Je parle de cet autre incident entre Jésus et les pharisiens.

Les pharisiens et les sadducéens en avaient assez d'entendre dire que Jésus de Nazareth était le Fils de David. Ne sachant pas par où l'attaquer, ils se sont penchés sur son passé. Ils ont mis le doigt sur la plaie et ont découvert cet étrange incident de la disparition de sa mère au cours des premiers mois de sa grossesse, et comment Joseph était allé la chercher en personne... pour...

« Ahhhh, voilà son talon d'Achille »...

Avec cette arme secrète cachée dans leur manche, les pharisiens ont amené Jésus sur le sujet de la primogéniture et de l'unique enfant. C'est alors que l'un d'entre eux a sorti le manuel des coups bas et a lancé la bombe.

« Notre père, c'est Abraham, et le tien, c'est qui ? »

La ferveur qui consumait Jésus pour sa mère lui monta à la tête.

« Vous êtes les enfants du Diable », leur répondit-il avec la force d'un ouragan comprimé dans la gorge.

Une seule fois encore, lors d'un autre épisode dont ils ne veulent plus se souvenir, ils virent le fils de la Vierge lancer des éclairs par les yeux. Et il ne s'arrêtait plus jamais, il ne s'interrompait plus jusqu'à déverser dans le fleuve de sa colère le dernier atome de la fureur du Tout-Puissant.

Désormais, entre Lui et eux, le sort en déciderait : pile, c'est Lui qui les emportait ; face, c'était à eux de payer le prix.

L'ENFANT JÉSUS À ALEXANDRIE SUR LE NIL

Peu de temps après ces événements, Joseph le charpentier et son beau-frère Cléophas prirent leurs familles, achetèrent des billets et s'embarquèrent pour Alexandrie-sur-le-Nil.

Un mystère a toujours entouré cette histoire de la Fuite. D'un point de vue documentaire, la vérité est qu'il n'existe nulle part d'indices indiquant qu'Alexandrie-sur-le-Nil ait été le lieu choisi par Joseph pour sauver le fils de Marie de la persécution contre l'Enfant décrétée par Hérode. C'est pourquoi, si l'on me pousse dans mes retranchements, l'auteur de cette histoire pourrait être accusé d'inventer la destination des fugitifs pour répondre à des besoins littéraires. Ce qui, dans une certaine mesure, me semble logique. Je ne peux moi-même oublier que l'iconographie classique à ce sujet est assez succincte, voire prudente, dirais-je ; et j'oserais même avouer qu'il s'agit d'une prudence frôlant la lâcheté.

Le choix d'Alexandrie-sur-le-Nil n'était pas fortuit de la part de Joseph ; il ne l'est pas non plus de la part de celui qui retrace ici ses déplacements. Heureusement ou malheureusement, la seule preuve que je puisse apporter est le témoignage de Dieu. Par bien sûr, cette expression « malheureusement » est une façon de parler. Pour celui qui connaît Dieu, un seul de ses mots vaut mieux que tous les discours de tous les sages de l'univers réunis dans un concours de dissertations interminables. Malheureusement, la parole de Dieu ne suffit pas à tout le monde.

Le fait est que la seule preuve réelle que l'Histoire nous apporte en l'espèce est le témoignage de Dieu : « J'ai appelé mon fils hors d'Égypte ».

Avant moi, nombreux sont ceux qui se sont portés garants de la réponse affirmative que mérite cette question. Depuis les distances apocryphes de celui qui ne croit pas, cependant, deux objections invincibles se dressent, contre les murs à l'épreuve des bombes desquels notre rhétorique vient se briser. La première est que cette phrase « J'ai appelé mon Fils hors d'Égypte » a été écrite bien avant que les événements que nous racontons n'aient eu lieu ; il est donc, à vrai dire, difficile de croire que, des siècles et des siècles avant la Nativité, la Fuite ait déjà été prévue pour s'inscrire dans le programme messianique.

L'autre objection est que cette note prémonitoire n'a pas été écrite « a futuriori » mais a posteriori. Selon ces génies, ce ne serait pas la première fois que les Juifs falsifieraient leurs textes sacrés. Ne le faisaient-ils pas depuis des siècles ? Ninive tombait et ils venaient écrire sur ses ruines qu'ils l'avaient déjà annoncé. Et comme pour Ninive, il en allait de même pour toutes les autres choses. Le prophète Daniel a lui aussi vu l'avènement au pouvoir de Cyrus le Grand. Et même la chute de son empire sous les sabots du cheval d'Alexandre le Grand. Pour l'amour de Dieu, qui voulaient-ils tromper ? Y a-t-il une nation plus stupide que celle qui se trompe elle-même ?

Bref, cette thèse selon laquelle les textes prophétiques auraient été rédigés a posteriori a fait de nombreux adeptes à son apogée. Dépassant cette ruse, comme il est naturel pour ceux qui ont été immunisés contre la ruse des génies, nous autres, ceux qui continuons à défendre la valeur divine des textes prophétiques, nous continuons à soutenir que ces modes de pensée seraient logiques chez un penseur antique, car prétendre ajuster la pensée du Créateur à celle de la créature – ce qui revient à nier l’omniscience divine en tant que source des Écritures –, c’est nier ce qui sépare la créature de son Créateur.

Au niveau de la croyance, il est vrai que certains hommes voient l’avenir. Dans les étoiles, dans les dés, dans le marc de café, et surtout dans une balle sur laquelle est inscrit un nom. Au niveau de la réalité, la nature humaine est bien loin de s’attribuer un tel pouvoir.

C’est un point de vue.

D’un autre côté, n’est-il pas vrai que l’histoire est écrite par les vainqueurs ? Eh bien, si tel était le cas, il y aurait quelque chose qui clocherait dans le système lorsque nous la voyons écrite par un peuple de perdants. Ils ont perdu face aux Égyptiens. Ou bien y a-t-il encore quelqu’un qui croit qu’on passe de la liberté à l’esclavage sans livrer une bataille terrible ? Ils ont combattu les Assyriens et ont perdu la guerre. Ils ont de nouveau été écrasés par les Chaldéens de Nabuchodonosor. Ils ont perdu face à Rome. Ils ont de nouveau été réduits en esclavage par les Arabes. Curieux, très curieux, que la mémoire historique de la moitié de la planète repose sur les exploits guerriers du peuple perdant par excellence, le peuple juif !

Je dirais que l’Histoire s’écrit d’elle-même au rythme où Dieu utilise la main de l’homme comme une plume. Dieu, notre Créateur, trempe la plume dans notre sang et écrit notre avenir selon son omniscience, sa prescience et son génie créateur. En d’autres termes, nous ne voyons pas l’avenir, tandis que Dieu non seulement le voit, mais l’écrit également. Or, si l’on refuse d’admettre cette capacité divine à créer l’avenir, il nous faudra alors nous en remettre à la nature même des événements, ou courir le risque de clore cette Histoire et d’ouvrir un livre totalement différent.

Ainsi, les adieux furent très brefs. Le Loup du Diable avait flairé l’Enfant.

En sécurité en Égypte, Joseph le charpentier ouvrit son atelier loin du quartier juif, dans la Ville Libre. Au fil des ans, on en vint à appeler son atelier « La Menuiserie du Juif ».

À ce sujet – l’événement du Massacre des Innocents –, je tiens à dire la même chose. Si le doute s’appuie sur l’impossibilité de l’existence d’une personne capable de commettre un tel crime, alors nous pouvons d’ores et déjà prendre ce doute et le jeter à la poubelle. Si, au contraire, le doute réside dans l’ignorance des peuples et de leurs habitants, compte tenu des circonstances sociales et politiques que connaissait le royaume d’Israël à cette époque, dans ce cas, on ne peut rien ajouter à ce qui a été écrit, si ce

n'est peut-être dire qu'on ne comprend pas comment, alors que le bonheur réside dans l'ignorance et qu'il y a tant d'ignorants dans le monde, celui-ci puisse continuer à être si brillamment malheureux.

Mais revenons-en à notre histoire.

A-t-il été facile pour Joseph de devoir refaire ses valises et d'émigrer en Égypte ?

Ce n'était peut-être pas une décision facile, mais elle était courageuse.

Le récit de l'Adoration des Rois mages nous ouvre l'esprit sur le passé et nous dépeint la Sainte Famille fuyant vers la deuxième plus grande ville du monde, Alexandrie sur le Nil, une ville ouverte et cosmopolite où Joseph et sa famille sont arrivés avec une sécurité financière assurée. De l'or, de l'encens et de la myrrhe furent les cadeaux que les Rois mages offrirent à l'Enfant.

Pourquoi Alexandrie sur le Nil et non Rome ?

Eh bien, Alexandrie se trouve à deux pas des côtes d'Israël. Le massacre des Innocents ayant eu lieu, l'assassinat de Zacharie, père de Jean-Baptiste, ayant été perpétré, la dernière chose que Joseph pouvait se permettre était de mettre en danger la vie de l'Enfant. En effet, entre la Naissance et la présentation au Temple, les jours s'étaient écoulés ; c'était maintenant ou jamais. Retourner à Nazareth, faire ses valises, prendre le bateau à Haïfa et dire adieu à la patrie.

Cette décision de Joseph, dictée par des circonstances sanglantes, a complètement transformé l'homme. Parmi les Saints Innocents, les enfants de ses frères sont tombés dans le piège. L'homme qui, depuis le pont du navire emmenant la Sainte Famille à Alexandrie, regardait l'horizon, seul, tournant le dos à tout le monde, portait caché dans son cœur ce secret qu'il ne révélerait pas aux siens avant sa mort. Lorsqu'il débarqua sur la côte égyptienne, le Joseph d'avant le Massacre et l'assassinat de Zacharie avait sombré dans les eaux de la Méditerranée.

Ses compatriotes ?

Plus ils étaient loin de lui, mieux c'était. Il n'a expliqué à personne la raison de ce changement radical, ni à sa femme, ni à son beau-frère.

Et nous voici déjà à Alexandrie-sur-le-Nil.

L'environnement dans lequel Jésus grandit, grâce au comportement étrange de son père envers les siens, fut extraordinaire. Joseph, son père, refusa de s'installer dans le quartier juif ; il préféra se faire une place parmi les païens, en plein cœur de la Ville Libre. Il acheta une maison et ouvrit son atelier. Avec le temps, celui-ci devint connu sous le nom de « la menuiserie du Juif ».

Les grands-parents de l'Enfant, Cléophas et Marie, la femme de Cléophas, continuèrent à mettre des enfants au monde.

Aussi malin qu'il était, dès que Jésus eut atteint la taille de son cousin Jacques – bien que celui-ci fût de deux ans son aîné –, il l'emmenait au port romain. L'Enfant n'avait peur de personne ; sa soif de nouvelles de l'Empire était insatiable. Son habileté à soutirer aux marins des nouvelles de Rome, d'Athènes, de l'Hispanie, des Gaules, de l'Inde et de l'Afrique profonde suscitait la sympathie de ces loups de mer. Ils les regardaient tous les deux de haut en bas, les voyaient vêtus d'habits dignes d'enfants de la haute société, et se mettaient à raconter à Jésus et à son cousin Jacques comment allait le monde.

Grâce à ce don naturel, à l'âge de douze ans, l'Enfant parlait parfaitement le latin, le grec, l'égyptien, l'hébreu et l'araméen. J'insiste : croyez-vous donc qu'on lui ait trouvé un interprète pour l'audience avec Pilate ?

Comme je le disais, Jésus était un enfant prodige dans toute l'acception du terme. Un enfant prodige qui a eu la chance d'avoir pour père un homme extraordinaire. Cependant, même les prodiges ressentent des émotions, souffrent, ont des moments de faiblesse, s'attristent et pleurent la solitude qui les accable.

LA COLOMBE MUETTE DES LOINTAINS

Jésus s'est effondré. Cet Enfant divin qui mettait sens dessus dessous toute la bande de gamins du quartier, qui s'en allait, se perdait parmi les bateaux du port et, à la tombée de la nuit, revenait en courant s'asseoir sur les genoux de son père parmi ses amis ; cet Enfant turbulent s'est effondré. Jésus cessa de sortir de chez lui. Il se mit à s'asseoir sur le seuil de la menuiserie du Juif pour regarder la vie défiler. L'Enfant ne mangeait presque plus. Jésus se laissait glisser sur les genoux de sa mère, parmi ses amies, lorsque, à la tombée de la nuit, les femmes avaient coutume de s'asseoir dans la rue, sous le ciel méditerranéen, pour coudre, bavarder, puis il s'en allait.

C'était comme si cette flamme du buisson ardent se consumait entre les bras de Marie. Au début, elle ne se rendit pas compte de la solitude qui avait ouvert un trou noir dans la poitrine de son Enfant et qui, par-là, l'engloutissait un peu plus chaque jour. Peu à peu, la Mère ouvrit les yeux et commença à voir ce qu'il y avait dans le Cœur de son Enfant.

Elle ne pouvait supporter cette agonie indescriptible qui lui arrachait son Enfant des mains. Elle l'aimait plus que le monde, plus que le temps, plus que les vagues de la mer, plus que les étoiles, plus que l'amour, plus que sa propre vie. Et il s'en allait. Nuit après nuit, et chaque nuit un peu plus. L'Enfant ne parlait pas, ne riait pas, se laissait aller contre la poitrine de sa Mère, le regard perdu dans le ciel de cette Alexandrie du Nil, et là, il s'enfonçait.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon fils ? », lui demandait-elle.

« Rien, Marie », répondait-il.

« Je sais ce qui t'arrive, mon petit Jésus. »

« Ce n'est rien, Marie, vraiment. »

« Mon ange, ton Père te manque. Ne pleure pas, mon amour. Il est là, en ce moment même : quand je pose mes lèvres sur tes joues, c'est Lui qui t'embrasse ; quand je te serre dans mes bras, c'est Lui qui te serre fort. »

Pour l'Enfant, cette femme qui l'écoutait avec le sourire le plus doux de l'univers sur le visage tandis qu'il lui parlait du Paradis de son Père, de la Cité de son Père, de ses frères les super anges Gabriel, Michel et Raphaël, cette femme... cette femme était sa Mère. Il l'aimait plus que tout au monde. C'était la seule personne à qui il pouvait tout raconter. Il adorait sentir les battements de son cœur lorsqu'elle lui parlait de son Royaume. Et ce regard lumineux qui illuminait son visage lorsqu'elle lui révélait toute la vérité ! Cela ne s'effaçait jamais de sa mémoire.

« Oui, Marie », lui dit l'Enfant. « C'est moi. »

« Raconte-moi encore comment est le Ciel, mon fils », lui demandait-elle à nouveau.

« Le Ciel », lui confia l'Enfant, « est comme une île qui est devenue un continent, et qui continue de s'étendre au-delà de ses horizons. Le Rocher sur lequel il repose est la plus haute montagne qu'un homme puisse imaginer. La Montagne de Dieu, Sion, élève son sommet jusqu'aux nuages, mais là où devraient se trouver les nuages, il y a douze remparts, chacun constitué d'un bloc unique, chaque bloc d'une couleur différente, chaque rempart brillant comme s'il renfermait un soleil. Et ils sont comme douze soleils illuminant un même firmament. Les douze remparts ne forment qu'une seule et même muraille entourant la Cité qu'ils renferment. Dieu a appelé sa Cité Jérusalem, et sa Montagne Sion. C'est à Jérusalem que les dieux ont leur Demeure, et parmi les dieux, mon Père a sa Maison. Depuis les remparts de la Cité de Dieu, les confins du Ciel se perdent à l'horizon qui jouxte l'aube, de l'autre côté des frontières du Paradis.

« Tu verras, Marie, le Ciel est comme un miroir merveilleux qui reflète l'Histoire des peuples qui l'habitent. Par exemple, ce monde-ci, la Terre. Vous consignez les souvenirs de vos ancêtres dans vos livres ; mais le Ciel les enregistre en direct, car ce qui se reflète à la surface de l'Univers se matérialise à celle du Ciel. Ainsi, si tu te mets à parcourir la Demeure des hommes dans le Paradis de mon Père, tu constateras que toutes les époques de l'humanité sont rassemblées dans sa géographie. Lorsque tu iras au Ciel, tu verras de tes propres yeux que toutes les espèces d'animaux, d'oiseaux, d'arbres, de plantes, de montagnes et de vallées qui ont autrefois existé ici-bas existent pour toujours là-haut.

« Comme mon Père a créé d'autres mondes, et qu'il continuera à en créer d'autres, le Ciel est un paradis regorgeant de merveilles qui ne s'épuisent jamais. Pour le parcourir dans son intégralité, il faudrait marcher pendant une éternité, et chaque étape du chemin serait une aventure. Comment t'expliquer cela ? Mon Père sème la vie dans les étoiles. Les étoiles de l'Univers sont comme l'océan qui entoure l'île, et cet océan de constellations s'étend lui aussi, ses rives s'élargissant au rythme des frontières du Ciel. La vie se transforme en arbre, et mon Père et moi la recueillons dans notre Paradis pour qu'elle vive éternellement. Les espèces d'animaux et d'oiseaux sont innombrables. Un grand fleuve prend sa source dans les hauteurs du Mont de Dieu, et se divise dans la plaine en bras qui couvrent tous les Mondes et leurs territoires. Vois-tu toutes ces étoiles ? Le Ciel est plus haut encore.

« C'est de là que tu viens, mon Fils ? »

« Je vais te raconter, Marie. »

LA MENUISERIE DU JUIF

L'Enfant raconta beaucoup de choses à Marie. Il lui en raconta tellement que la pauvre immigrée n'avait plus de place dans sa tête et dut commencer à les garder dans son Cœur. Si je vous les racontais toutes, j'y passerais sûrement toute l'année, et ce n'est pas la solution.

Ce que je peux vous raconter, c'est ce que vous savez déjà. Vous savez que la Sainte Famille est retournée dans son pays d'origine au bout d'une dizaine d'années, voire avant. Mais vous ignorez ce qui leur est arrivé pour que le bon Joseph et son beau-frère Cléophas prennent la décision de vendre la menuiserie du Juif, une affaire pourtant très prospère, qui avait le vent en poupe et filait à toute allure, qui ne naviguait pas, mais volait, etc.

La Menuiserie du Juif se trouvait en plein cœur de la ville. À cette époque, il n'y avait qu'une seule véritable ville dans le monde entier. C'était Alexandrie sur le Nil. Rome était le cœur de la plus grande armée du monde. C'est à Rome que vivaient les sénateurs impériaux. Mais c'était à Alexandrie-sur-le-Nil que se trouvaient tous les sages de l'Empire. On peut dire qu'Alexandrie était le New York de l'époque. À Washington se trouve le pouvoir, mais à New York se trouve l'argent. C'est ce genre de relation qu'entretenaient Alexandrie et Rome.

Pourquoi donc devaient-ils rentrer déjà ? Et justement au moment où leurs affaires marchaient comme sur des roulettes – la mer n'est pas une route, on ne la navigue pas, on la survole, etc. ? Rentrer pour quoi faire ? Pour survivre comme une mouche dans la maison de l'araignée ? Il y avait de quoi réfléchir. Une entreprise de moins de dix ans, c'est comme un gamin qui commence à avoir de la moustache. C'est à travers ses yeux qu'on trouve le moins de défauts au monde. Le monde peut être aussi mauvais que tu le veux, mais lui, le gamin, c'est un vrai champion. Bref, ce n'était pas une mince affaire. Joseph et son beau-frère avaient eu du mal à s'en sortir, à se frayer un chemin, à trouver une place, et une grande place parmi les Gentils, car Joseph ne voulait rien savoir, ou très peu, de ses compatriotes. Dans ce chapitre, M. Joseph était un Juif très singulier. Il ne voulait pas savoir grand-chose de ses compatriotes, et n'aimait pas non plus les avoir trop près de lui. Personne ne savait pourquoi, et lui-même n'en parlait pas beaucoup. C'était peut-être parce que M. Joseph parlait le latin et le grec depuis son plus jeune âge et semblait être parmi les Gentils comme un poisson dans l'eau.

Il faut dire que pour Joseph, sa maîtrise des deux langues de l'Empire lui avait ouvert la voie dans le monde des affaires. Contrairement à ses compatriotes, racistes envers tout le monde, qui se croyaient d'une race supérieure, élue, et regardaient de haut le reste de l'humanité, M. Joseph était ouvert, intelligent, peu loquace, mais chacun de ses mots était celui d'un homme fait et droit qui ne trahissait jamais sa parole pour rien au monde.

Comment un menuisier-ébéniste de province, échappé d'un village perdu dans les montagnes, avait-il réussi à maîtriser à ce point les deux langues internationales de l'époque ? La vérité, c'était là un autre mystère !

C'était là un autre des nombreux éléments qui faisaient du propriétaire de la Menuiserie du Juif un être unique en son genre, introverti, indéfinissable. Ses compatriotes d'Alexandrie critiquaient M. Joseph précisément pour son éloignement de la compagnie des siens.

Contrairement à Joseph, Cléophas, le frère de Marie, était très attaché à sa terre et se rapprochait de ses proches. Ce qui rééquilibrait la balance et maintenait l'équilibre des relations de la Maison avec les nationalistes. Il arrivait parfois, entre beaux-frères et associés, que Cléophas aborde avec lui le sujet de sa distanciation et des causes de cette position si inébranlable. Mais José trouvait toujours le moyen de faire traîner les choses.

Joseph n'imposait rien à son beau-frère Cléophas ; celui-ci était libre d'élever ses enfants selon son cœur ; il n'allait pas interdire à ses neveux d'aller à la synagogue et de participer à la vie de la communauté juive en accomplissant leurs devoirs de bons fils d'Abraham. Seulement, la même liberté que José offrait à Cléophas, il la voulait pour lui-même.

Face à ce raisonnement, Cléophas en riait et laissait tomber le sujet. Car s'il interrogeait sa sœur Marie sur le comportement si étrange de son mari, elle n'allait pas plus loin non plus.

La même énigme que posait à Cléophas cette façon d'être de Joseph surprenait Marie depuis qu'ils avaient quitté leur patrie. Et Cléophas ne devait pas croire qu'elle lui cachait quelque chose. Joseph était d'une bonté sans pareille, mais quand il s'agissait d'ouvrir son cœur, il ne disait pas un mot, même à sa propre épouse.

Au total, Cléophas et son épouse avaient déjà mis au monde toute une ribambelle d'enfants à ce stade de l'histoire. Joseph et Marie, en revanche, s'étaient contentés du premier et du dernier, à la fois premier-né et fils unique.

« Qu'y a-t-il, mon frère ? » demanda Cléophas. « Pourquoi cette précipitation à vendre un bateau qui marche à toute vapeur ? »

Joseph ne voulut pas dire toute la vérité à son beau-frère, ou du moins la vérité telle qu'il la vivait.

LE RETOUR À NAZARETH

L'Enfant surmonta cette tristesse qui faillit le plonger dans les ténèbres d'un chagrin infini. Sa Mère s'interposa entre l'Enfant et ces ténèbres inconnues, fit appel à son Époux et, à eux deux, ils chassèrent le diable en enfer. Mais ils n'avaient pas oublié cette bataille lorsque l'Enfant ouvrit un nouveau chapitre dans leur vie. Jésus avait déjà neuf ou dix ans. L'Enfant s'était mis en tête de quitter l'Égypte pour se rendre en Israël.

Vous comprendrez que Joseph se soit énervé comme jamais. Sa femme était du côté de son Enfant. Logique. Pour Marie, il n'y avait aucun problème. Mais pour Joseph, les choses n'étaient pas aussi simples.

Bien sûr, Joseph avait entendu l'Histoire divine de la bouche de Jésus, dans les bras de sa Mère. Et c'est précisément pour cette raison qu'il ne pouvait pas, aujourd'hui plus que jamais, se permettre de prendre une mauvaise décision. Tant qu'il ne savait pas qui il avait chez lui, le problème lui semblait maîtrisé ; mais maintenant qu'il connaissait l'identité du Fils de Marie, il ne pouvait pas, aujourd'hui plus que jamais, se permettre l'indécision dont il avait fait preuve lorsqu'il s'était un peu moqué du conseil des Mages.

« Pars, Joseph, sinon les Hérode vont le tuer », le supplièrent-ils.

Retourner en Israël alors qu'Hérode le Jeune était encore en vie ?

« Dis à ton fils que le moment n'est pas encore venu », répond Joseph à sa femme.

Des paroles emportées par le vent.

« Dis à ton mari que je dois m'occuper des affaires de mon Père », insiste l'Enfant.

Une réponse que le vent a emportée.

« Marie, pour l'amour de Dieu, ce n'est qu'un enfant. Personne ne bouge d'ici. Au moins jusqu'à ce que ce fils de Satan meure. »

Je m'arrête là. M. Joseph était ainsi. Peu loquace, mais quand il prenait la parole, personne au monde ne pouvait le faire changer d'avis.

Et ils auraient pu en rester là toute leur vie si l'Enfant n'avait pas mis en œuvre « son plan ». Je ne vais pas m'égayer dans les détails, mais le fait est que le fils du charpentier a ouvert la bouteille de son intelligence prodigieuse et s'est amusé comme un gamin à asperger le rabbin de la synagogue du champagne de sa gloire.

« La liste des rois ? Celle d'avant le Déluge ou celle d'après le Déluge, monsieur le rabbin ? »

Un monstre. Il savait tout. Le rabbin, complètement abasourdi, finit par s'intéresser de très près à l'Enfant.

« Et toi, de qui es-tu le fils, mon enfant ? »

« Je suis le fils de David, monsieur le rabbin. »

« Ton père est-il le fils de David ? »

« Et ma mère aussi, monsieur le rabbin. »

« Et ta mère aussi ? Quelle chose curieuse ! »

« Et mon cousin, qui est ici présent, aussi, monsieur le rabbin. »

« Tu as vraiment tout d'un rabbin », pensa l'homme en son for intérieur.

C'est ainsi qu'un beau jour, le rabbin entra dans la menuiserie du Juif pour demander des explications à Joseph. Comme s'il avait des droits simplement parce qu'il était un serviteur de Dieu.

Joseph le regarda de haut en bas et le mit à la porte. Et cela devant l'Enfant lui-même. Car bien sûr, tout ce remue-ménage était l'œuvre de l'Enfant.

Vous comprendrez qu'après la frayeur qu'il avait eue lors de la Nativité, il était interdit à Joseph de faire la moindre allusion aux origines davidiques de sa famille. Et si le cas se présentait, il devait éluder la question de ses origines davidiques comme quelqu'un qui n'est pas prêt à mettre la main au feu. C'était bien le cas ; mais qui sait ? Leurs parents leur avaient dit qu'ils l'étaient et ils n'allaient pas contester l'autorité de leurs parents.

L'Enfant enfreignait cette règle familiale. Et il le faisait en toute connaissance de cause. Il savait, parce qu'il connaissait Joseph comme s'il était son frère, son ami, son père, que dès que Joseph détecterait le moindre danger menaçant la vie du Fils de Marie, il mettrait fin à l'affaire et s'exilerait ailleurs.

Joseph avait remporté le premier round. Mais le deuxième allait suivre.

L'Enfant reprit ses vieilles habitudes. Non seulement il était le fils de David, comme si de rien n'était, mais sa mère était la Fille de Salomon.

« Eh bien oui, monsieur le rabbin. La fille de Salomon en personne. »

« Et tu dis que ton père peut le prouver avec des papiers sur la table ? »

« Eh bien oui, monsieur. »

Ce rabbin, qui avait eu la chance ou la malchance d'avoir l'Enfant comme élève, se mit sur le qui-vive. Perplexe, désespéré, le rabbin, complètement abasourdi, porta l'affaire devant le grand rabbin.

« C'est ce que je vous dis. S'il s'agissait d'un autre enfant, je prendrais ça pour une plaisanterie, mais venant du fils du charpentier, je crois déjà tout ce qu'il dit. Il en sait plus que tous les sages de la cour de Salomon réunis. Y compris le roi sage », c'est en ces termes que le rabbin de Jésus s'adressa à son supérieur.

Et tous deux se présentèrent un beau jour à la menuiserie du Juif, bien décidés à aller au fond des choses.

Ils allèrent trouver Joseph. Ils vinrent lui demander de leur montrer les documents dont l'Enfant leur avait parlé. Jésus leur avait dit que son père conservait les documents généalogiques de la famille, des documents datant de l'époque du roi David lui-même, réédités par le prophète Daniel pendant la captivité babylonienne.

Joseph se retrouva soudain face à un coup de maître, un échec et mat. Le Fils de Marie jouait gros. Il voulait les emmener tous à Jérusalem et rien ni personne ne l'en empêcherait.

La discussion que Joseph eut avec les deux rabbins fut très vive. Je ne vais pas la reproduire ici afin de ne pas donner l'impression de réinventer des événements fantastiques.

« L'impression que le Fils de Marie faisait sur ses précepteurs était si immense qu'ils avaient cru à la parole d'un petit garçon »... blablabla. C'est en esquivant la question que le Charpentier leur répondit.

S'ils l'avaient connu, ils auraient compris que pour Joseph, affirmer, c'était avoir le dernier mot.

Joseph en était parfaitement conscient. Le Fils de Marie pouvait bien être le Fils de Dieu en personne, mais c'était à lui, à Joseph, que son Père avait confié sa garde, et c'était à lui, et à lui seul, Joseph, qu'il revenait de décider quand la Sainte Famille retournerait en Israël.

Pouvait-il s'agir du Fils de Dieu ?

Ne pouvait-il être que... ?

« À quoi penses-tu, Joseph ? »

Les rabbins se croyaient en mesure de coincer le Charpentier, et même l'Enfant lui-même, qui écoutait derrière la porte, en vint à le croire. Les mots, tels des épées dans un duel à mort, s'entrechoquaient lorsque l'Enfant passa la tête par la porte avec l'air du vainqueur qui demande à son ennemi vaincu : « Tu en veux encore ? »

C'était la première fois de sa vie que Joseph voyait le Fils de Marie avec les yeux de sa Mère. C'était le Fils de Dieu en personne. Ce n'était pas une plaisanterie. Il se trouvait simplement qu'il avait le corps d'un enfant. Mais celui que Joseph avait devant lui était le Premier-né du Seigneur Dieu YAHVÉ. C'était le Fils de Dieu en personne qui s'adressait à lui par la pensée.

Oui, monsieur, il lui parlait par la pensée, avec la certitude que vous lisez ce livre.

Les rabbins s'adressaient à Joseph à tue-tête dans sa propre maison, mais l'esprit de Joseph était ailleurs, dans un autre lieu. Ils lui réclamaient les documents généalogiques de l'Enfant et lui était ailleurs, dans un autre temps. L'Enfant se tenait debout contre le linteau de la porte de la menuiserie, lui disant sans ouvrir la bouche : « Tu ne me crois toujours pas, Joseph ? Ne vois-tu pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? »

Mais la manœuvre du petit garçon tourna mal.

Une fois le moment passé, les rabbins partis, Joseph se referma sur lui-même, encore et encore, et plus que jamais. Ils ne retourneraient jamais en Israël tant que son Dieu ne lui aurait pas donné l'ordre de rentrer. Et c'en était fini, Joseph ne voulait plus rien entendre.

Et c'est ainsi que l'Enfant essuya un nouvel échec. Il cessa de parler à Joseph. Il avait joué la partie et l'avait perdue. Personne ne quitterait l'Égypte tant que Dieu n'aurait pas donné à Joseph l'ordre de retourner en Israël, aussi simple et aussi tragique que cela.

Simple à dire, oui ; à vivre, pas du tout. Le père et le fils cessaient de se parler, voire de se regarder. Le petit Jésus ne mangeait même plus. Il s'affalait par terre contre la façade de sa maison, regardant la vie passer, accablé par la peine de celui qui peut tout et à qui on ordonne de ne rien faire.

Marie ne savait pas qui souffrait le plus. Si c'était l'Enfant, pour n'avoir pas réussi à imposer sa volonté, ou si c'était son mari, pour ne pas pouvoir supporter le silence et l'éloignement de son fils. Car ils ne se regardaient même pas. Joseph n'osait pas, et l'Enfant ne le pouvait pas.

Cléophas était le seul à sembler apprécier cette situation.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon frère, pourquoi es-tu si têtue ? », dit-il à Joseph.

« Ce n'est qu'un Enfant, Cléophas », lui répond Joseph.

Il arriva qu'un de ces jours-là, Joseph rentra chez lui après avoir conclu une affaire. Jésus avait déjà perdu tout espoir de convaincre ce bon monsieur Joseph. Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas parlé ?

Joseph le charpentier revint après avoir conclu cette affaire, l'air très sérieux, mais les yeux brillants. Dès que Marie le vit franchir la porte, son cœur fit un bond, mais elle ne voulut pas dire un mot. Elle attendit que son mari lui parle.

« Femme, dis à ton Fils que nous partons. »

Il n'en dit pas plus.

La Mère prit l'Enfant et partit le distraire au petit marché. Elle allait lui acheter tout ce qu'il voudrait, pour lui remonter le moral et lui redonner le sourire, lui dit-elle. Jésus la suivit comme il aurait pu suivre un nuage sans but. Depuis l'incident entre Joseph et les rabbins, il ne voulait plus rien savoir, il n'avait envie de rien. Et il n'y avait rien que sa propre Mère pût lui dire pour lui remonter le moral.

Rien ?

En fait, il y avait bien quelque chose. Il avait deux signes, et ce n'était qu'un seul mot. Joseph le lui refusait et Marie ne pouvait pas le lui donner.

Elle ne pouvait pas le lui donner ?

Ils n'oublieraient jamais cette promenade au marché du port d'Alexandrie. Elle n'arrêtait pas de lui sourire, de le chatouiller, de lui dire par ses gestes : « Devine, devine, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Logiquement, l'Enfant s'est agacé un moment, jusqu'à ce qu'il finisse par ouvrir les yeux. Il prit Marie – il l'appelait toujours par son prénom –, l'assit sur l'un des bancs du quai et, en la regardant dans les yeux, il lut dans son cœur avec la même facilité que tu lis ces lignes.

« Marie, c'est ça ? », fut tout ce que lui demanda l'Enfant.

Elle hocha la tête, folle de bonheur. Et là, sur fond d'horizon méditerranéen, ils dansèrent, fous de joie.

Ils coururent rentrer chez eux. Joseph était en train de travailler lorsqu'ils entrèrent. Marie passa sans s'arrêter, mais Joseph perçut la lumière qui brillait dans le cœur de sa Femme. Ses pupilles s'illuminèrent et il tourna la tête. Avant qu'il n'ait pu dire un mot, l'Enfant se précipita pour se jeter dans ses bras. Géant qu'était le Mari de Marie, il l'attrapa et le souleva comme le font tous les pères avec leurs petits. À présent, tous deux avaient bel et bien triomphé. L'Enfant avait obtenu ce qu'il voulait et Joseph avait reçu l'ordre de Dieu de se mettre en route.

Cléophas ne fit pas la fine bouche. Il ne dit rien. Son beau-frère était le chef du clan, c'était lui qui décidait, c'était lui qui commandait.

Jésus partit en courant à la recherche de Jacques, son cousin, en criant dans la rue : « À Jérusalem, Jacques, à Jérusalem ! »

RENAÎTRE

Les émigrants revinrent à Nazareth, pour ainsi dire, riches. Joseph vendit la Menuiserie du Juif à un très bon prix.

« Adieu Alexandrie, adieu », murmurèrent les lèvres de Joseph, qui laissait derrière lui des amis, son commerce, des années heureuses, de nouvelles perspectives, une ville sage, la joie d'avoir vécu des choses merveilleuses et d'en avoir entendu d'autres, incroyables à croire si elles n'avaient pas été racontées par l'Enfant lui-même.

De l'autre côté de l'horizon l'attendait le retour de la douleur endormie sous les draps épais d'un subconscient cruellement meurtri. Retourner à Nazareth ? S'installer à Bethléem, son village ? Que ferait-il ?

Pendant l'absence de la Maîtresse du Cigüeñal de Nazareth, la grande maison sur la colline, Jeanne, la sœur de Marie, avait maintenu en bon état le patrimoine de son neveu Jésus. De ce côté-là, Joseph n'avait aucun souci. Tout ce qui appartenait à sa femme lui appartenait ; Joseph pouvait donc se contenter de vivre de ses rentes et commencer à mener la belle vie. Seulement, aussi prospère que fût l'héritage de sa femme, cette façon de penser ne lui convenait pas.

En tant que père, Joseph se souciait davantage de l'avenir de ses neveux que de celui de son fils Jésus.

À cette époque, son beau-frère Cléophas avait déjà mis au monde une ribambelle d'enfants. Si Marie était restée célibataire, il aurait été plus que probable que l'héritage de Jacob de Nazareth et son legs messianique soient passés à l'homme de la maison ; dans ce cas, l'avenir des enfants de Cléophas aurait été lié aux biens de Marie.

Ce ne fut pas le cas. Tôt ou tard, les fils de Cléophas devraient quitter la maison de tante Marie, s'établir et fonder leurs propres familles. Ainsi, sans y réfléchir à deux fois, Joseph prit la décision définitive de repartir à zéro, comme la première fois qu'il était arrivé à Nazareth, inconnu de tous ceux qui ne le connaissaient pas, sans sol où tomber mort, le ciel comme toit, les horizons pour murs de sa maison, la terre mère pour sol où reposer son corps, une pierre en guise d'oreiller sous les étoiles, ses fidèles chiens assyriens montant la garde autour du feu, l'aurore à l'aube, l'étoile du matin sous la Lune, Jérusalem au-dessus, en route vers la Samarie comme celui qui s'enfonce dans un corps et voyage jusqu'au cœur par les artères inconnues de la terre. Pourquoi pas ? Dieu ne nous a-t-il pas dotés de sa force pour garder l'esprit toujours jeune ? Les forces finissent par faiblir, mais l'envie persiste au-delà de la fatigue des os.

Bien sûr, rouvrir la menuiserie allait être un travail de taille, mais comme ces deux hommes ne manquaient ni de force ni de courage pour repartir de zéro à , eh bien voilà. De plus, les créatures ténébreuses qui avaient ordonné le Massacre des Innocents étaient déjà passées de ce monde et, à vrai dire, même si Joseph ne semblait pas très désireux de retourner

dans son pays natal, lui aussi était pris d'une envie de retrouver sa famille, de revoir ses frères et sœurs, de voir sa femme et son beau-frère heureux dans les bras de la grand-mère de leurs enfants. Bref, la nature humaine est tissée de fibres d'amour divin et a besoin de se baigner dans des larmes de joie pour surmonter cette tendance innée qu'elle manifeste à ressembler aux bêtes, qui ne rient ni ne pleurent.

Quant au travail, Joseph aurait pu se consacrer aux affaires agricoles, mais ce n'était pas son truc. Le métier de menuisier-ébéniste coulait dans ses veines, il le portait dans ses gènes ; c'était sa vocation, il pouvait enfoncer un clou les yeux fermés, poncer la surface la plus rugueuse tout en discutant. La campagne ? La campagne n'était pas pour lui, et il n'était pas fait pour la campagne. Les talents de sa belle-sœur Juana pour maintenir la propriété à flot s'étaient-ils émoussés ?

Oui, pour les affaires de la campagne, il y avait sa belle-sœur Jeanne. Et quant à l'atelier de couture de Nazareth, les affaires étaient entre les mains des ouvrières de sa femme, et celle-ci, désormais consacrée à sa famille, avait pour première chose de laisser les choses telles qu'elles étaient.

L'Enfant, quant à lui, à peine avait-il posé le pied en Israël qu'il mourait d'envie de voir arriver le jour de son admission dans la communauté avec tous les droits des adultes, ce qui avait généralement lieu à treize ou quatorze ans. Dans son cas, les choses se sont précipitées dès l'âge de douze ans, car son esprit fonctionnait mieux que celui d'une personne plus âgée. Je tiens à préciser que je ne dis pas cela pour impressionner le lecteur. Le fait est que l'Enfant est resté hyperactif pendant tout le trajet entre l'Égypte et Israël ; s'il n'en avait tenu qu'à lui, il se serait envolé, ou aurait couru sur les eaux, et n'aurait pas cessé avant d'arriver à Jérusalem. Il imaginait déjà tout. Il se frayerait un chemin jusqu'à la cour du Temple, demanderait la parole et laisserait jaillir de sa bouche la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

« Me voici, Jérusalem », murmure l'Enfant en laissant l'Égypte derrière lui.

La conception qu'a l'Enfant de sa destinée messianique est celle, classique, de la pensée populaire de l'époque. Le Fils de David se présente, monté sur son cheval de gloire, devant les autorités du Temple, rassemble autour de lui tous les fils d'Abraham du monde entier et les conduit à la conquête des confins de la terre.

Avec ces saintes intentions en tête, après la cérémonie d'admission dans la communauté célébrée à l'âge de douze ans révolus, Jésus se rend au Temple pour mettre sa stratégie en œuvre.

Le premier jour, il attire l'attention sur lui ; le deuxième, la nouvelle se répand ; et le troisième, tous les Sages d'Israël découvriront l'immensité de sa réalité divine. Le quatrième jour, le Messie sera sur son trône, appelant à ses rangs toutes les armées du Seigneur à travers le monde.

Et il en fut ainsi. Du moins pendant les deux premiers jours. Mais le troisième jour, il se passa quelque chose qui marqua son existence à jamais.

Émerveillées par l'intelligence de cet Enfant qui en savait plus que tous les sages d'Israël réunis, les autorités du Temple finirent par se rassembler pour prendre une décision sur ce qui se passait.

Parmi eux, un certain Siméon prit place autour de Jésus, lui-même entouré des docteurs et des princes du Temple. Ce Siméon était le vieillard qui avait salué l'Enfant nouveau-né et dit à son Dieu qu'il pouvait désormais le laisser partir rejoindre ses parents, car il avait déjà vu le Christ.

Dieu ne semblait pas tout à fait d'accord avec Siméon. Au lieu de l'emmener au Ciel, il l'a laissé encore sur Terre.

Dès qu'il vit l'Enfant, ce Siméon reconnut le Fils de Marie. Émerveillé par ce qu'il vivait, il prit la parole alors que tous étaient déjà convaincus d'avoir devant eux le Fils de David.

« Dis-moi, mon fils », rompit le silence Siméon.

Et il continua à prononcer des paroles d'une sagesse inconnue de l'Enfant et de tous.

« Que se passera-t-il quand tu seras parti ? Car tu devras partir. Les hommes retourneront-ils à leur ancien quotidien, ou bien crois-tu que le Christ restera pour toujours parmi nous ? »

De quoi ce vieillard lui parlait-il donc ? se demanda l'Enfant.

Ce vieillard lui disait, au milieu des protestations de tous ses collègues, que le Christ devait se retrouver entouré d'une meute de chiens, porter tous les péchés du monde, s'offrir en agneau expiatoire.

« Mais s'il s'assoit sur son trône, comment les Écritures pourront-elles s'accomplir ? », conclut ce Siméon.

L'Enfant resta pétrifié. Était-il le Serviteur de Yahvé des prophéties d'Isaïe ?

Ce n'était pas que l'Enfant ne connaissait pas les prophéties. Il connaissait les livres prophétiques par cœur. Ce qui le frappait, c'était l'interprétation que Siméon en donnait. C'était une sagesse aussi nouvelle et inconnue pour Lui que pour tous ceux qui l'écoutaient.

L'ÉPÉE DE DAVID

La légende racontait que le grand guerrier avait exécuté la danse de la victoire autour du cadavre de l'ennemi. Elle racontait également que ces barbares avaient dérobé le secret du fer aux héros de Troie avant qu'Énée ne succombe à la ruse des Achéens.

Parmi ces monstres sans âme, le plus horrible était toujours le chef. Le chef n'était pas toujours le plus grand, mais il était toujours le plus cruel, le plus terrible, le plus impitoyable, le plus meurtrier et le plus malfaisant. En cette occasion, le plus grand, le plus cruel et le plus impitoyable des barbares imaginables s'étaient réunis en une seule et même personne. Il s'appelait Goliath. Son épée était aussi grande que celle de cet autre guerrier que les Espagnols appelaient Rodrigo Díaz de Vivar, celle qui tranchait d'un seul coup cinq têtes de Maures alignées en file indienne. Personne ne voulait s'approcher à moins de trois mètres du Cid Campeador ; ces trois mètres correspondaient à la longueur de son arme, de l'épaule à la pointe de cette épée en acier espagnol. Bras et épée ne faisaient qu'un avec ce guerrier castillan qui, en stature, n'avait guère ou pas du tout à envier celle du Philistin, ce voyou fanfaron qui commit la terrible erreur d'ôter son casque devant le jeune berger frondeur.

La légende raconte que David ramassa l'énorme épée du géant et s'en servit pour lui trancher la tête d'un seul coup. Elle ajoute que le guerrier hébreu combattit avec elle à la tête de ses armées. Nous devons en déduire que si ce David était beau de visage, il n'était en aucun cas de petite taille ni doté de bras délicats et fins. Ce n'était pas un géant, mais il ne ressemblait certainement pas à un nain.

Au début de son règne, l'épée de Goliath était le symbole royal par excellence qui conférait à celui qui en était en possession le trône de Juda. Salomon en fit la réception et Salomon la transmet à son fils. Roboam la transmet au sien, celui-ci au suivant, et ainsi de suite, elle passa de main en main pendant les cinq siècles qui s'écoulèrent entre le couronnement de David et le dernier roi de Jérusalem.

Nabuchodonosor l'arracha des mains du dernier roi vivant de Juda et jeta cette épée de musée parmi les autres trésors que ses armées avaient amassés aux quatre coins du monde. Il la trouva si grande et si lourde qu'il la prit pour un objet de décoration. Il l'oublia, et elle y serait restée pour toujours si, après avoir conquis Babylone, Cyrus le Grand ne l'avait pas remise au prophète Daniel afin qu'il fasse de ce symbole sacré des Hébreux ce que son esprit lui dicterait.

De plein droit, l'épée de David, l'épée des rois de Juda, revenait par héritage à Zorobabel. Mais le prophète Daniel la lui refusa, car ce n'était pas avec cette épée qu'il devait reconquérir la Patrie perdue. L'épée de Goliath resterait dans la Grande Synagogue des Mages d'Orient jusqu'à la naissance du Fils de David.

Nous ne savons pas comment l'épée de Goliath est parvenue entre les mains du Cid Campeador. Ce que nous savons avec certitude, c'est que cette épée était celle que Joseph tenait à la main le jour où il entra dans le Temple à la recherche du Fils de Marie.

L'épée de David était un cadeau des Rois mages au père du Messie. C'était à lui de la garder jusqu'au jour du couronnement de son fils.

Les Rois mages offrirent bien des choses à Joseph. L'or, l'encens et la myrrhe furent les trois derniers cadeaux qu'ils lui firent ; mais ceux-ci étaient destinés à l'Enfant. Auparavant, ils avaient offert à Joseph un cheval ibérique qui volait comme une étoile filante et était capable de traverser la Samarie sans boire ni se reposer. Et trois chiens issus de la même portée, vestiges des chiens que les rois de Ninive emmenaient avec eux lors de leurs chasses au lion. L'un s'appelait Deneb, l'autre Sirio, et le troisième Kochab. Joseph ne les sortait jamais tous ensemble. Ils se ressemblaient tellement que ceux qui ne connaissaient pas Joseph croyaient qu'il ne possédait qu'un seul spécimen de cette espèce en voie d'extinction. Ils étaient dociles comme des agneaux aux pieds de leur maître, mais plus féroces que le pire démon de l'enfer le plus effroyable s'ils sentaient le danger. Ses trois chiens, son cheval ibérique et l'épée de Goliath furent les trois choses que Joseph emporta avec lui de Bethléem le jour où Élisabeth lui dit :

« Mon fils, toutes ses sœurs se sont mariées et sont heureuses ; le garçon est déjà en pleine fleur et possède toute la grâce de son père. Cléophas est fort, grand, intelligent, il ne tardera pas à trouver, , quelqu'un qui l'aimera à la folie. Très bientôt, la Fille de Salomon sera libérée de son vœu, n'est-ce pas ce que le Fils de Nathan attend depuis toutes ces années ? »

Et Joseph emporta avec lui à Nazareth une quatrième chose, qui lui était la plus précieuse de toutes : le document généalogique de sa Maison. Mais revenons à notre sujet.

À deux reprises seulement dans sa vie, la main de Joseph s'est portée instinctivement sur l'épée de son père David. Que son bras se soit levé ainsi en dit long sur la stature de cet homme et la force de son bras. La première fois, ce fut lorsque Joseph alla chercher Marie chez Élisabeth, la mère du Baptiste. La seconde, lorsque Joseph entra dans le Temple pour chercher le Fils de Marie.

Que se serait-il passé si, au lieu de dire à ses parents ce qu'il leur a dit, l'Enfant avait dit à Joseph : « Fils de Nathan, remets-moi l'épée des rois de Juda » ?

TU ES POUSSIÈRE ET TU RETOURNERAS À LA POUSSIÈRE

Qu'est-ce donc que ce vieillard a révélé à l'Enfant ? Qu'est-ce que cet homme lui a montré pour que le Fils de Marie renonce à ses projets ? Que lui a-t-il dit ? Pourquoi cet Enfant s'est-il tu et a-t-il renoncé à monter sur le cheval du Fils de David, ce prince vaillant et impétueux qui, selon l'interprétation populaire des Écritures, à la tête de ses armées, devait apporter la paix de Dieu au monde entier ? Pourquoi celui qui était entré dans le Temple, prêt à se révéler et à revendiquer ce qui lui appartenait de droit humain et divin, a-t-il soudainement abandonné ses projets messianiques et est-il parti à la suite de « ses parents » sans dire un mot ?

Il est certain que ce vieillard – dont nous découvrirons l'identité dans la deuxième partie – a révélé à l'Enfant la sagesse que vous connaissez tous par la bouche de l'Église catholique depuis l'époque des apôtres. Mais il y a eu plus, bien plus encore.

Et la seule façon de découvrir ce qui lui est passé par la tête est de nous mettre à sa place. Mais pas de manière arbitraire, selon nos envies et ce qui nous semble conforme à notre nature. Oublions un instant tout ce que nous avons entendu et mettons-nous à sa place. Et pour cela, acceptons la thèse catholique de l'Incarnation du Fils de Dieu. Nous allons l'adopter à tous les niveaux et la pousser jusqu'à ses dernières conséquences.

Nous allons envisager la possibilité que cet Enfant ait été le Fils de Dieu en personne. Pas un fils quelconque à notre image et à notre ressemblance, par adoption ; pas même un fils de Dieu à l'image et à la ressemblance des anges que nous voyons, dans le livre de Job, en présence de Dieu. Non, partons du principe que cet Enfant était un fils de Dieu à la manière de celui qui est le Fils unique de son Père, car il a été engendré de son Être. Et qu'en sa qualité de Fils unique, il répond à toutes les exigences que le Credo catholique met sur la table : Lumière issue de la lumière, vrai Dieu issu du vrai Dieu. C'est une possibilité. Une possibilité que nous allons examiner dans toute l'étendue de sa portée.

Le premier à avoir envisagé cette possibilité fut Jésus lui-même. Dans sa doctrine, il s'est proclamé Cause métaphysique de la Création, c'est-à-dire la raison pour laquelle Dieu fait toutes choses, y compris notre univers. C'est depuis cette position de Fils unique que Jésus a répondu aux Juifs qui lui demandaient son âge : « Il existait déjà avant Abraham », ce qui est logique si l'on considère qu'en tant que Cause métaphysique de la Création, sa présence était nécessaire dès le Commencement et avant même que l'action ne commence. Fidèle à lui-même, Jésus a de nouveau proclamé pour lui-même cette condition de Raison métaphysique lorsqu'il a affirmé que « son Père lui montre tout ce qu'il fait ». Le fait qu'il nous ait invités à assister au Spectacle lors des prochains Actes créateurs n'est qu'un aspect secondaire. C'est un élément qui n'a pas sa place ici pour l'instant. La thèse que nous défendons est que lorsque Dieu a inauguré le Commencement et créé les

Cieux et la Terre, son Fils unique était à ses côtés et que c'est par amour pour Lui qu'Il s'est disposé à nous créer, nous, le genre humain.

Tout était parfait. Jusqu'à ce qu'Adam commette l'erreur de se laisser entraîner par la ruse du Serpent.

Indépendamment du dilemme que nous posent la perfection divine et la liberté humaine, ce qui importe vraiment, c'est que le Fils de Dieu a vécu la condamnation d'Adam comme quelque chose qui le touchait directement.

Il ressort des Écritures que Dieu et son Fils ont abandonné Adam et Ève pendant un certain temps. À leur retour, ils ont constaté que le mal était fait. Leur Père a compris tout ce qui s'était passé, a jugé l'affaire et, dans la colère du Juge de l'Univers, a prononcé sa sentence contre tous les acteurs. Il jura au Serpent qu'un fils d'Adam se lèverait et lui écraserait la tête. Il condamna Adam et Ève à mourir.

Stupéfait, abasourdi par cette rébellion contre Dieu, son Fils, frère d'Adam le défunt, sentit le sang lui monter à la tête et rêva du Jour de la Vengeance de Yahvé.

Mais ce Jour de la Vengeance n'était pas pour demain ni pour après-demain. En réalité, personne ne savait quand il aurait lieu. Le Fils de Dieu savait seulement qu'au fil du temps, la perte d'identité de l'Homme que Dieu avait créé ne cessait de s'aggraver. Elle devint si grande, et la haine qui, à cause de lui, s'accumulait contre les anges rebelles lui parut si immense, qu'il demanda de tout son être à son Père de l'envoyer en personne sur Terre pour affronter le Diable en personne. Une fois le Diable vaincu, la couronne d'Adam reviendrait au Vainqueur ; et le Vainqueur et le Fils de Dieu étant une seule et même personne, pendant son règne, le genre humain sortirait de l'enfer où il avait été précipité et reprendrait le chemin pour lequel il avait été créé et dont la Trahison de Satan l'avait détourné.

Le Fils de Dieu vint donc sur Terre, le sang bouillonnant dans ses veines, prêt à essuyer les larmes de notre monde. Son épée était dans sa bouche, c'était sa Parole. Pour conquérir le monde, il n'avait pas besoin de l'épée de Goliath ; il lui suffisait d'ouvrir la bouche et d'ordonner aux vents de se lever, aux armées de déposer les armes. Il apporte la Paix ; son étendard est celui d'une Santé qui triomphe de la Mort et conduit les hommes à l'Immortalité.

L'Immortalité ?

Ai-je dit « l'Immortalité » ?

« Eh bien oui, mon fils, mais vas-tu te rebeller contre le jugement de ton Père ? » lui dit ce Siméon. « Pour nous sauver, vas-tu te condamner toi-même ? Pour sauver le présent, vas-tu condamner l'avenir ? Certes, ton Père t'a envoyé affronter le Malin et tu lui écraseras la tête, mais si tu brises les murs de notre prison contre le jugement divin, en quoi te distinguera-tu de celui contre qui tu es venu venger la mort de notre père Adam ? Car le jugement de Dieu est inébranlable : tu es poussière et tu retourneras à la poussière. Tel est notre sort. Ton Père et Dieu t'a-t-il dit : « Va leur annoncer la fin de leur captivité ; libère-les et accorde-leur l'Immortalité à laquelle ils

aspirent depuis que je les ai créés » ? Ne vois-tu pas, mon fils, qu'en te laissant emporter par l'amour que tu nous portes, tu t'entraînes toi-même à la perdition et tu entraînes avec toi toute la Création ? Qui d'autre que le Juge de nous tous peut sceller notre liberté ? Mais s'il a donné ce pouvoir à son Fils, alors fais selon ta volonté. »

LA PENSÉE DU CHRIST

Les évangélistes nous ont montré, dans l'épisode de la Transfiguration, que le Fils de Dieu n'avait pas besoin d'être crucifié pour retrouver sa condition surnaturelle. La Transfiguration dont ils parlent était justement cela : la réponse à cette question si simple. La nécessité de la mort du Christ dont ils parlent dans leurs évangiles se rapporte aux fondements de la doctrine du royaume des cieux. S'il y avait nécessité de la mort du Christ, ce n'était pas en raison d'une incapacité de Jésus à retrouver sa condition divine. Pour retrouver sa condition divine, Jésus n'avait qu'à le vouloir.

Lorsqu'il revint à Nazareth, ce qui arriva réellement à l'Enfant, c'est qu'il renaquit. Le Fils de Dieu qui s'était fait homme, qui mourait d'envie de grandir et qui ne voyait jamais venir le jour où il pourrait s'asseoir parmi les adultes, s'est enfin glissé dans notre peau. Dieu est en haut et nous sommes en bas, et tout le dilemme de l'humanité passe par un pont sur des sables mouvants. Comment connaître la pensée de Dieu ? Comment découvrir son plan de salut universel et éternel ?

C'était désormais un homme qui se posait toutes les questions que tous les hommes se posaient et auxquelles aucun ne répondait. C'était désormais le Christ qui levait les yeux vers le ciel et regardait Dieu face à face, cherchant à connaître ses pensées. C'était désormais le Fils de l'Homme qui reconnaissait son ignorance et regardait Dieu en quête de sa sagesse

Mais tu as douze ans. Et tu as toute la vie devant toi. Et chaque jour où tu te lèves, tu te lèves avec cette Croix. Et chaque année qui passe, chaque année qui passe, cette Croix te pèse davantage. Et que tu le veuilles ou non, ce poids t'enfoncera plus d'une fois.

Tu peux tout faire et ne rien faire ; tu vois le monde autour de toi vivre en enfer et tu ne peux rien faire, bien que tu aies le pouvoir de tout faire. Tu peux sauver le Présent et condamner l'Avenir, ou laisser le Présent vivre son Destin et garder ta Liberté pour le moment où le prisonnier sortira de prison. Tu l'attendras de l'autre côté de la porte pour le guider vers un Nouveau Jour de liberté qui ne s'achèvera jamais. Jusqu'à ce Jour-là, le monde devra suivre son chemin, et jusqu'à ce que ton Heure arrive, tu devras sombrer maintes fois dans de profondes dépressions, et tu n'auras personne pour te soutenir, il n'y aura personne à tes côtés avec qui partager ton destin, personne ne te donnera un coup de main, personne ne te tendra la main car personne ne sera à tes côtés pour savoir ce qui t'arrive et pourquoi tu t'enfonces jusqu'à te noyer.

Tu es Jésus de Nazareth, un jeune homme riche ; tu possèdes tout ce qu'un homme peut désirer et tu ne prends que ce que tu veux. Tu n'as besoin de rien ni de personne. On t'ouvre les portes partout où tu vas ; on t'appelle « seigneur » et ta parole vaut de l'or pour ceux qui font affaire avec toi. Personne ne connaît ton secret ; une seule Femme le connaît. Son mari est

mort quand tu avais environ vingt ans, tout comme Cléophas. Il ne reste plus qu'elles, ta Mère et sa sœur Jeanne ; elles seules savent qui tu es. Mais aucune ne sait où tu vas, ni quels sont tes projets. Tu es seul. Lorsque les tempêtes s'abattront sur ton esprit, tu n'auras personne à serrer dans tes bras pour lutter ensemble contre la tempête. Si tu ne deviens pas fou, ce sera uniquement parce que tu es celui que tu es, mais même en étant celui que tu es, tu devras subir la tempête en pleine campagne, sans toit ni abri contre l'eau qui tombera à torrents sous un ciel couvert de ténèbres sur ton corps mortel. Ce que tu vas faire est d'autant plus amer que la vie que tu mènes est douce.

Pour celui qui meurt de faim, le pain dur a le goût de la gloire, mais si tu donnes ce même pain à celui qui mange des petits pains, il s'y cassera les dents. Les tiens, Jésus, sont habitués à manger le meilleur pain. Ton corps est habitué aux vêtements les plus raffinés. Et tu vas conduire une armée d'hommes vers le même sort que le tien. Ne vas-tu pas sombrer ? Leurs fantômes ne t'attaqueront-ils pas dans tes rêves ? Ne te réveilleras-tu pas à genoux dans les déserts, implorant miséricorde ? Ne seras-tu pas tourmenté par les visions de leurs corps déchiquetés par les bêtes sauvages des cirques romains, tandis que tu lèveras les yeux vers le Ciel pour demander la fin de la condamnation d'Ève et de ses enfants ? Combien de temps durera pour toi chaque année que tu vivras ? Les vingt années qui t'attendent ne seront-elles pas pour toi une éternité ? Tu les as sous les yeux. Ils sont tous purs. L'un après l'autre, ils sont tous innocents. Leur seul crime est de t'aimer par-dessus tout. Ils t'aiment plus que le temps, plus que l'immortalité, plus que tous les trésors de l'univers. Tu es leur vie. Et ils sont là, suspendus à leurs croix, acteurs d'un spectacle sanglant, ode à la folie, chantant en l'honneur des larmes que, pour eux, toi, Jésus, tu as versées dans le désert, lorsque tu disparaissais mystérieusement et que tu revenais sans dire à personne d'où tu venais ni ce que tu avais fait. Ils ont vu tes larmes et ont adouci ton cœur le jour de leur martyre afin de ne pas éveiller dans ta poitrine le cri de la vengeance. Ne vas-tu pas souffrir dans ta chair le crime de tes centaines de milliers de petits frères, que tu conduiras à la croix sans qu'ils aient commis aucun délit pour lequel ils pourraient être reconnus coupables ? T'aimer sera leur délit. Ne vas-tu pas implorer la miséricorde de ton Père ? Ne chercheras-tu pas une autre alternative viable ? Et pourtant, le Calice est plein et tu devras le boire jusqu'à la dernière goutte. Une Espérance te soutient, mais tu ne peux en parler à personne, tu ne peux partager avec personne la joie infinie dans laquelle tout ton être se réjouit lorsque, en regardant celui qui siège sur le Trône du Jugement dernier, tu vois, tu contemples et tu te regardes toi-même.

JÉSUS-CHRIST

Nous ne savons pas à quel moment de la vie nous franchissons la frontière entre l'enfance et l'adolescence ; ni à quel moment nous avons cessé d'être jeunes pour devenir adultes. Il ne semble pas y avoir de règle générale ; c'est quelque chose que chacun découvre par lui-même et vit à sa manière.

Si tel est le cas pour nous, combien il est plus complexe d'appliquer notre psychologie à quelqu'un comme le Jésus des Évangiles !

Ayant adopté la démarche de le voir tel qu'il se voyait lui-même, après avoir expérimenté, dans la mesure où notre compréhension nous le permet, ce qui se passait dans son esprit, poursuivons notre chemin. Il reste encore de nombreux domaines inaccessibles à l'intelligence des siècles passés et qui, soumis à l'imagination de ceux qui ont voulu y pénétrer, nous sont parvenus déformés, à l'instar de tableaux altérés par les passions des copistes.

Si, à un moment donné, j'ai laissé libre cours à mes propres passions, le lecteur, en tant qu'être libre, se doit de recréer le fil historique à partir des caractéristiques de sa propre intelligence. L'auteur ne peut que désigner l'horizon et peindre ce qu'il voit de ses propres yeux, et bien que la structure de l'œil soit la même pour tous, la manière de voir les choses revêt une forme personnelle et intransférable. C'est à partir de cette perspective personnelle et de cette compréhension individuelle que l'auteur recrée ce qu'il écrit ; le lecteur devra l'adapter à sa propre façon de rire, de pleurer, de haïr, d'aimer, de comprendre et même d'ignorer.

Revenons donc avec Jésus chez ses parents à Nazareth, et à partir de cette découverte, sachant désormais ce qu'il venait de découvrir, la Croix du Christ, sa Croix, essayons d'ouvrir l'horizon de ses souvenirs aux reflets purs de la réalité telle qu'ils l'ont vécue, Lui et les siens.

L'Enfant qui était descendu à Jérusalem était, à tous égards, vu par les yeux d'un étranger, un petit monsieur. Son cousin Jacques, par exemple. Jacques avait deux ans de plus que son cousin Jésus, et pourtant, alors que ce dernier n'avait encore jamais tenu un marteau ni ne savait ce que c'était que d'enfoncer un clou, Jacques, fils de Cléophas, était déjà un as, le garçon s'étant pleinement investi dans son rôle d'apprenti charpentier. Père de ce Jésus, un garçon grand et extrêmement intelligent, Joseph dut essuyer plus d'une critique quant à la manière dont il élevait son fils unique. Il le gâtait, lui disaient-ils.

Nous n'allons pas parler de jalousie ni évoquer des passions que nous aurions tous préféré ne jamais connaître. Le fait est que la mentalité des petits villages a toujours été un vivier d'ignorance des plus flagrantes et des plus ennuyeuses.

Les critiques adressées à Joseph concernant la manière dont il élevait son fils aîné ne disaient rien à Marie et ne pouvaient être poussées plus loin que de raison, étant donné qui était l'Enfant. Cet Enfant qu'on critiquait était l'héritier de la fille de Jacob. Une grande partie de tout ce que les Nazaréens voyaient autour d'eux appartenait au « petit maître Jésus ». Si ses parents ne voulaient pas qu'il touche aux clous et aux marteaux, qui était-on pour leur faire des reproches ?

Le fait est qu'à son retour de Jérusalem, cet Enfant rompit avec le rôle de « petit monsieur » qu'on lui attribuait et se rapprocha de son père avec l'obéissance et la diligence du bon garçon dynamique que tout père souhaite avoir pour fils.

Marie le voyait terminer sa journée, accaparé par le travail. De toute sa vie, son Enfant n'avait jamais soulevé une planche, et soudain, il ne cessait de réclamer du travail. Il suffisait que son père ouvre la bouche pour qu'il lui obéisse. Même Joseph le regardait en se disant : « Qu'est-ce qui t'arrive, mon fils ? »

Mais pas seulement à la menuiserie. Si tante Jeanne avait besoin qu'on lui fasse une commande, le fils de sa sœur était là pour tout ce qu'il fallait. S'il fallait aller aux champs cueillir des amandes ou moissonner le blé, son neveu Jésus était le premier sur place dès l'aube. Il ne se plaignait jamais, ne répondait jamais, ne disait jamais « non ». Ni à ses proches, ni à quiconque lui demandait une faveur. Comment n'aurait-il pas fini par être épuisé !

C'était comme s'il ne voulait pas réfléchir, comme s'il avait besoin d'oublier quelque chose. Il avait besoin de se consacrer à l'activité physique. Il avait mal aux bras et ses tendons tremblaient de fatigue, mais il ne disait jamais non et n'abandonnait jamais. Il se levait le premier et se couchait le dernier. Il ne jouait plus avec les enfants du village. Il ne parlait plus non plus, sauf quand on lui posait une question. Le changement fut si brusque, si colossal, si surprenant que sa Mère s'asseyait au bord de son lit pendant que son Enfant dormait, se demandant ce qui se passait dans cette tête. Avant, son Enfant lui parlait, lui racontait tout ce qui lui arrivait. Depuis leur retour de Jérusalem, son Enfant était devenu une autre personne, il était comme un inconnu pour Elle. Pour tout le monde, il était tel qu'il devait être : un garçon obéissant et silencieux qui ne coupait jamais la parole aux aînés et ne répondait jamais quand on le réprimandait pour quoi que ce soit. Mais pour Elle, son Enfant était en train de devenir un inconnu.

« Il devient un homme », lui disaient-ils. Cela ne lui suffisait pas. Elle savait que, quoi qu'il arrive à son Enfant, cela ne pouvait s'expliquer par l'expérience humaine. N'avait-elle pas vécu l'effondrement de son Enfant à Alexandrie ? Pour ceux qui l'avaient vu assis à la porte de la menuiserie du Juif, la tristesse de l'Enfant pouvait s'expliquer par un caprice que son père lui avait refusé et qu'il lui avait interdit de redemander. Était-ce aussi simple que cela ? Loin de là ! Elle savait que son Fils ne fonctionnait pas comme les autres enfants.

À cette occasion-là, à Alexandrie, Marie avait trouvé le moyen de se frayer un chemin jusqu'au cœur de son Enfant. Mais cette fois-ci, cela lui semblait tout à fait impossible. La seule chose qu'elle pouvait faire était de se blottir à ses côtés et de s'endormir en gardant ses rêves, car quoi qu'il lui arrive, cette fois-ci, son Enfant ne lui ouvrirait jamais les portes de son esprit, ni ne lui permettrait de trouver le chemin vers son cœur.

Ce n'était pas qu'elle fût triste ou qu'elle portât un chagrin si grand que la simple idée de le partager lui parût impossible à l'Enfant. Elle savait que c'était quelque chose de plus profond ; si profond que, même en le regardant dans les yeux, son regard se perdait dans l'étendue des yeux de Jésus sans jamais atteindre l'horizon derrière lequel son Fils cachait ses pensées.

« Qu'as-tu, mon fils ? », se demandait-elle en son for intérieur, sachant que son Enfant ne lui donnerait jamais la réponse.

LA MORT DE CLÉOPHAS

Cléophas, le père de Jacques le Juste et de ses frères, était un homme béni. S'il est vrai qu'avant la mort, l'être humain revit les années passées en ce monde, les derniers instants du frère de Marie furent heureux.

La seule peine qui aurait pu assombrir ses souvenirs lumineux – la mort de son père peu après sa naissance – ne parvint même pas à troubler ses derniers moments. Sa sœur Marie avait transformé cette absence physique en une présence angélique, toujours veillant sur lui.

À présent, qu'il était à deux doigts de franchir le seuil de la mort, Cléophas pouvait se souvenir en souriant de la manière dont sa sœur aînée avait su atténuer l'absence de leur père en le transformant en son propre ange gardien. Comment aurait-il pu douter de l'innocence de sa sœur Marie le jour où sa mère lui avait raconté l'Annonciation ?

Il fut le premier homme au monde à connaître le Mystère de l'Incarnation, et le premier à croire les yeux fermés en la Vierge qui concevrait le roi Messie. C'est sa mère qui l'avait pris à part et le lui avait dit en toutes lettres : « Mon fils, voici ce qui va se passer, ceci, cela et cela, et je veux que tu fasses ceci, cela et cela. »

Cléophas oublia sa femme et ses deux jeunes enfants, sella son cheval, la jument pour sa sœur, et, sans donner plus d'explications que nécessaire à son beau-frère, ouvrit la voie à la Vierge à travers la Samarie.

Mon Dieu ! Comme il était beau, tel un chérubin sur son cheval de feu, le regard d'aigle scrutant l'horizon, l'épée prête et affûtée pour tracer autour de sa Sœur le cercle que le soldat romain inconnu avait tracé autour du grand roi d'Asie. « Si tu franchis la ligne, tu declares la guerre à Rome ; si tu fais demi-tour, pars en paix. Si tu veux la guerre, tu l'auras. »

Son beau-frère lui donna pour compagnie deux de ses chiens, Deneb et Kochab. Ces derniers, derniers représentants de leur race, semblaient avoir été contaminés par la tension de leur jeune frère humain ; Deneb ouvrait la marche, Kochab surveillait l'arrière-garde.

La Vierge serait descendue seule en Judée sans autre protection que la confiance qu'elle plaçait dans le Seigneur par l'intermédiaire de son ange Gabriel. Mais son Cléophas était si beau, l'enveloppant du manteau de sa foi absolue en son innocence.

Quelque temps avant que ne soit découvert à Nazareth l'état de grâce dans lequel se trouvait la femme du charpentier – état de grâce dont tout le voisinage parlait –, un jeune homme de Judée, venu de Jérusalem même, arriva à Nazareth à la recherche de Joseph. Il apportait un message de Zacharie. Son contenu laissa Joseph pensif. « Élisabeth était enceinte. »

Lorsque, peu après, sa belle-mère décida d'envoyer Marie chez Élisabeth, afin qu'elle l'aide pendant les derniers mois de la grossesse de Jean, Joseph trouva cela naturel. Mais ce qu'il ne trouva plus aussi logique, c'est que ce soit Cléophas qui le devance et accompagne Marie vers le sud. À présent, sur son lit de mort, Cléophas se souvenait avec tendresse de l'air surpris que son beau-frère avait pris en l'entendant, lui, un jeune garçon à ses yeux, prononcer les paroles d'un homme mûr.

« N'en dis pas plus. La conversation est terminée. Ma mère décide, sa fille obéit, et moi, son fils, j'exécute. Jusqu'au jour de ton mariage, ta fiancée est soumise à l'autorité de ma mère. Il n'y a rien d'autre à dire, Joseph. Nous nous reverrons à notre retour. » Joseph resta là à le regarder avec les yeux de celui qui découvre l'homme dans le jeune garçon et qui est ravi qu'il en soit ainsi, car c'est ainsi que les choses doivent être.

Zacharie et Élisabeth s'étaient retirés dans leur maison de campagne dans les montagnes de Juda, loin de Jérusalem. Cela faisait déjà quelque temps que le fils d'Abias s'était retiré de la fonction officielle qu'il avait occupée toute sa vie dans la hiérarchie bureaucratique du Temple. Et il ne l'avait fait que quelques mois auparavant, car le sacerdoce étant à vie et n'ayant pas d'enfants, son service l'obligeait jusqu'à sa mort ou jusqu'à ce qu'une maladie l'en empêche.

En bonne santé et longévif à une époque où l'espérance de vie moyenne d'un homme dépassait à peine la cinquantaine, Zacharie, bien qu'il eût pu mettre le service de son père à la disposition du Temple, préféra rester à son poste sacré jusqu'à ce que la mort ou la maladie l'obligent à se retirer. Et c'est exactement ce qui s'est produit. Car, devenu muet, il ne put plus maintenir cette attitude d'inamovibilité qui lui avait valu tant d'ennemis.

La gestion du trésor du Temple incombait aux familles sacerdotales détentrices des vingt-quatre quarts de service. Le président de ce conseil d'administration était le grand prêtre, qui était lui-même élu parmi ces vingt-quatre familles. En règle générale, la fonction se transmettait de père en fils. Mais il arrivait parfois que ce qui était arrivé à Zacharie se reproduise.

Zacharie n'avait pas d'enfants à qui léguer son siège. La procédure normale dans ce cas consistait à mettre le poste à la disposition du conseil des saints et à choisir un successeur parmi les familles. Comme on peut le comprendre, il ne pouvait manquer quelqu'un pour mettre sur la table l'argent nécessaire à l'achat de ce poste vacant.

Contre nature et sans nécessité, Zacharie s'est fait de nombreux ennemis en refusant catégoriquement de vendre son tour. Personne ne pouvait l'obliger à mettre à la disposition du Conseil le tour de son père. Et il ne l'a pas fait.

Personne n'a jamais su ce que l'ange avait dit à Zacharie, mais les conséquences de cette Annonciation furent miraculeuses pour ses ennemis. Muet, le fils d'Abias fut contraint de mettre son tour de service à la disposition du Conseil, de signer sa démission et de se retirer de sa fonction.

Zacharie se retira dans la villa que lui et son épouse possédaient dans les montagnes de Juda. C'était une maison de campagne, loin du monde et de son agitation, à laquelle seul Siméon le Jeune, le dernier survivant de la lignée des Précurseurs, avait accès. À part Siméon le Jeune, ils ne recevaient aucune visite. La raison ?

Eh bien, la raison était le miracle que vivaient alors les parents de Jean-Baptiste.

Sur son lit de mort, Cléophas se souvint de la merveille qu'il avait vécu le jour où il avait rencontré ses « grands-parents ». Zacharie sautait partout sur les murs, et sans les cheveux blancs comme la neige d'Élisabeth, personne n'aurait pu jurer que cette femme avait déjà dépassé la soixantaine. Le garçon lui ressemblait, à son grand-père. Il ne parlait pas, mais ne cessait de bouger. Un seul autre couple dans toute l'histoire du monde avait vécu un miracle de cette nature : Abraham et Sara, bien sûr.

Depuis le porche de la maison de campagne de ses grands-parents, Cléophas se souvenait avoir regardé l'horizon en se disant : « Qu'est-ce qui t'arrive, Joseph, pourquoi mets-tu tant de temps ? ». Comment décrire la joie de ce jeune garçon lorsqu'il vit Joseph apparaître au fond de la vallée, galopant à toute allure à travers la plaine ! Les larmes ne lui montèrent-elles pas aux yeux lorsqu'il vit ce géant s'agenouiller aux pieds de la Vierge pour lui demander pardon d'avoir douté de son innocence ?

Le jour où Joseph lui annonça qu'il emmenait Marie et Jésus loin d'Hérode, Cléophas le regarda dans les yeux comme pour lui dire : « Et toi, tu as cru que j'allais rester ici pendant que tu emmenais ma sœur au bout du monde ? »

Dès la première fois qu'il avait vu ce grand échalas, Cléophas avait tout de suite plu à Joseph. Et ils ne se sont plus jamais séparés.

Père d'une famille nombreuse qui semblait ne jamais s'arrêter, Cléophas n'a jamais reproché à Joseph le comportement de son fils Jésus ni la manière dont il l'éduquait. Si son fils Jacques se cassait les poings contre les coins des planches tandis que son neveu Jésus partait parcourir les collines, Cléophas voyait cela avec les yeux de celui qui, après tout, avait autrefois été le jeune maître du Cigüeñal. C'était ainsi que sa propre mère l'avait élevé.

De tous les enfants de Nazareth, Cléophas était le petit prince qui n'avait ni travaillé ni eu besoin de se donner du mal pour aider la famille. Sa sœur Jeanne se débrouillait toute seule pour s'occuper des champs ; sa sœur Marie dirigeait l'atelier de confection le plus rentable de la région. De temps en temps, la grand-tante Isabelle venait de Jérusalem les bras chargés de cadeaux. Allait-elle oublier l'enfant de la maison ?

Quelle était sa mission dans cette vie ? Profiter de la vie !

Son neveu Jésus lui rappelait tellement lui-même que Cléophas riait en voyant Joseph se débattre tant lorsqu'il devait défendre son Jésus devant ses amis et ses voisins.

Lui aussi fut pris au dépourvu et émerveillé par le changement si brusque de son neveu à son retour de Jérusalem. Tout comme sa sœur, il ne parvenait pas non plus à comprendre ce qui se passait dans la tête de son neveu. Le seul qui semblait comprendre l'Enfant, c'était Joseph.

Joseph était le seul à ne pas paraître surpris. Il était le seul à sembler savoir parfaitement ce qui lui arrivait et, tout comme l'Enfant lui-même, Joseph s'en tenait à ne rien dire à personne. Avec sa Mère et son oncle Cléophas, Jésus se sentait mal à l'aise car il lisait dans leurs yeux ce qu'ils pensaient. En revanche, avec Joseph, l'Enfant se sentait à l'aise. C'était le seul qui ne le regardait pas avec des questions dans les yeux et le seul qui savait s'y prendre avec lui de telle sorte que Jésus en oubliait ses problèmes et redevenait le garçon vif, intelligent et travailleur que tout le monde louait auprès de ses parents.

Oui, bien sûr, Cléophas avait mené une vie merveilleuse avant de rencontrer Joseph. Mais ce nomade géant, chevauchant son cheval ibérique et errant à travers les provinces du royaume, avec ses trois chérubins assyriens tout droit sortis d'une fresque perdue d'un palais de Ninive, ce nomade avait apporté à sa vie ce qui lui manquait : l'image du père, du frère qu'il n'avait jamais eu. Et maintenant, sur son lit de mort, il serait pour ses fils et ses filles le père qui allait leur manquer.

Oui, s'il est vrai qu'avant de mourir l'esprit parcourt les années vécues, une à une, Cléophas revécut des années uniques, merveilleuses. La Vierge pour sœur, le roi Messie pour neveu, un chérubin pour beau-frère, une femme merveilleuse qui lui avait donné des fils et des filles, tous en bonne santé, tous robustes.

« Joseph... », commença-t-il depuis son lit.

« Frère », l'interrompit Joseph. « Tes fils sont mes fils, tes filles sont mes filles. Parmi nous tous, c'est toi qui es en ce moment le bienheureux. Notre père David attend son prince Cléophas au sein de cette lumière qui s'allumera lorsque tu fermeras les yeux. C'est là que nous nous reverrons, mon frère. Viens me tendre la main quand ce sera à mon tour de fermer les miens. »

Et il en fut ainsi. Cléophas mourut jeune, comme son père Jacob.

« Tout comme notre père, Jeanne, dans la fleur de l'âge. Comme tu vas nous manquer, mon frère ! », s'écria la Vierge en pleurant.

On l'enterra à Nazareth, dans la tombe de son père Jacob, aux côtés de son grand-père Matán, sur les restes d'Abiud, fils de Zorobabel, fils de Salomon, fils de David.

LA MORT DE JOSEPH

La vie de Joseph le charpentier s'éteignit peu après celle de Cléophas.

Si l'existence de Cléophas fut belle et digne d'être vécue, celle de Joseph le charpentier fut celle d'un guerrier toujours au bord du précipice, les muscles constamment tendus, les nerfs à fleur de peau, toujours vigilant, toujours prêt à s'adapter au prochain revirement du destin.

« Rien n'est prédéterminé, qui sait ce que demain nous réserve ? Lorsque le livre de la vie tournera la page, on verra alors ce qu'il contient. Et à chaque jour suffit sa peine. »

« Le sort des enfants de l'Esprit est de répondre rapidement au son de la trompette appelant à l'action. »

« La Mort attaque toujours par derrière, mais celui qui lui tient tête lui enlève de la main cet atout qu'est l'effet de surprise. »

Des proverbes de cette nature constituaient le pain quotidien de Joseph le charpentier. Zacharie, le futur père de Jean-Baptiste, son précepteur, tuteur, mentor, maître, tout ce qu'il y a de meilleur en une seule personne, consacra son talent, son génie, sa sagesse, son art, tout ce qu'il avait de meilleur, à former l'esprit du jeune Joseph. Grâce à sa patience et à son dévouement, le guerrier intrépide qui coulait dans les veines du jeune Joseph apprit à regarder la Mort droit dans les yeux, et, avec l'éclat dans le regard du héros qui se sait invincible, à affronter même l'Enfer lui-même.

Mais ce à quoi son esprit ne s'était jamais préparé, c'était de se retrouver pris dans les filets de Dieu lui-même.

Sa conception de toujours concernant la naissance du fils de David était elle aussi celle, classique, que l'on retrouve couramment : papa, maman, ils se marient, s'unissent, deux personnes différentes qui ne font plus qu'un, l'appel du sang, le pouvoir de la chair. Se serait-il imaginé que Dieu allait s'en mêler par l'Incarnation de son Fils ? Eh bien, à vrai dire, non ; ce qui s'est passé ensuite, il ne l'avait jamais imaginé.

En repensant à cette époque, en revivant ces jours-là, Joseph le charpentier riait de bon cœur.

Cette fois-ci, le guerrier avait atteint l'autre rive du champ de bataille. Autour de son lit de mort, ses neveux et ses hommes pleuraient l'adieu au chérubin qui n'avait jamais baissé la garde, la mort du héros qui ne s'était jamais déparé de son casque et de son armure. Il s'apprêtait déjà à rendre son âme.

Tous croyaient déjà que ses forces avaient atteint leur terme, que son souffle s'évanouissait dans les distances entre le Ciel et la Terre, lorsque Joseph le Charpentier sortit de son sommeil. Ce fut le souvenir de la réponse qu'il avait donnée à son maître Zacharie le jour où Élisabeth leur avait annoncé la nouvelle du vœu de la Vierge qui le réveilla.

« Que la volonté de Dieu soit faite. Mon peuple attend ce jour depuis mille ans, je peux bien attendre dix ans », avait dit Joseph.

Ô Dieu, quel revirement inattendu tu as donné à la vie de ton serviteur !

Le jeune Joseph grandit en rêvant du jour où il verrait naître de son épouse le roi Messie, le maître de l'épée des rois, le légitime détenteur des deux rouleaux messianiques.

Ses frères et sœurs ne comprenaient pas que leur Joseph ne se marie pas à l'âge où tout le monde avait coutume de le faire. La vie était courte. L'existence, très dure. À ce stade de l'histoire, personne ne pouvait se permettre le luxe de laisser passer les années à la manière des Patriarches, qui se mariaient à partir de quarante ans. Beaucoup étaient déjà grands-parents à seulement quarante ans. Qu'attendait donc le chef du clan des charpentiers de Bethléem pour choisir une femme et les honorer tous d'un sang nouveau ?

Joseph le charpentier gardait le silence. Il répondait à ses frères par le silence de celui qui semblait, contrairement aux autres mortels façonnés d'argile, avoir été forgé dans le fer.

Loin de lui l'idée d'avoir un cœur de pierre, mais tu ne lui as pas laissé, ô Dieu saint, d'autre choix que d'adopter cette attitude pour le bien de tous ; car si la moindre nouvelle du complot davidique qui se tramait dans son dos était parvenue aux oreilles des assassins d'Hérode, combien de temps ce serpent aurait-il mis à ordonner la mort de tous les frères de ton serviteur ?

Joseph le charpentier sortit de son sommeil en revivant ce jour inoubliable, le jour où il s'était rendu chez sa belle-mère Anne pour lui demander des explications sur la rumeur qui avait scandalisé tout Nazareth.

Que se passait-il ?

Qu'est-ce qui parvenait à ses oreilles ?

Les voisines lui lançaient des allusions accablantes.

« Comment allez-vous appeler l'enfant, monsieur Joseph ? Car ce sera un garçon. »

Le charpentier finit par ressentir le coup au cœur, cessa de tergiverser et alla directement parler à sa belle-mère.

La veuve, qui attendait sa visite, alla lui ouvrir la porte.

La mère de la Vierge s'était préparée à cette rencontre.

Elle l'avait redoutée. Elle l'avait souhaitée. Elle rêvait de lui, elle soupirait pour lui, elle tremblait en pensant à lui.

Serait-elle à la hauteur des circonstances ? La grâce qui émanait de l'innocence de sa fille lui aurait-elle été transmise, à elle, sa mère ?

En tant que mère, elle était prête à arracher les yeux de quiconque prononcerait le mot « adultère ». Son gendre Joseph était un saint, un homme des plus bons, mais quel homme ne serait pas scandalisé d'apprendre que sa femme était en état de grâce, et par l'œuvre du Saint-Esprit ?

Le cœur serré, la veuve ouvrit la porte à son gendre.

« Assieds-toi, mon fils », lui dit-elle. « C'est un grand jour pour toutes les familles de la terre. »

Quelle façon d'entamer la conversation !

Le Charpentier s'assit. Quant à ouvrir la bouche, il ne le fit pas. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu besoin. Son regard disait tout.

Certes, mille images valent peut-être moins qu'une parole de Dieu, et une image vaut peut-être plus que mille paroles d'homme. Dans cette situation précise, la mère de la Vierge face à l'homme directement concerné par l'Incarnation du Fils de Dieu par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit, ni les mots ni les images ne semblaient suffisants à cette mère prise dans les filets d'un Dieu qui ne demande la permission à personne pour s'immiscer dans la vie des créatures qu'Il façonne à partir de la terre.

Les regards suffisaient. Les regards disaient tout.

La veuve savait pourquoi son gendre était venu, et son gendre savait qu'elle savait pourquoi il était venu. La question était de savoir qui allait briser la glace.

La mère de la Vierge, inspirée d'une part par l'amour infini qu'elle portait à sa fille, et d'autre part par la sagesse du Saint-Esprit lui-même, s'écria :

« Mon fils, crois-tu que Yahvé est Dieu ? », lança-t-elle à son gendre sans lui laisser le temps de dire un mot. Elle savait bien qu'une entrée en matière de ce genre était la dernière chose à laquelle Joseph pouvait s'attendre.

Le charpentier ne broncha pas. Un homme de glace aurait été plus déconcertant que le charpentier à ce moment-là.

En effet, il connaissait déjà sa belle-mère Anne, il savait quelle empreinte avait marqué l'âme de cette femme. Zacharie l'avait élevé, lui, Joseph ; mais sa belle-mère Anne avait été formée de ses propres mains par Élisabeth, l'épouse de son Maître. Ainsi, si ce que faisait la veuve de Jacob de Nazareth, c'était défendre sa fille Marie – et c'était sans aucun doute le cas –, la mère de la Vierge prenait un bon départ. On verrait bien où mènerait toute cette philosophie.

La mère de la Vierge, sans perdre son sang-froid ni se laisser déstabiliser par le sérieux inébranlable de son gendre, poursuivit :

« Pardonne-moi, homme de Dieu, de franchir cette porte, mais les événements m'y obligent. Je veux dire, crois-tu qu'il y ait quelque chose d'impossible pour Dieu ? » Puis elle resta à regarder son gendre comme si, à cet instant, le mystère des yeux de Dieu s'était révélé à elle et lui permettait de lire dans les pensées de Joseph.

Un autre homme aurait perçu ce regard comme une forme d'intimidation. Le charpentier le soutint sans bouger d'un muscle.

Même s'il n'avait pas encore saisi où sa belle-mère voulait en venir, Joseph resta tranquillement assis. Il était venu chercher un seul mot, un « oui » ou un « non ». Point barre. Et il n'allait pas quitter la maison sans avoir obtenu ce « oui » ou ce « non ». Sa femme était-elle en état de grâce ? C'était tout ce qu'il voulait savoir.

La mère de la Vierge avait l'avantage : elle savait que son gendre Joseph ne bougerait pas d'un pouce tant qu'elle ne lui aurait pas donné ce « oui » ou ce « non ».

La vérité, toute la vérité et rien que la vérité, c'était un « oui », un « oui » merveilleux, un « oui » divin, un « oui » éternel, infini, un « oui » sans réserve, indescriptible, inexplicable.

C'était aussi un « non », un « non » total, un « non » sans concessions, sans discussion d'aucune sorte, un « non » profond, non négociable, la vie du Messie dans une main, la mort du Fils de David dans l'autre.

Que choisirais-tu, mon ami ? Opterais-tu pour la moquerie, rirais-tu au nez de Dieu, lui refuserais-tu le pouvoir d'accomplir cette Œuvre extraordinaire, surnaturelle ?

Mon ami, tout n'est que néant quand tout est insuffisant. Mais si la créature refusait de reconnaître son Créateur et le ramenait à son niveau d'intelligence naturelle, l'œuvre extraordinaire consisterait à sortir un tel âne du puits des insensés.

Les dés – car la grâce souffle dans le sens du vent – attendent toujours le prochain coup. À chaque homme et à chaque femme revient le tour de donner sa réponse. De s'affirmer dans le « oui » ou dans le « non ».

Si tu tenais tout ce qu'il y a de bon dans une main, et tout ce qu'il y a de mauvais dans l'autre, laquelle des deux choisirais-tu ?

Joseph le charpentier a eu en son temps entre les mains les dés de la fortune du Fils de Marie. Jamais dans l'histoire de l'univers un homme n'a traversé une épreuve pareille ou semblable. Sa décision allait changer l'avenir du monde. Son « oui » ou son « non » allait faire aboutir ou faire échouer tout le Plan de salut universel de son Créateur.

De ses lèvres, cependant, la mère de la Vierge ne pouvait attendre que des paroles de sagesse. Avec cette force et ce courage propres à une fille d'Ève, la mère de la Vierge poursuivit sa révélation

« Voyons voir, homme de Dieu. Imagine que le Seigneur te mette au défi de lui faire passer une épreuve. Oui, exactement comme ça. Imagine que notre Seigneur t'offre la possibilité de le mettre au défi de te prouver qu'Il est le Vrai Dieu, pas seulement en paroles et parce qu'Il peut faire quelques tours de plus que les magiciens du Pharaon.

« Supposons que cela ne te suffise pas de croire sur parole qu'Il est Dieu, et que tu veuilles, que tu aies besoin de Le voir de tes propres yeux. Tu veux voir Sa toute-puissance et Son omniscience, tu veux les voir à l'œuvre, surmontant l'obstacle le plus difficile qui soit, vainquant l'épreuve la plus grande qui puisse te venir à l'esprit.

« Homme de Dieu, je sais bien que ta foi est plus solide que le roc, que sans voir, tu te contentes et te satisfais pleinement de la Parole qui voyage de bouche en bouche à travers le firmament des siècles pour croire en la Vérité de notre Seigneur. Cependant, accorde-toi cette opportunité. Réponds-moi sans préjugés. Dis-moi : quelle épreuve imposerais-tu à Dieu pour qu'Il s'investisse pleinement ? Quelle épreuve lui proposerais-tu qui soit digne de sa toute-puissance et qui L'oblige à mettre en jeu toute son omniscience ? Mon fils, ne te retiens pas, ne laisse pas ta langue collée au ciel de ton cœur par crainte de ne pas trouver les mots. Ose, défie ton Créateur, car tu le mérites, après tant de souffrances, tant de douleur et tant de cruauté que nos pères ont endurées. Que étions-nous, mon fils, avant que l'Esprit de Dieu ne plane au-dessus des eaux ? Des animaux dépourvus d'intelligence. Puis, un jour, nous avons été aimés par notre Créateur et il nous a fait don de la parole. Alors, ne te prive pas de ce don, parle, lève la tête vers le Tout-Puissant, dépose ton âme à ses pieds, demande-lui d'accomplir une œuvre extraordinaire, unique, irremplaçable, merveilleuse, à la mesure de son Grand Esprit, qui étanche ta soif de connaissance et ta faim de sagesse. Il est là pour toi. Demande-toi quelle épreuve tu imposerais à ton Créateur, une seule et pas plus, saint Isaac ; mais une qui comble ton âme d'un bonheur infini et ton être d'une joie éternelle. Allez, ne sois pas timide. » Et la mère de la Vierge se tut.

Même si cela vous semble étrange, Joseph le charpentier restait toujours aussi stupéfait. Il était venu chercher la réponse à quelque chose d'aussi simple que la vérité sur la rumeur concernant l'état de grâce dans lequel son épouse affirmait se trouver, et voilà que sa belle-mère lui sortait un véritable débat théologique.

Joseph la regarda fixement, essayant de deviner ce qui se passait. Était-ce un « oui » ou un « non » ?

Sa belle-mère profita de cette confusion pour pousser sa révélation un peu plus loin.

« Mon fils, réponds-moi », le supplia-t-elle. « Ne me mens pas et ne reste pas silencieux par crainte d'offenser le Seigneur. Dis-moi la vérité :

oserais-tu défier ton Dieu ? Ou bien te retiendrais-tu et ne dirais-tu pas un mot par crainte d'offenser ton Créateur ? »

Sans s'accorder un instant de répit, la veuve reprit son souffle. Elle revint aussitôt sur le champ de bataille.

« Homme de Dieu, je sais que je te prends au dépourvu ; mais accorde-moi ces quelques minutes de ta vie. Je te le demande à nouveau : quelle épreuve imposerais-tu à Dieu ? Ou disons-le autrement : quelle serait, selon toi, la plus grande épreuve qu'un homme puisse imaginer pour un Dieu ? Par exemple, tu veux qu'Il te prouve une fois pour toutes qu'Il est le Dieu de la Vérité, qu'Il ne s'est pas attribué la gloire de l'Être Incréé. Veux-tu qu'Il efface toutes les étoiles du ciel ? Veux-tu que le soleil ne se couche jamais ? Veux-tu que les ânes volent ? Veux-tu que les baleines marchent ? Je ne sais pas, que veux-tu ? N'importe qui peut devenir empereur. Tout le monde peut devenir Midas. Ne demande pas à Dieu des choses qu'un homme peut faire. Tu vas le mettre au défi avec une œuvre extraordinaire, supérieure, tu vas lui présenter une tâche à laquelle même Hercule, au sommet de sa gloire, n'aurait pas pu s'attaquer. Je me fais bien comprendre ? ... Et qu'est-ce que je voulais te dire ? Ah oui, tu vois, ce qui m'inquiète, c'est que, connaissant la nature des hommes, es-tu sûr qu'une fois les étoiles effacées du ciel, tu ne chercheras pas une explication naturelle à un phénomène aussi divin ? Face à un Soleil figé au sommet du firmament, es-tu sûr que les hommes ne vont pas y réfléchir et trouver une cause naturelle qui leur passe par la tête ? »

Après avoir renvoyé la balle dans le camp adverse, la veuve de Jacob de Nazareth se tut. Joseph le charpentier n'entra pas dans le jeu.

Je dirais que quiconque l'aurait vu à ce moment-là, assis face à sa belle-mère, aurait juré que cet homme de Dieu avait de la glace à la place du sang dans les veines.

Joseph le charpentier ne bougea pas d'un sourcil. Le regard figé sur sa belle-mère, il ressemblait davantage à une statue de pierre qu'à une créature de chair et d'os.

La veuve soutint son regard. Elle savait très bien que son gendre ne dirait pas un mot ; ce n'était pas pour rien que le mari de sa fille était à l'image du mari de sa tante Isabelle.

Inspirée par l'amour immense qu'elle portait à sa fille, la veuve fit comme si le silence de Joseph était une reconnaissance de la valeur de l'idée mise sur la table.

Joseph, qui commençait à s'émerveiller de la tournure que prenait la conversation, ponctua son silence de ces premiers mots :

« Dites-le-moi, mère. Pourquoi refuserais-je à mon Créateur la gloire de son Bras ? » Et il se tut.

La mère de la Vierge franchit le pas décisif. Le moment était venu.

« Mon fils. Je ne suis pas un homme. »

Elle avait fait un pas en avant, certes, mais dans la direction qui lui convenait.

« Je ne sais pas comment pensent les hommes », insista-t-elle. « J'ai été créée à partir d'une côte de l'homme. Ce qui, pour un homme, peut-être la plus grande épreuve de l'Univers ne l'est peut-être pas autant aux yeux d'une femme. La seule chose que je me demande, c'est : aux yeux d'une femme, peut-on imposer à Dieu une épreuve plus grande que de concevoir sans l'intervention de l'homme ? Je veux dire, pas à la manière de ces fils de Dieu qui ont couché avec les filles des hommes et ont eu une descendance. Tu sais bien que chez les Grecs, les Romains et les barbares, leurs dieux couchaient avec leurs femmes et leur donnaient des héros, le dernier en date étant Alexandre lui-même. Non, mon fils, je te parle d'autre chose. Qu'une Vierge donne naissance à un Enfant sans avoir connu d'homme. »

C'est alors que Joseph le charpentier écarquilla les yeux. Que lui laissait-elle entendre, sa belle-mère ? Où voulait-elle l'emmener avec ce détour métaphysique ? est-elle en train d'envelopper le « oui » qu'il était venu chercher dans une sorte de nœud théologique impossible à dénouer ? Le sujet était si ahurissant que Joseph resta immobile.

« Mon fils, penses-tu qu'une telle épreuve dépasserait les limites du pouvoir divin ? » La veuve continua d'attaquer sans laisser le temps à son gendre de préparer sa stratégie de contre-attaque.

Quoi qu'il en soit, son gendre prit enfin la parole. « Non. Jamais », dit-il d'un ton grave.

Et aussitôt, il reprit son rôle de gendre, complètement abasourdi par les détours que prenait sa belle-mère pour répondre à cette question si simple et si courte qu'il était venu chercher : « Oui » ou « Non ».

Cela semblait être « oui », mais c'était en réalité « non ».

Apparemment, on enrobait ce « oui » de sucre pour que la pilule des événements ne lui soit pas trop amère. Mais l'idée avec laquelle sa belle-mère le mettait au défi lui semblait si fantastique que son corps refusait de partir sans avoir d'abord entendu de ses propres oreilles la conclusion de l'argumentation qu'on était en train de lui concocter.

« Je n'en attendais pas moins de toi, mon fils », interrompit le fil de ses pensées cette mère prête à défendre sa fille bec et ongles. « Faisons maintenant un pas de plus en avant. Le Seigneur relève ton défi. Le Seigneur va te donner l'épreuve dont tes os soupirent : il va faire en sorte qu'une Vierge conçoive un fils par l'œuvre et la grâce de son Pouvoir infini. Te souviens-tu, mon fils, de la prophétie ? Je sais que oui.

- Le prophète Isaïe dit au roi Achaz : « Demande à Yahvé, ton Dieu, un signe, que ce soit dans les profondeurs du shéol ou dans les hauteurs. »

-Et Achaz répondit : « Je ne lui en demanderai pas, je ne veux pas tenter Yahvé. »

-Alors Ésaïe lui dit : « Écoute donc, maison de David : vous ne vous contentez pas de tourmenter les hommes, vous tourmentez aussi mon Dieu ? Le Seigneur lui-même vous donnera pour cela le signe : voici que la vierge enceinte enfantera, et elle l'appellera Emmanuel. »

La veuve s'interrompit et plongea son regard au plus profond de l'âme de Joseph.

Le charpentier n'en croyait toujours pas ses oreilles. Lui disait-on que le Signe s'était produit ? La veuve était-elle devenue folle ou voulait-elle le rendre fou, lui ?

Comme si elle lisait dans ses pensées, la veuve reprit le sujet.

« Mon fils, tu te dis : "Venez-en au fait, madame." Et je te demande de ne pas t'impatienter. Nous ne parlons pas d'une chose insignifiante, c'est la gloire de l'Éternel qui est en jeu. Fais preuve de patience. Si, en courant trop vite, l'athlète ne voit pas les balises, les ignore et atteint la ligne d'arrivée par un chemin non balisé, même s'il aurait de toute façon gagné en empruntant la piste officielle, le jury lui remettra-t-il la couronne de laurier ? Certainement pas, n'est-ce pas ? En effet, mon fils, l'Éternel est déjà en mouvement, à la recherche de la Femme, de la Vierge dans le sein de laquelle prendra corps son Signe. Je te le demande : sur quelle bienheureuse Dieu fera-t-Il reposer Son Bras ? Sur quelle femme, unique et spéciale parmi toutes les filles de David, le Très-Haut étendra-t-Il le manteau de Sa Gloire ? Laquelle aimera-t-Il comme on aime l'épouse unique et adorée ? Tu me diras que, dans ce cas précis, le Très-Haut Lui-même la concevra et la prédestineront dès le sein de ses parents pour qu'elle soit la Mère. Et tu te diras que tu as raison. Ou bien ne devance-t-Il pas celui qui demande en l'engendrant pour qu'il puisse formuler sa demande ? C'est l'Omniscience du Seigneur qui anime toute âme qui respire en sa présence. Son Esprit n'est-il pas la source qui inspire chaque parole qui parvient à son oreille ? Bien sûr que oui, mon fils. Il ouvre la bouche de celui qui demande : « Qu'une Vierge enfante sans l'intervention d'un homme ! » Le Seigneur sourit. Il ouvre la bouche et dit : « Qu'il en soit ainsi, je vais vous épater tous en accomplissant une œuvre dont on se souviendra à jamais : le fils d'Ève naîtra d'une Vierge. C'est déjà fait, mon fils. Dis-moi maintenant, parmi toutes les femmes, quelle femme le Très-Haut choisira-t-il pour être cette Vierge bienheureuse ? »

Pendant un instant, Joseph le charpentier crut avoir déjà entendu tout ce qu'il était venu chercher, mais l'idée que sa belle-mère lui présentait était si incroyable qu'il resta figé sur place.

Que lui disait donc la veuve ? Que sa fiancée était enceinte par l'œuvre et la grâce du Saint-Esprit ?

La mère de la Vierge ne lui laissa pas le temps de trop réfléchir.

« Mets-toi à ma place, mon fils. Dieu annonce quel sera le Signe par lequel Il manifestera la Gloire de son Fils devant toute la création. Dès le sein de ses parents, Il forme le couple qui portera dans ses bras l'Enfant né

de la Vierge. Mais il faut maintenant surmonter un problème, il faut franchir un dernier obstacle. Oui, mon fils, l'orgueil du mâle. Laisses-tu l'orgueil du mâle aveugler ton intelligence ? »

Joseph comprit enfin le raisonnement de sa belle-mère.

« Vous voulez dire, mère, que cela s'est produit ? »

« Ne tire pas de conclusions hâtives, mon fils. Permetts-moi de récapituler le chemin parcouru jusqu'ici. Mieux encore, considérons-le sous un autre angle. Qu'a dit plus tard le Prophète en parlant de l'Enfant né de la Vierge ? :

— Un Enfant nous est né, un Fils nous est né, sur les épaules duquel repose la souveraineté, et il sera appelé Prince de la paix, Conseiller merveilleux, Dieu puissant, Père éternel... ».

« Qu'est-ce qui est né, dites-vous, mère ? » l'interrompit Joseph. Pour la première fois, Joseph le charpentier bougea, laissant transparaître que sa patience était à bout. La mère de la Vierge reprit l'offensive avant de perdre sa proie.

« Ne laisse pas l'orgueil masculin aveugler ton intelligence, mon fils. Car s'Il ne trompe ni ne ment et tient toutes ses promesses, que dirons-nous ? Que les prophètes d'Israël étaient tous des menteurs et des imposteurs ? Que, dans le seul but de se glorifier eux-mêmes, ils ont rédigé les Saintes Écritures sans autre intention que de réciter de la poésie ? À toi de me le dire. J'attends ta réponse. »

Joseph le charpentier suivit le raisonnement. Il se dit que, vue sous cet angle, la Veuve avait tout à fait raison. Soit son peuple était une nation d'imposteurs dotés d'une capacité infinie à se tromper eux-mêmes, soit, puisque l'Enfant n'était certainement pas né, il ne pouvait y avoir de Nativité. Jusque-là, tout allait bien. Ce qui lui restait en travers de la gorge, c'était la conclusion que la mère de son épouse lui présentait. Elle lui disait que la Vierge était sa Marie. Elle ne le lui avait pas encore dit en ces termes, mais il était clair que tout ce discours avait pour but cette déclaration finale.

Aussi vive d'esprit qu'elle était, inspirée par la foi, sa belle-mère coupa court à ses pensées. On aurait dit qu'elle était plus qu'inspirée, qu'elle était divine. Elle lisait dans ses pensées plus vite qu'il ne le faisait lui-même. Profitant de l'occasion, la mère de la Vierge se lança sans détour.

« Ma fille, ton épouse, est l'Élue qui concevra dans son sein l'Enfant qui devait naître de cette Vierge dont nous a parlé le Prophète. Toi, Joseph, tu es l'Homme. »

L'espace d'un instant, Joseph fut sur le point de se lever et de clore cette conversation inoubliable par un « ça suffit ». Mais il resta assis. Sa belle-mère poursuivit.

« Devant toi, mon fils, Dieu a ouvert deux portes. Ces deux portes resteront ouvertes devant les générations qui nous succéderont lorsque toi et moi ne serons plus qu'un souvenir dans la mémoire des siècles. L'une est

celle de la foi, l'autre celle de l'incrédulité. Si tu choisis cette dernière, tu agiras comme celui qui défia son Dieu, et qui, en découvrant que la Vierge choisie pour lui montrer sa Gloire était sa propre femme, se rebella contre Celui qu'il avait lui-même défié. Mais je sais que tu ne feras pas cela. Mon fils, je suis devant tous le témoin de l'innocence immaculée de ma fille. Son ange te sortira des ténèbres du doute qui t'accable. L'autre, mon fils, est la porte de la foi. Mon cœur me dit que tu choisiras celle-ci. Et que tu courras à la recherche de la Mère du Messie que notre peuple attend depuis tant de millénaires. »

Inexplicablement, sur son lit de mort, Joseph le charpentier esquissa un sourire. Y a-t-il plus belle mort que celle d'une créature de Dieu qui fait ses adieux à ce monde avec un sourire aux lèvres ?

Or, alors que tous ses neveux et ses proches pensaient que d'un instant à l'autre Joseph allait fermer les yeux pour toujours, celui-ci se redressa et supplia tout le monde de sortir et de le laisser seul avec sa femme et son fils. Une fois seuls tous les trois, Joseph prit une inspiration et se mit à parler.

« Femme, ma bouche est restée scellée jusqu'à ce jour pour des raisons que tu comprendras toi-même une fois que je t'aurai révélé tout ce que plus rien ne m'empêche désormais de te faire savoir, à toi et à ton Fils.

« Mon fils, que dirai-je à mon Seigneur ? Mon âme se tient devant mon Dieu. Je pars à la rencontre de mon Juge, devant qui je devrai rendre compte de ma vie. Mais il y a quelque chose que tu dois savoir avant que je ne quitte ce monde.

« Ta Mère t'a déjà parlé de ses grands-parents, Élisabeth et Zacharie, que tu n'as pas connus et à qui ta Mère et moi devons tant. Sois patient avec moi en cette dernière heure et souviens-toi de mes paroles le Jour venu.

« Par où commencer ? Comment t'ouvrir la porte de la connaissance des hommes et des femmes qui ont mis leur vie aux pieds de leur Dieu afin que ta Lumière se lève sur les ténèbres ? Si je ne t'ai jamais fait part des faits que je te révèle aujourd'hui, c'était pour ton bien. Ne m'en veux pas de t'avoir tenu à l'écart de l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui ont vécu leurs jours sur le fil du rasoir, la tête suspendue à un cheveu chaque jour de leur vie, afin que ta Venue s'accomplisse. Tu sauras, mon fils, ce que tu devras faire lorsque ton Père Éternel prononcera que ton Jour est ouvert. »

FIN DE LA PREMIERE PARTIE DE LE CŒUR DE MARIE



info@cristoraul.org